

Folle histoire de - les grandes hystériques

Bruno Fuligni

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

SOUS LA DIRECTION DE BRUNO FULIGNI

FOLLE HISTOIRE



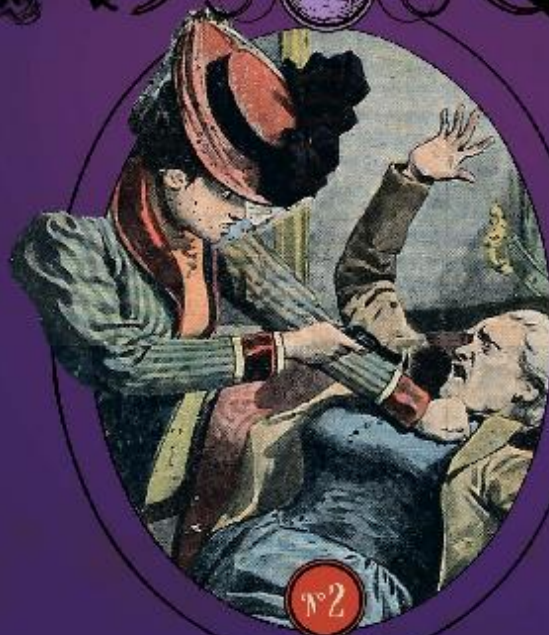
LES GRANDES HYSTERIQUES

MESSALINE, THÉODORA, LADY STANHOPE,
ADÈLE HUGO, EVA PERON, VIOLETTE MORRIS
ET AUTRES FURIES MÉMORABLES

HISTOIRES EXTRAORDINAIRES MAIS VRAIES

Sous la direction de BRUNO FULIGNI

FOLLE HISTOIRE



LES GRANDES HYSTERIQUES

MESSALINE, THÉODORA, LADY STANHOPE,
ADÈLE HUGO, EVA PERON, VIOLETTE MORRIS
ET AUTRES FURIES MÉMORABLES

HISTOIRES EXTRAORDINAIRES MAIS VRAIES

TOLLE HISTOIRE

n°2

Femmes politiques et grandes criminelles, religieuses exaltées et créatrices d'avant-garde, les grandes figures féminines de l'Histoire oscillent perpétuellement entre génie et folie. Le Dr Charcot, en théorisant l'hystérie, avait cru trouver la réponse, mais toute femme un tant soit peu rebelle devenait une hystérique en puissance dans son système...

À côté de vrais cas pathologiques, comme «l'ogresse de Montauban» ou «la nécrophile de Sacramento», combien de femmes extraordinaires ont-elles dû subir les moqueries et l'opprobre, avant d'être reconnues pour leur talent et leur action de pionnières? Reines et suffragettes, empoisonneuses et braqueuses, mystiques et possédées, artistes et femmes fatales, toutes ont en commun d'avoir stupéfié les hommes par leur audace et leur démesure.

TOLLE HISTOIRE

REVIENT SUR LES AFFAIRES OUBLIÉES ET
LES PERSONNAGES EXTRAORDINAIRES DU PASSÉ.

Textes de : Hélios Azoulay, Nicolas Carreau, Philippe Charlier, Olivier Chaumelle, Frédéric Chef, Philippe Di Folco, Matthieu Frachon, Bruno Fuligni, Bruno Léandri, Laurent Lemire, Stéphane Mahieu, Guillemette Odicino, Clémentine Portier-Kaltenbach, Claude Quétel, Franck Sénateur, Marieke Stein, Pascal Varejka.
Dessins de Daniel Casanave.

EDITIONS PRISMA

TOLLE HISTOIRE
n° 2

Sous la direction de Bruno Fuligni

LES GRANDES HYSTÉRIQUES



Dessins de Daniel Casanave

ÉDITIONS || PRISMA

Bruno Fuligni

Augustine et ses amies

Mais où sont les hystériques d'antan ? À l'époque du Pr Charcot, dans les dernières années du XIXe siècle, l'Europe entière venait à la Salpêtrière

admirer ses patientes extatiques et hallucinées, dont le corps avait droit aux derniers perfectionnements de la Science : photographiées, électrisées, hypnotisées, les folles du professeur se donnaient en spectacle, incarnant à son paroxysme la Femme irrationnelle telle que la concevait, la redoutait et aussi la fantasmaït la société très masculine de la Belle Époque.

« Hystérique, madame, voilà le grand mot du jour », écrit alors Maupassant dans sa chronique « Une femme » parue dans le Gil Blas du 16 août 1882. «

Êtes-vous amoureuse ? Vous êtes une hystérique. Êtes-vous indifférente aux passions qui remuent vos semblables ? Vous êtes une hystérique, mais une hystérique chaste. Trompez-vous votre mari ? Vous êtes une hystérique, mais une hystérique sensuelle. Vous volez des coupons de soie dans un magasin ?

Hystérique. Vous mentez à tous propos ? Hystérique ! (Le mensonge est même le signe caractéristique de l'hystérie.) Vous êtes gourmande ? Hystérique ! Vous êtes nerveuse ? Hystérique ! Vous êtes ceci, vous êtes cela, vous êtes enfin ce que sont toutes les femmes depuis le commencement du monde ? Hystérique !

Hystérique, vous dis-je ! Nous sommes tous des hystériques, depuis que le docteur Charcot, ce grand prêtre de l'hystérie, cet éleveur d'hystériques en chambre, entretient à grands frais dans son établissement modèle de la Salpêtrière un peuple de femmes nerveuses auxquelles il inocule la folie, et dont il fait, en peu de temps, des démoniaques. »

Au milieu de ces silhouettes tourmentées, Augustine, la préférée du professeur, sent ce qu'il faut mimer pour complaire à ces messieurs. Au prétexte

d'observation scientifique, c'est donc à de véritables danses érotiques et numéros de charme raffinés qu'assistent les gloires de la Faculté.

Parmi ces barbiches dressées et ces bésicles embuées de désir, un jeune stagiaire venu de Vienne, capitale de l'Empire austro-hongrois, va toutefois tirer une science nouvelle de ces expériences. L'hypnose et l'écoute de la malade laissent le champ libre à la découverte de l'inconscient. « À notre très grande surprise, nous découvrîmes, en effet, que chacun des symptômes hystériques disparaissait immédiatement et sans retour quand on réussissait à mettre en pleine lumière le souvenir de l'incident déclenchant, à éveiller l'affect lié à ce dernier et quand, ensuite, le malade décrivait ce qui lui était arrivé de façon fort détaillée et en donnant à son émotion une expression verbale », écrit Sigmund Freud en introduction de ses Études sur l'hystérie

, dès 1892.

Bientôt, les progrès de la psychanalyse et de la psychiatrie vont reléguer les pensionnaires de la Salpêtrière au rang des curiosités historiques.

Dépressives, bipolaires et perverses narcissiques, tant qu'on voudra, mais les psychopathologies modernes ne relèveront plus de l'antique hystérie...

Or, depuis que celle-ci n'a plus cours au plan médical, le mot et surtout l'adjectif « hystérique » ont connu un usage de plus en plus extensif et banalisé.

C'est en ce sens que ce no 2 de Folle Histoire s'intéresse non seulement aux patientes du Pr Charcot et de ses disciples, mais aussi à toutes ces femmes d'exception qui, par haine, jalousie, méfiance, et parfois rétrospectivement, ont été qualifiées de démentes par leurs adversaires.

Cet « hystorial » ne comporte donc nul jugement de valeur. Il ne fait, au contraire, que souligner la relativité des qualifications pathologiques. Stimulés de toutes parts, soumis aux impulsions de multiples appareils, harcelés d'injonctions morales et d'informations répétées cent fois, partout filmés et photographiés jusqu'en nos actes les plus privés, nous sommes tous, aujourd'hui, dans la position qu'occupaient naguère Augustine et ses amies.

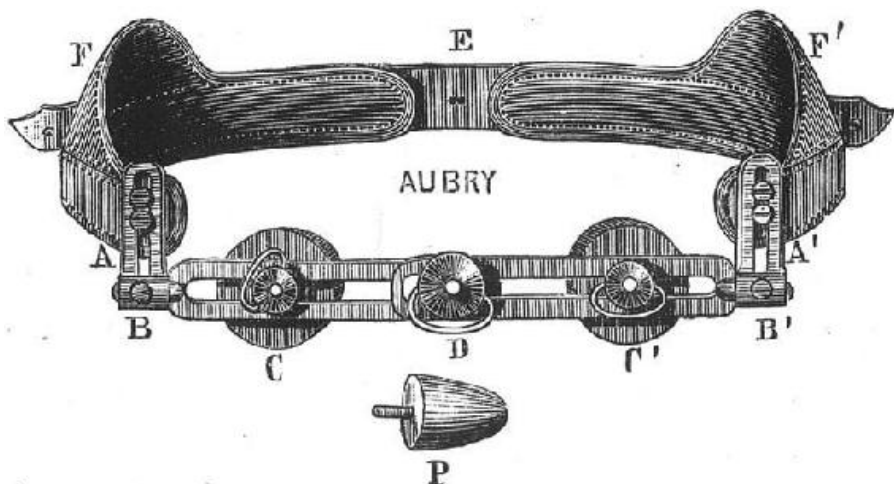
Entre-temps, c'est peut-être la société qui est devenue hystérique.



Par Claude Quétel



L'objet



LE COMPRESSEUR

D'OVAIRES

Aucune maladie n'a vu fleurir autant de thérapeutiques au cours des siècles que la folie.

Rien ne réussissant, il fallait tout essayer. Et on essaya, en se justifiant par cet aphorisme de Sénèque : « Ce n'est pas parce que la médecine ne guérit pas tout qu'elle ne guérit rien. » La manie, la mélancolie furent les folies vedettes de l'Antiquité, mais l'hystérie était déjà là, décrite dès l'Égypte des pharaons. L'utérus (*hustera* des Grecs, qui a donné son nom à l'« hystérie ») était réputé migrateur, se déplaçant vers le haut en gênant la respiration. On diagnostiquait alors une « suffocation de la matrice ». L'utérus étant réputé détester les mauvaises odeurs, on en fit respirer aux hystériques pour le faire fuir vers le bas : ce sont là les « sels » des dames de la Belle Époque. L'utérus fantasque était également censé aimer les bonnes odeurs, et l'on s'appliqua donc à l'attirer par des fumigations aromatiques dans le vagin. Au XVI^e siècle, Ambroise Paré donne une description très réaliste d'un pessaire pour « éventiller la matrice »...

Alors Esquirol vint, fondant avec Pinel la psychiatrie à l'orée du XIX^e siècle et vitupérant contre toutes les médications absurdes de la folie que le traitement moral et le dialogue avec l'aliéné allaient balayer. Mais la folie resta. Charcot vint à son tour et mit l'hystérie à la mode, énonçant en 1882 les « lois » de la petite et de la grande hystérie. Ah ! elle était loin, la théorie de l'utérus migrateur !

Eh bien, pas tant que cela... Paul Richer, principal disciple de Charcot,

faisait paraître en 1885 ses très orthodoxes *Études cliniques sur la grande hystérie ou hystéro-épilepsie*. Les travaux du maître de la Salpêtrière y étaient tout du long encensés, à commencer par les bienfaits de l'hypnotisme, nouveau sésame de l'hystérie.

Or, que découvre-t-on dans cette bible ? Tout un chapitre consacré à la « compression de l'ovaire », non pas à titre de curiosité des temps révolus, mais comme « procédé employé autrefois et remis à l'honneur par M. Charcot ». Au plus fort des convulsions, l'hystérique étant allongée sur le sol, le médecin, « un genou en terre », plonge le poing fermé dans la fosse iliaque, où est censé se trouver l'ovaire douloureux. L'attaque alors s'éloigne mais reparaît dès que cesse la compression. Un appareil est imaginé, avec une ceinture et une vis maintenant une pression constante. Expérimenté à la Salpêtrière, l'attirail donne toute satisfaction, même s'il faut parfois y ajouter « une légère inhalation de chloroforme ou d'éther ».

Évidemment, en ce début de III^e République positiviste et scientifique, nul n'irait parler de déplacement de l'utérus. On diagnostique pour l'heure une « hyperesthésie ovarienne, fréquente du fait de l'importance des fonctions de cet organe ». Cela rappelle tout de même quelque chose, surtout quand il s'agit de comprimer les deux ovaires en même temps. Car voici la « ceinture compressive des ovaires », destinée à rendre d'incomparables services « dans la pratique de la ville ». Les malades peuvent se l'appliquer elles-mêmes et la conserver plusieurs jours sans changer en rien leur manière de vivre. Mieux, il appartient aux malades d'augmenter ou de diminuer la compression « suivant qu'elles se sentent plus ou moins menacées ».

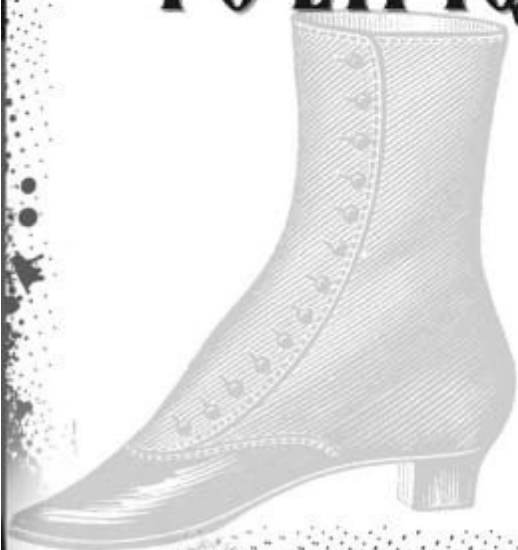
À la fin du XVIII^e siècle, l'un des nombreux avatars de l'hystérie s'était manifesté à grand bruit sous la forme du « magnétisme animal ». Le docteur Mesmer, venu de Vienne, réunissait de riches oisives sujettes aux « vapeurs », mais aussi quelques hommes, autour d'un baquet magnétiseur. Mesmer paraissait alors, en habit lilas, touchant d'une baguette de fer chacune des malades et provoquant de la sorte une crise salvatrice. Le succès avait été tel que l'Académie en avait fait interdire la pratique sous l'accusation de « médecine d'imagination ». Charles d'Eslon, premier médecin du comte d'Artois et défenseur du magnétisme, avait plaidé mais en vain : «

Car si la médecine d'imagination était la meilleure, pourquoi ne ferions-nous pas la médecine d'imagination ? »



CHAPITRE I^{er}

FEMMES POLITIQUES



Pascal Varojka

Vasthi

(eV siècle av. J.-C.)

La première femme libre

Appartenant à la mythologie judéo-chrétienne, la reine Vasthi est uniquement mentionnée dans la Bible, au livre d'Esther. Elle est l'épouse favorite d'Assuérus, un roi perse qui pourrait être Xerxès Ier (486-465) ou Artaxerxès Ier (465-424) d'après les exégètes.

Le livre d'Esther fournit une seule indication : Vasthi était très belle. Tout part d'un grand banquet offert par le roi à Suse, sa capitale, pour attester sa magnificence. La reine, de son côté, offre un festin aux femmes. Mais, « le septième jour, mis en gaieté par le vin, le roi ordonna de lui amener la reine Vasthi coiffée du diadème royal, en vue de faire montre de sa beauté au peuple et aux grands officiers ».

La reine lui oppose un refus. Furieux, il s'adresse « aux sages versés dans la science des lois ». D'après eux, l'attitude de Vasthi est un mauvais exemple pour toutes les femmes de l'empire. Il lui faut donc la répudier publiquement, car les femmes doivent obéir. À la suite de cet événement, Esther devient reine.

Dansson *Dictionnaire de la Bible*, publié en 1989, André-Marie Gérard indique que « Vasthi » signifie « belle, excellente » en perse et que, pas plus qu'Esther, elle n'apparaît dans l'histoire profane. L'une et l'autre dérivent sans doute de légendes babyloniennes : « Vasthi, ou Masthi, désigne l'hiver ; Esther, ou Ishtar, l'astre du printemps. »

Curieusement, cet être fantomatique est devenu une figure symbolique du féminisme. Dans sa nouvelle « Le Voile de Vasthi », publiée en 1904 dans le recueil *La Dame à la louve*, Renée Vivien l'assimile à Lilith. Démon féminin de la mythologie babylonienne, Lilith est considérée dans la tradition talmudique comme la femme créée avant Ève. Ayant refusé de se soumettre à Adam, elle est maudite. Sous la plume de Renée Vivien, après l'annonce de sa répudiation, s'étant dépouillée de sa couronne, de ses bijoux et de ses vêtements précieux, Vasthi déclare en partant vers le désert : « Depuis la rébellion de Lilith, je suis la première femme libre. »

Pascal Varcjke

Zénobie

(e

III siècle av. J.-C.)

À Palmyre d'envie

Zénobie est l'un des personnages les plus fascinants de l'Antiquité : elle ose défier Rome et se proclamer impératrice d'Orient !

Au départ, elle est reine de Palmyre, une ville commerçante, aux confins des Empires romain et perse. Ses marchands vont chercher « en Perse les produits de l'Inde et de l'Arabie, pour les revendre chez les Romains », note Appien au II^e siècle, dans son *Histoire romaine*.

À cette époque, Palmyre est intégrée à l'Empire romain, qui, au milieu du III^e siècle, recule en Orient. Septimius Odenath, ayant rang de consul, se fait alors appeler seigneur de Palmyre. Quand les Perses Sassanides menacent Antioche, à deux pas de la Méditerranée, l'empereur Gallien (253-268) nomme Odenath gouverneur de la Syrie-Phénicie et général en chef des troupes romaines en Orient. Odenath sauve l'Empire, bat le roi sassanide Châhpuhr I^{er} et adopte son titre de « Roi des rois ».

Mais il est assassiné en 267, sans doute à l'instigation de son épouse, Zénobie. Belle, ambitieuse, cultivée – parlant grec, elle a étudié la littérature et la philosophie –, elle règne officiellement au nom de son jeune fils Wahballat.

Ayant conquis la plus grande partie de l'Anatolie et le nord de l'Égypte – elle prétend descendre de Cléopâtre –, Zénobie fait proclamer son fils empereur et prend le titre d'Augusta. Face à ce défi, le nouvel empereur, Aurélien (270-275),

chasse les troupes palmyréniennes d'Égypte et d'Anatolie et prend Palmyre en 272.

S'il faut en croire les auteurs de l' *Histoire d'Auguste*, rédigée à la fin du IV^e siècle ou au Ve siècle, Aurélien a reconnu la valeur de son adversaire : « Ceux qui disent que je n'ai vaincu qu'une femme ne savent pas quelle femme elle était, à quel point elle se montrait rapide dans ses décisions, persévérante dans ses projets et énergique face aux soldats. » La reine, chargée de chaînes d'or, est exhibée à Rome lors du triomphe d'Aurélien en 273. Mais ensuite, on lui attribue une villa et une pension. Elle termine sa vie comme une riche dame romaine.

Madame Vercingétorix

Sorte d'héroïne shakespearienne animée par l'esprit de vengeance et le désir de laver son honneur bafoué, Boadicée, ou Bouddica, incarne la résistance aux Romains en Angleterre. La conquête de ce que l'on appelle alors la Bretagne débute en 43, sous le règne de Claude (41-54). Les envahisseurs s'implantent solidement dans le Sud-Est, mais le pays reste en partie contrôlé par les potentats bretons.

Prasutagos, roi des Icéniens, une tribu de l'actuel Norfolk, choisit de s'allier aux Romains pour conserver son pouvoir. Son testament, mentionné par Tacite dans ses *Annales*, lègue son royaume pour moitié à l'Empire, pour moitié à sa femme et à ses filles âgées d'une quinzaine d'années. Pour les Romains, méditerranéens et machistes, il n'est pas question qu'un territoire sous protectorat revienne à des femmes. Quand Prasutagos meurt, en 60, ils se mettent à inventorier ses biens, à lever des impôts et à spolier la noblesse icénienne. La reine Boadicée dénonce alors le traité conclu avec Rome. Une audace inacceptable de la part d'une Barbare. Pour montrer qu'ils sont les plus forts et qu'ils apportent la « civilisation », les Romains font fouetter la reine et violer ses deux filles.

Boadicée fomenta une révolte regroupant d'autres tribus autour des Icéniens.

L'historien Dion Cassius la décrit ainsi dans son *Histoire romaine* : « Elle avait la taille haute, l'air terrible, le regard perçant ; sa voix était rude et sa chevelure,

très abondante et très blonde, lui descendait jusqu'au bas du dos. Elle portait un grand collier d'or et serrait sur son sein une tunique bariolée sur laquelle elle agrafait un épais manteau. »

À la tête d'une armée de cent mille hommes, Boadicée se dirige vers le sud pour semer la mort et la désolation. Elle détruit toutes les implantations romaines comme *Londinium*, l'actuelle Londres, fondée en 43. Les Romains mobilisent deux légions. Bien que supérieurs en nombre, les Bretons ne peuvent pas battre des adversaires disciplinés et bien entraînés.

Si on en croit les *Annales* de Tacite, Boadicée harangue ainsi ses troupes avant l'ultime bataille : « Qu'on réfléchît avec elle au nombre des combattants et aux causes de la guerre, on verrait qu'il fallait vaincre en ce lieu ou bien y périr.

Femme, c'était là sa résolution : les hommes pouvaient choisir la vie et l'esclavage. » À l'issue du combat, la reine s'empoisonne pour ne pas tomber vivante aux mains des vainqueurs. « Elle avait l'âme plus grande qu'une femme

», déclare Dion Cassius, admiratif et ambigu.



Théodora

(v. 496 ou 500-548)

Prostituée, impératrice et sainte

Considérée comme la femme la plus puissante de toute l'histoire byzantine, l'impératrice Théodora est de très humble extraction. Après la mort de son père, dresseur d'ours à l'hippodrome de Constantinople, elle exerce les métiers de danseuse, de comédienne et de courtisane – à l'époque, la limite est très floue.

L'historien byzantin Procope de Césarée a fait un portrait à charge de Théodora dans son *Histoire secrète* – à l'authenticité contestée. En s'inspirant de cet ouvrage, Henry Houssaye écrit ceci en 1885 dans *La Revue des Deux Mondes* : «

À la profession de funambule Théodora joignait le métier de courtisane. Avant qu'elle fût nubile, elle se livrait aux esclaves qui attendaient leurs maîtres à la porte du théâtre. Quand elle fut jeune fille, on compta par centaines le nombre de ses amants d'un jour. Patriciens, acrobates, esclaves, soldats, portefaix, matelots, elle se donnait à tous avec une égale facilité et une égale dépravation. Théodora personnifie la débauche antique dans toutes ses infamies ».

Quoi qu'il en soit, remarquée pour sa beauté et son esprit par des personnages illustres, Théodora devient la maîtresse du neveu de l'empereur Justin Ier, Justinien, qui l'épouse en 523. Quand il monte sur le trône en 527, elle revêt la pourpre dans la basilique Sainte-Sophie.

Elle semble parfois « l'homme fort de la situation ». Notamment lors de la révolte de janvier 532. Les émeutiers incendient la ville et choisissent un empereur rival. Les conseillers de Justinien lui conseillent de fuir. Théodora



l'incite à rester. « Quant à moi, je m'en tiens à cette vieille maxime : la pourpre est le plus beau des linceuls », lui fait proférer Auguste Bailly dans *Byzance*, publié en 1939. Finalement, le général Bélisaire taille en pièce les insurgés : il y a plus de trente mille morts.

Malgré les calomnies, les témoignages historiques attestent son intelligence, sa détermination, sa perspicacité, des qualités qu'elle ne met pas seulement au service de son ambition, mais aussi à celui des femmes et du monophysisme, l'hérésie qu'elle défend. D'une part, Théodora inspire des lois interdisant le trafic de jeunes filles et améliorant le sort des divorcées : en 528, elle rachète même plus de cinq cents prostituées à leurs souteneurs. D'autre part, elle réussit à empêcher la persécution des monophysites – pour qui le Christ a uniquement une nature divine, et non une double nature humaine et divine –, mais pas à infléchir la politique religieuse de Justinien, fondée sur l'orthodoxie et l'alliance avec le pape de Rome.

À la basilique Saint-Vital de Ravenne, en Italie, une mosaïque figure Théodora dans toute sa gloire pour l'éternité. Parée d'un riche diadème ruisselant de perles et vêtue d'une robe pourpre, l'ex-prostituée porte une auréole.

Philippe Di Folco

Christine de Suède

(1626-1689)

« La Sémiramis du Nord »

Qui était vraiment la reine Christine, qui régna sur la Suède de 1632 à 1654 ?

On confond aujourd'hui son visage avec celui de la divine Garbo, qui l'incarna en 1933 sous la direction de Rouben Mamoulian, mais Kristina Alexandra Vasa possédait un visage un peu rogue et des manières singulièrement masculines.

Quand son père, le roi Gustave II Adolphe, comprend qu'il n'aura pas d'héritier mâle, il laisse des instructions pour que sa fille reçoive des cours d'escrime et d'équitation, qu'elle entende bien l'art de la guerre et de la chasse. Guerrier accompli, Gustave meurt au cours d'une bataille. Christine n'a pas six ans ; elle va être élevée en homme et rapidement s'imposer face aux durs luthériens scandinaves.

Nullement belliciste à sa majorité, elle s'empresse de mettre un terme à la guerre de Trente Ans, mais, bien conseillée, elle fait en sorte que la Suède en sorte grandie. Contre toute attente, elle chasse ses conseillers et décide de transformer la cour de Stockholm en une nouvelle Florence, d'y accueillir tous les savants et artistes de son temps. Christine devient en quelques années un mécène accompli, précédant d'une génération les munificences du Roi-Soleil.

Mais cette prodigalité a un prix : ses collections, ses bijoux, son faste, les pensions allouées aux beaux esprits – dont Descartes – grèvent le budget de l'État à hauteur du quart. Du jamais-vu dans un pays où l'épargne et la réserve sont vertus.

Pour trouver du numéraire, Christine se met à vendre les terres du domaine royal, négociant plus d'une centaine de nouveaux titres nobiliaires. La cour est divisée : si les parvenus s'y pressent et font l'aumône, d'autres s'alarment de l'écroulement des rentrées fiscales. Car, pour maintenir son rythme magnifique, la reine brade, hypothèque et parfois donne des pans entiers de la Couronne.

Mais ce n'est pas tout : désireuse de faire plier la vieille noblesse qu'elle sait être son ennemie, elle réduit les charges fiscales qui pèsent sur les non-privilegiés.

Dans la foulée, elle annonce qu'elle ne se mariera jamais et veut se convertir au catholicisme. Cette fois, la coupe est pleine ! En février 1654, le Rikstag, le parlement suédois, fait alliance avec les Grands du pays et pousse la reine Christine à l'abdication. Entre-temps, la paysannerie s'étant soulevée, le pays passe à deux doigts de la guerre civile.

Suivent trente-cinq années durant lesquelles les folies de la reine Christine prennent une invraisemblable ampleur. Quittant

précipitamment la Suède, déguisée en homme, après avoir refusé d'épouser son cousin Charles X Gustav devenu roi, elle atteint Rome, où elle abjure publiquement le protestantisme et s'amourache du cardinal Decio Azzolino. Ses fêtes au palais Farnèse sont restées célèbres.

Cette publicité touche le cardinal Mazarin, qui l'invite à la cour de France.

Désireuse de retrouver un statut à sa mesure, Christine débarque à Fontainebleau avec quelques spadassins italiens et ne trouve rien de mieux que de trucher publiquement son écuyer, le marquis Monaldeschi, qu'elle soupçonne de trahir sa cause auprès des Espagnols !

Après cet énorme scandale, et, dit-on, une liaison torride avec Ninon de Lenclos, elle entreprend de reconquérir son trône suédois. N'y parvenant pas, elle se rabat sur la monarchie élective de Pologne : les électeurs lui rient au nez.

Dépitée, elle retourne enfin à Rome, où elle aménage un petit palais pour recevoir ses collections et ses derniers fidèles, dont le peintre et sculpteur Bernin, les musiciens Scarlatti et Corelli. Elle commence à fréquenter des mystiques, bravant les interdits du pape Clément IX qui n'en peut plus de cette agitée, laquelle envoie des lettres insultantes à Louis XIV parce qu'il maltraite les protestants...

Un voyageur français, Misson, qui lui rend visite en 1688, la décrit « petite, le ventre proéminent, habillée en homme mais toujours souriante et vive ».

Après un voyage à Paestum, elle contracte un érysipèle, puis une pneumonie : veillée par Azzolino, elle s'éteint le 19 avril 1689, à l'âge de soixante-deux ans.

Ses restes, qui reposent dans la crypte de la basilique Saint-Pierre, seront étudiés en 1965 : une certitude scientifique, Christine de Suède était bien une femme.

• Philippe Di Folco •

Freeman Shepherd

(1731-1815)

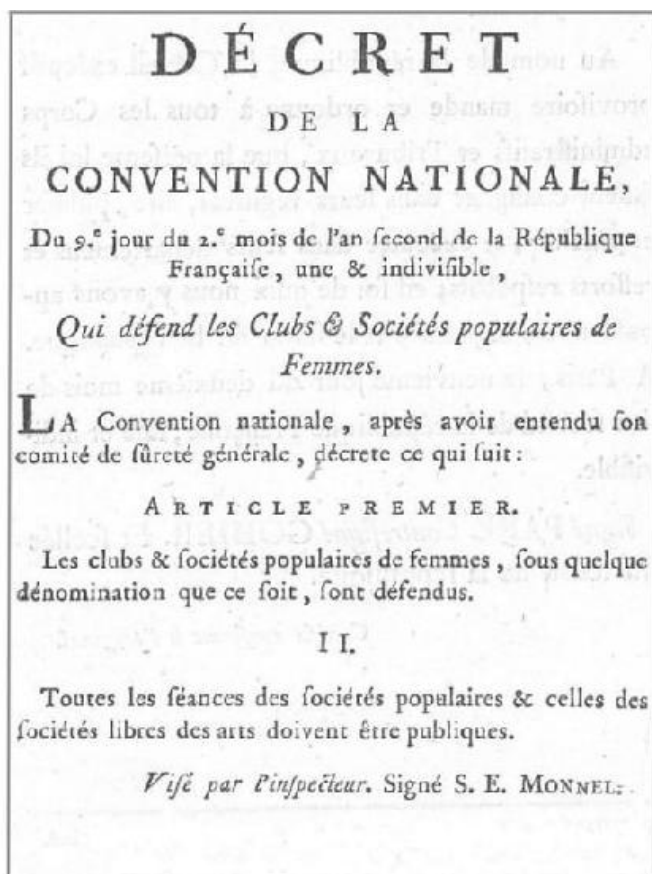
Surnommé « l'Incorruptible », Robespierre put-il résister à toutes ces femmes qui, dès la fin de l'année 1791, se jetaient à ses genoux, « captivées par sa belle âme virile » ? Ainsi la veuve Jakin, jeune Nantaise qui s'offre à marier pour quarante mille livres de dot, puis l'« éternelle promise » Éléonore, la fille de son logeur Maurice Duplay, qui l'hébergeait rue Saint-Honoré. Et enfin cette mystérieuse Anglaise J. Freeman Shepherd, qui, le 17 janvier 1792, lui fait parvenir à son domicile une missive rédigée en un français particulièrement vindicatif : « Monsieur, je n'aime pas la dissimulation, je ne la pratique jamais, en aucune occasion, envers personne, et je n'endure pas patiemment qu'on la pratique envers moi. Vous en avez usé, monsieur, vis-à-vis de moi. Vous m'avez fait accroire que vous acceptiez pour le bien de la chose publique ma petite offrande. Et vous ne l'avez pas acceptée. » Sexe, argent et politique... La suite de ce courrier, que Robespierre conservera pieusement, indique que Freeman Shepherd lui offrit sous forme de lettre de change une somme jamais tirée. La miss s'en fâcha : « Mon illusion a été bien douce et agréable, et mon réveil est d'autant plus pénible. Vous êtes obligé, monsieur, en honneur, ainsi que par pitié de m'en dédommager par des réalités. [...] Vous avez contracté, monsieur, l'obligation de l'accepter et de vous le faire payer, en venant ici m'assurer de l'usage que vous comptiez en faire. Ne méprisez pas les Anglais. Ne traitez pas avec cette humiliante dépréciation la bégayante aspiration de bonne volonté

envers la cause commune de tous les peuples, d'une Anglaise. Les Français étaient célèbres pour leur complaisance pour le sexe le plus faible, et le plus sensible par là-même aux injures. Malheur à nous si la Révolution nous ôte ce précieux privilège ».

Et de signer par cette mention : « Dans la plus persévérante détermination de chercher satisfaction jusqu'à ce que je l'obtienne, j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre vindictive (*sic*) servante. »

En 1889, intrigué par ce courrier, l'écrivain John Goldsworth Alger poussera l'enquête en fouillant dans les Archives nationales : Freeman Shepherd, prénommée Mary, est née le 9 octobre 1731. Nonne dans un couvent de bénédictines, elle est polyglotte, avec des manières « un peu masculines et parfois rentre-dedans ». À l'image de nombreuses Anglaises, est-elle séduite dès 1789 par la proclamation du serment du Jeu de Paume ? Toujours est-il que la sexagénaire tient la promesse faite au futur thuriféraire du culte de l'Être suprême, puisqu'en février 1792 elle entre en contact avec Pierre Riel de Beurnonville, qui dépose

à la Convention nationale l'offre de la « citoyenne Freeman, patriote anglaise », à savoir « chausser tous les soldats volontaires moyennant l'allocation d'une somme : deux cents francs ». La patrie étant en danger, tous les dons, aussi minimes soient-ils, ont sans doute été acceptés, mais, là encore, la nonne a dû se sentir quelque peu flouée dans son orgueil. Il faut dire que des bateaux entiers arrivaient de la Tamise, chargés de chaussures offertes par des milliers de sujets britanniques enthousiasmés par la jeune république.



Décret de la Convention du 9 brumaire an II (30 octobre 1793) interdisant les réunions et organisations politiques de femmes.

Freeman Shepherd s'illusionne sur Robespierre et les jacobins, qui ne peuvent prendre son engagement au sérieux.

Après la victoire de Valmy et les massacres de Septembre, les Anglais sont déclarés indésirables, qualifiés d'espions, certains enfermés. Mary, en fervente catholique, tente encore de soudoyer le père apostat Scipione Ricci pour le réconcilier avec Rome, quand, en janvier 1793,

elle échappe de justesse à la prison et s'en retourne à Londres, dépitée.

En 1797, sous le nom de « Harriet Augusta Freeman », elle traduit *L'An 2440, rêve s'il en fût jamais*, roman d'anticipation signé de l'ancien député jacobin Louis Sébastien Mercier qui met en scène des femmes sexuellement émancipées et un système religieux emprunté à Leibniz. Parente d'un banquier londonien, Mary la prosélyte consacrera ensuite l'essentiel de sa vie à défendre à coup de subsides et de menaçants courriers la cause du catholicisme, avant de mourir le 29 juin 1815.



Sydney Owenson,

dite lady Morgan

(1776 ?-1859)

La sauvageonne irlandaise

Sydney Owenson, devenue lady Morgan après son mariage, est une nature passionnée. C'est aussi l'un des auteurs les plus lus de son temps. Elle entretient un certain flou sur l'année de sa naissance – de 1775 à 1785 selon les sources.

Son père, un acteur, est irlandais. Sa mère, une Anglaise, meurt quand elle a une dizaine d'années. Élevée à Dublin, elle reçoit l'éducation d'une jeune fille de bonne famille, en partie en français, et manifeste une grande curiosité dans tous les domaines.

Née aux débuts du romantisme, elle écrit d'abord des poèmes sur des airs traditionnels irlandais et manifeste dans ses premiers textes l'influence de Rousseau et de Goethe. Sa *Sauvageonne irlandaise*, qui exalte l'Irlande et ses traditions, assure sa réputation en 1806.

En 1812, elle épouse Thomas Charles Morgan, un chirurgien anobli. En 1815, son éditeur la charge d'écrire un livre sur la France d'après Waterloo. Elle séjourne plusieurs mois à Paris avec son mari en 1816. Grâce à sa réputation d'écrivain et à son insistance, elle réussit à s'introduire dans tous les salons, y compris ceux des aristocrates légitimistes. Or, ses convictions libérales sont à l'opposé des leurs.

Et quand il paraît, son ouvrage en deux volumes fait scandale. Car lady Morgan vomit littéralement la Restauration des Bourbons et ses partisans.

Pourtant, ce régime a été instauré avec le soutien actif du Royaume-Uni, qui s'est donné beaucoup de mal pour débarrasser l'Europe de Napoléon Bonaparte et des séquelles révolutionnaires qu'il incarnait, à tort ou à raison, afin de restaurer le *statu quo* sur le continent.

En Angleterre, le directeur de la *Quarterly Review* l'accuse « de jacobinisme, de falsification, de licence fautive et d'impiété ». En France, les ultras qui l'ont accueillie sont scandalisés. Ils lui ferment leur porte quand elle revient à Paris en 1818. En revanche, Benjamin Constant, Mme de Staël et tous les libéraux la reçoivent avec empressement.

Son ouvrage sur l'Italie, publié en 1821, aux positions tout aussi radicales, lui attire les louanges de Byron, mais il est interdit par le roi de Sardaigne, l'empereur d'Autriche et le pape. Quoi qu'il en soit, en 1837, le gouvernement britannique lui alloue une pension annuelle de trois cents livres « en reconnaissance des services rendus au monde des lettres ». Elle est la première femme à bénéficier de cette faveur.

Département
de la Seine.

1^{er} semestre de 1843.

Aliénés. — Avis de maintien.

État n° 5.

NOM.	PRÉNOM.	Si le placement est volontaire ou d'office.	INDICEL.		AVIS DE MÈRE DU				OBSERVATIONS.	
			Si le placement est volontaire ou d'office.	Si le placement est volontaire ou d'office.	Si le placement est volontaire ou d'office.	Si le placement est volontaire ou d'office.	Si le placement est volontaire ou d'office.	Si le placement est volontaire ou d'office.		
1	AMIE (1 ^{re} Letour).	Josephine	d'office.	Stéphane.	commencer d'office.	Mais hygiène.	Né.	De 1 ^{er} d'office.	Maintien.	
2	BARRON.	Joseph	volontaire.	Charles.	commencer d'office.	Epistém.	Ben.	De 1 ^{er} d'office.	*	
3	CARAT (1 ^{er} Jean).	Marie-Catherine-Victoire	volontaire.	Stéphane.	commencer d'office.	Mais, sans préjudice d'office et d'office.	Né.	De 1 ^{er} d'office.	*	
4	DANTON.	Marie-Catherine	d'office.	Edme.	1 ^{er} d'office d'office.	Mais, sans préjudice d'office.	Stéphane.	De 1 ^{er} d'office.	Maintien.	
5	ESCU.	Edme	d'office.	Edme.	commencer d'office.	Cette d'office d'office.	Né.	De 1 ^{er} d'office.	Maintien.	1 ^{er} d'office d'office.
6	FERRON.	Amie-Joseph	volontaire.	Edme.	commencer d'office.	D'office d'office.	Stéphane.	De 1 ^{er} d'office.	*	
7	GIRAUT.	Antoinette	d'office.	Stéphane.	1 ^{er} d'office d'office.	Mais, sans préjudice d'office.	Catherine.	De 1 ^{er} d'office.	Maintien.	

Extrait de l'état général des aliénés placés dans les asiles de la Seine, adressé par le préfet de police au ministre de l'Intérieur en 1843.

Lady Stanhope

(1776-1839)

La reine de Palmyre

Née le 12 mars 1776 à Chevening, dans le Kent, Hester Lucy Stanhope est le sixième enfant de Hester Pitt, première épouse du comte Charles Stanhope, troisième du nom. Jusqu'en 1800, elle vit à Chevening House, immense domaine du comté des Sept-Chênes, que son père représente au Parlement. Quand la jeune fille atteint l'âge de vingt-quatre ans, grand-mère Pitt, comtesse douairière de Chatham, la prend sous sa coupe dans un petit hameau du Somerset appelé Burton Pysant. L'ennui y est indescriptible. Veuve du Premier ministre William Pitt l'ancien, cousine d'un autre – Georges Grenville –, même Pitt attend le bon moment pour placer sa petite fille chérie ; or, en 1803, son oncle devient Premier ministre, il s'appelle William Pitt le jeune, l'heure d'entrer en politique par les bienfaits du mariage arrangé a sonné.

Quatre ans durant, Hester Lucy endosse le rôle de secrétaire modèle pour le pire ennemi de Napoléon : tonton Willy rechigne à convoler. Mort célibataire endurci en janvier 1806, Pitt laisse tout de même à la belle et rieuse Lucy mille cinq cents livres sterling de rentes. La trentaine esseulée, quelques prétendants éconduits, elle décide alors de quitter une Angleterre en crise. À l'économie de guerre, elle préfère l'aventure et celle-ci commence à Athènes, où lord Byron l'accueille en se jetant dans l'eau du Pirée : elle y accoste en 1807, accompagnée d'une servante et d'un certain Michael Bruce, homme à tout faire, bien bâti, destiné surtout à calmer ses ardeurs, si on en croit Charles Lewis Meryon, un

médecin qui ne la quittera jamais d'une semelle et à qui on doit tous les détails de ces trente années de périple.

Est-ce l'abus de laudanum, mélange de vin et d'opium ? Lady Stanhope, après un crochet par Le Caire, ressent le désir irrésistible de s'habiller en homme, en Bédouin, pour partir à dos de dromadaire explorer les anciens royaumes croisés, la Terre sainte, les cités perdues. Toujours suivie par son indéfectible médecin, improvisé scribe au cours de ce qui semble au départ une équipée archéologique, c'est en homme qu'elle aborde les tribus qui peuplent la Syrie ottomane. Selon Meryon, elle se fait raser la tête pour mieux porter le turban et dépense son or sans compter, réussissant à financer sur ses deniers la première campagne de fouilles sur le site de Palmyre.

Surtout, insiste le bon docteur, elle chevauche à cru, et non en amazone : «

C'est la seule façon de bien conduire un cheval », éructe-t-elle à qui lui en fait la remarque. Le titre de « reine de Palmyre » lui aurait été donné par des Druzes totalement subjugués, qu'elle a soutenus dans leur révolte contre les Ottomans.

Hester Lucy aurait eu de nombreux amants : outre quelques fiers Bédouins, un certain Vincent Yves Boutin, agent secret français, disparu en Syrie en 1814 et, *last but not least*, Alphonse de Lamartine, qui lui rend visite en 1832.

En réalité, Hester Stanhope est déjà bien malade : atteinte par la phtisie, en proie à une sorte de délire paranoïaque, une fièvre orientale qui lui fait dire qu'elle est la femme du nouveau messie, elle vit recluse à partir de 1828, dans une vaste maison de Sidon (Liban actuel). Sa servante anglaise meurt, puis Meryon l'abandonne en 1831, pour revenir la voir en 1837, avant de la quitter à nouveau. Elle passe les derniers mois de sa vie retirée dans un monastère de Joun, près de Sidon, où elle meurt, totalement ruinée, le 23 juin 1839 – après une ultime missive à son médecin, dans laquelle elle lui reproche de trop s'inquiéter.

Six ans plus tard, Meryon publie à Londres leurs récits de voyage dûment illustrés, qui connaissent un vif succès, le médecin se gardant bien d'y préciser «

l'étrange maladie dont souffrait lady Stanhope ». En lieu et place des astérisques pudibonds qui émaillent ici et là les échanges épistolaires reproduits dans ces ouvrages, il faut lire le mot « hystérie », mot qui, en ce milieu du XIX^e siècle, allait devenir à la mode chez les hygiénistes de tous bords.

Philippe Di Folco

Léonie Léon

(1838-1906)

La maîtresse maudite

Le 31 décembre 1882, peu avant minuit, le Dr Odilon Lannelongue signe l'acte de décès de son patient, Léon Gambetta, mort en son domicile de Villed'Avray. Le rapport révèle une péritonite aggravée

d'une septicémie.

Immédiatement, Léonie Léon, sa maîtresse, présente sur place, s'enfuit dans les bois environnants, erre plusieurs heures et finit par frapper à la porte d'un couvent où elle se réfugie. Quelques heures plus tard, la presse de tous bords se déchaîne : on parle d'un complot allemand, monarchiste, maçonnique et on accuse *in fine* Léonie d'avoir empoisonné Gambetta.

Un mois plus tôt, en effet, le leader radical s'était blessé à la main gauche en manipulant une arme. Une partie de l'opinion accabla immédiatement cette femme qui vivait maritalement avec l'ancien président du Conseil, l'homme fort de la jeune III^e République, le taureau de Cahors, l'indestructible fils d'Italie...

La tempête passée, Léonie réussit malgré tout à revenir à Paris et, bien entendue disculpée, vécut cachée, à l'abri de la presse et des ragots, pendant vingt-quatre ans. Des années après sa mort, on découvrit qu'elle et Gambetta s'étaient écrit, entre 1872 et 1882, plus de trois mille lettres d'amour ! La première fois ? Gambetta l'aperçoit en 1868, elle est alors âgée d'à peine trente ans et mère d'un petit garçon nommé Léon-Albert, dont le père est l'ancien inspecteur général de police en résidence impériale, Louis-Alphonse Hyrvoix, commandeur de la Légion d'honneur. Fille d'un officier qui avait fini ses jours à

l'asile de Charenton en 1860, elle porte un joli nom d'origine créole : Marie Léonie Constance Berlier Saint-Ange. Sans aucun doute, elle fait tourner la tête à ce bon gros « mangeur d'ail et d'huile d'olive » qu'est Gambetta. Alors simple député de l'opposition, celui-ci lui fait passer un mot que la belle glisse négligemment dans son corsage et c'est tout. Il la revoit en 1872, juste après avoir quitté le pouvoir. Elle lui avoue qu'elle a conservé de lui tous ses mots, «

cette folie, cette imprudence ». Leur idylle commence. Aucun des deux n'est marié. Avec son passé bonapartiste un peu suspect, M. Hyrvoix ne dit mot. Et le secret de leur rencontre et des origines de la jeune femme demeure intact pendant... un demi-siècle. Dix ans durant, le couple vit dans le plus parfait concubinage, s'autorisant quelques entrevues, au fil des différentes résidences du député. Elle habite, avenue Perrichont à Auteuil, un charmant appartement où Gambetta ne se montre jamais, se sachant surveillé par la police française comme par les sbires de Bismarck : les deux hommes se détestent. Ayant pris un pseudonyme en forme d'hommage à son amant, Léonie attise la passion de Léon, qui lui promet de devenir son époux. Elle, se souvenant subitement de sa profonde éducation religieuse, lui rappelle

combien en définitive la religion, l'Église a du bon. Elle se plaint, exprime la crainte de demeurer à jamais une femme non mariée, condamnée à vivre un amour caché. Et Léon de répondre qu'il pense fermement à régulariser cette union, que Léonie « est son soleil, sa rédemption, sa joie éternelle », mais que non, il n'ira pas à l'église ! Lui, le ténor de la République, l'avocat libre-penseur, le pourfendeur des dévots, un enfant du Bon Dieu ? Gambetta se veut foncièrement dévoué aux causes républicaines. En 1881, il devient président du Conseil : porté au sommet de l'État, il n'en reste pas moins fidèle à son amante. Leurs lettres, mais pas toutes, puisqu'un bon nombre a disparu, témoignent de leur affection mutuelle, de leurs promesses et d'une incroyable patience réciproque.

La démission du gouvernement Gambetta, en janvier 1882, sonne-t-elle enfin l'heure de la retraite politique ? Est-il prêt à faire le grand saut ? À la conduire devant l'autel ? Elle va sur ses quarante-trois ans, elle n'ose lui parler d'enfant... « Folie ! Folie ! » Finalement, en octobre, elle lui écrit les mots tant espérés : « Je suis prête à t'épouser à n'importe quel prix ! » Hélas pour elle, la

suite lui donnera tort : un accident assez banal, puis une crise abdominale fatale car diagnostiquée trop tard et inopérable ; la presse injurieuse qui mélange tout, allant jusqu'à insinuer que la « mystérieuse Léonie est un agent au service de l'Allemagne » ; et enfin l'exil, la cache, la douleur née de l'amant perdu, du mari promis, de l'inaccompli, du sort qui s'acharne.

Recueillis par son médecin personnel, celui-là même qui produisit le rapport d'autopsie devant mettre un terme aux sales rumeurs, les derniers mots de Gambetta furent : « À toi, lumière de mon âme, mon étoile, ma vie – Léonie Léon. Pour toujours ! Pour toujours ! »

• Philippe Di Folco •

Marguerite Brouzet,

vicomtesse de Bonnemains

(1855-1891)

Régicide à titre posthume

Le samedi 10 octobre 1891, le supplément illustré du *Petit Journal* présente ainsi son dessin hebdomadaire, signé Henri Meyer : « Le suicide du général Boulanger au cimetière d'Ixelles. »

Que s'est-il donc passé ? Onze jours plus tôt, l'ex-ministre de la Guerre, Georges Boulanger, poursuivi par la police française, décidait de se tirer une balle en pleine tête sur la tombe encore fraîche de sa maîtresse, Mme de Bonnemains. Une fin rocambolesque pour une histoire qui ne l'est pas moins.

Georges avait pourtant réussi un formidable parcours : issu d'une famille bretonne aisée, brillant lycéen à Nantes aux côtés de Georges Clemenceau, saint-cyrien, combattant sur tous les fronts coloniaux, chevalier de la Légion d'honneur en 1859 puis commandeur en 1871 pour avoir réprimé les communards, voilà notre homme destiné à servir la IIIe République naissante avec panache. Après son retour de Tunisie, où il était allé mater quelques révoltes et décrocher son titre de général de division, l'ami Clemenceau l'impose comme ministre de la Guerre, le 7 janvier 1886. Démenti de ses fonctions en mai 1887, il fonde le parti boulangiste et est élu député à la Chambre en juillet 1888, remporte un siège parisien vacant en janvier 1889, annonce publiquement qu'il brigue l'Élysée et puis c'est la débandade : un mandat d'arrestation est subitement émis contre lui aux motifs « de complot contre la sûreté de l'État,

d'inciter la population à vouloir détruire la République et de détournement de deniers publics ».

Introuvable, le leader nationaliste est condamné par contumace, le 14 août 1889, à la déportation au bagne de Cayenne. Mais où est passé le général ? Avec Mme de Bonnemains, bien sûr ! Née Marguerite Brouzet, le 19 décembre 1855 à Saint-Vaast-la-Hougue, en Normandie, fille d'un capitaine de frégate et d'une mère issue de la petite noblesse, élue sociétaire de la Comédie-Française, elle a épousé le vicomte Charles Frédéric de Bonnemains avant de divorcer et de devenir la maîtresse de Boulanger. Totalement inféodé à celle-ci, le général se serait laissé persuader de redonner à la France une constitution monarchique, voire impériale, et de s'imaginer couronné avec sa chère et tendre à ses côtés !

Pour maintenir leur niveau de vie, le général n'hésite pas à toucher ici et là de nombreuses prébendes. Grâce aux relations de la vicomtesse, Boulanger s'acquine avec les bonapartistes, mais aussi avec les royalistes : un projet de coup d'État mûrit, mais la Sûreté générale intervient. Le couple est suffisamment lié dans la folie pour s'enfuir, en avril 1889, à Bruxelles. Inquiets, les amants passent en Angleterre et mettent le cap sur Jersey, où le mauvais climat mine la santé de la vicomtesse. Affaiblie, elle décide de rentrer à Paris et promet de rejoindre son général à Bruxelles, où il a demandé l'asile politique. En

attendant, Boulanger loue une chambre discrète dans un petit hôtel de la rue Montoyer, à Ixelles, banlieue cossue de la capitale belge. La vicomtesse finit par l'y rejoindre au début de l'été 1891. Elle est au bord de l'épuisement, crache du sang, et la tuberculose finit par l'emporter : elle s'éteint le 16 juillet, assistée par son amant, dans l'incapacité d'agir par peur du scandale. Anéanti, le général Boulanger rédige une lettre aux accents du *Werther* de Goethe : « Je ne suis plus qu'un corps sans âme, écrit-il. Et puis, chaque nuit, je la revois, jamais malade, mais belle, resplendissante, avec son corps impeccable et son âme toute de bonté et de nobles sentiments, qui me tend les bras et me rappelle toutes ces phrases folles que le lui redisais sans cesse, et toujours en me réveillant j'ai dans l'oreille sa voix triste, résignée, qui me dit : "Je t'attends." » De nobles sentiments ? On saura plus tard que la comtesse renseignait en fait la Sûreté sur les moindres faits et gestes du trublion ! Manipulé jusque dans la mort, durant dix semaines, tous

les jours, il se rend sur sa tombe, sur laquelle il fait graver l'épithaphe suivante : «

Marguerite – 19 décembre 1855 – 16 juillet 1891 – À bientôt. »

Quand son corps est retrouvé gisant sur la pierre tombale de sa maîtresse, on découvre sur lui ses dernières volontés : « Veillez à graver sur notre dernière demeure ces mots : Marguerite & Georges – Ai-je bien pu vivre 2 mois sans toi ?

» Ce qui fut fait. Clemenceau proposa quant à lui : « Ci-gît le général Boulanger, qui mourut comme il a vécu : en sous-lieutenant. »



Carrie Lane Chapman Catt

(1859-1947)

Présidente des Américaines en colère

Le 18 août 1920, le Congrès se réunit à Washington pour approuver le 19^e amendement de la Constitution américaine : désormais, aux États-Unis, toute Américaine majeure peut voter. Les suffragettes crient victoire. Un long combat s'achève, et Carrie Chapman Catt peut être fière : depuis sa jeunesse, elle milite sans relâche pour le droit de vote des femmes, employant des méthodes, dans un pays marqué par le patriarcat, qui auraient pu lui valoir le bâcher !

Sa carrière de « féministe » avant l'heure commence en 1885. Cette année-là, Carrie – de son nom de jeune fille Clinton Lane – est la première femme à sortir diplômée de la prestigieuse université de l'Iowa : quand on lui demande de retourner sagement dans son foyer, elle menace de saisir la justice et finit par décrocher le poste de directrice générale des écoles du district de Mason, du jamais-vu. En 1890, elle se marie avec un riche ingénieur, George Catt : subjugué par les ambitions politiques de Carrie, il lui alloue sa fortune pour qu'elle fasse campagne en Iowa afin de promouvoir le suffrage féminin. Car, entre-temps, elle s'est liée à Susan B. Anthony, leader d'un puissant lobby, la National Women Suffrage Association (NWSA), fondée en 1869 : Susan, qui, épuisée, pétitionne sans relâche depuis vingt ans et fait régulièrement de la prison, voit en l'énergique Carrie la relève. Il faut dire que Carrie tourne en rond depuis qu'elle a rejoint la Women's Christian Temperance Union (« Union des femmes de tempérance chrétienne »), qui promet un « monde purifié, débarrassé

de l'alcool, du sexe et de la violence ». Chasteté, pénitence et sobriété, un programme que ne goûtent ni les femmes de la haute bourgeoisie ni celles du peuple. Carrie affirme déjà haut et fort que l'égalité passe par celle des passions, et non par un nouvel ordre moral.

Durant les années 1890, elle participe activement à *La Bible des femmes*, un projet qui consiste à réécrire le livre saint en subvertissant le credo selon lequel la femme doit servir l'homme en toutes circonstances. Un front d'égalitaristes échevelées en corset commence à se dessiner, menaçant bientôt de boycotter les temples et de lyncher les pasteurs. Les différentes congrégations protestantes, majoritaires aux États-Unis, les traitent de « filles de Satan », de « nouvelles sorcières de Salem ». Grâce à son autorité, Catt réussit à calmer sa meute puis transforme le mouvement en une cause plus universelle, ouverte à toutes les sensibilités, ayant pour seul objectif le vote des femmes. En 1900, elle est propulsée à la tête de la NWSA, qui compte désormais près de deux cent mille adhérentes. Cette année-là, elle est rattrapée par d'étranges phobies : elle entend par exemple ôter le droit de vote aux immigrantes insuffisamment éduquées, ensuite elle compare le sort des femmes au laxisme dont le gouvernement fait montre à l'égard des Sioux, qu'elle qualifie « de meurtriers sanguinaires à qui on laisse des terres et donc des droits ».

Ses arguments spécieux voire populistes surprennent, on la croyait plus raisonnable. Sa véhémence va crescendo : elle menace bientôt la Maison-Blanche, veut organiser une marche dans Washington, promet d'en découdre avec les mains s'il le faut ! Le président Woodrow Wilson lui accorde finalement un entretien privé en mars 1917, à la

veille de l'entrée en guerre des États-Unis : en échange de son soutien aux efforts militaires et patriotiques, Wilson s'engage à faire évoluer la Constitution à l'issue du conflit.

Au printemps 1919, ne voyant rien venir, Carrie décide de faire descendre ses militantes dans les rues : dans les principales villes du Nord, elles s'enchaînent aux portes des bureaux de vote, admonestent les élus, vitupèrent contre les agents de police, qu'elles frappent à coups de bottines et de parapluies.

Quand le Congrès finit par donner raison aux femmes, Carrie, emportée dans son élan, se radicalise et vire quasiment à l'extrême gauche ! Elle se propose comme

candidate à l'élection présidentielle de 1920, à la tête du Parti de la terre communautaire, fondé sur les idées de Henry George, un économiste qui inspirera les altermondialistes un siècle plus tard. Ne récoltant que quelques voix aux primaires, elle constate avec amertume, durant les vingt-cinq dernières années de sa vie, qu'aucune femme n'accède au poste de grand électeur ou de député. Éluë en 1928 « femme du siècle », distinction qui la laisse de marbre, elle se lance dès 1933 dans une croisade contre la politique antisémite et ségrégationniste de Hitler en demandant l'ouverture des frontières aux immigrés juifs allemands, puis rejoint les mouvements pacifistes quand la guerre se profile, et, sans avoir rien perdu de sa hargne, de sa ténacité, jusqu'à son dernier souffle, elle restera une pacifiste convaincue.



Productions CANTILIA, 19, rue Maréchal-Lyautey, VICHY (Allier)

Tous droits réservés pour tous pays.

*Partition d'un chanson satirique française anti-féministe. « Quelquefois,
l'on peut renifler Une forte odeur de fumée Dans la direction des fourneaux
/*

*Ces Dames ont laissé griller / Une escalope ou un gigot, En s'escrimant à
expliquer Ce qu'elles feraient, faudrait voir / Si on les mettait au pouvoir !
»*

En 2004, l'actrice Anjelica Huston interprète le rôle de Carrie dans un biopic intitulé *Iron Jawed Angels* – resté à ce jour inédit en France.

• Matthieu Frachon •

Violette Morris

(1893-1944)

L'amazone de la Gestapo

Fille d'un baron officier de cavalerie, élevée au couvent, Violette Morris aurait dû devenir une jeune femme conventionnelle.

Éduquée par un père rude, dans la discipline et la glorification de la force, elle se comporte vite en garçon manqué et se montre si turbulente qu'elle entre dès l'âge de dix ans au pensionnat, chez les sœurs de l'Assomption à Lille. Des religieuses britanniques qui donnent aux jeunes filles une éducation complète, alliant le sport à l'intellect. Violette a un corps taillé pour les exercices ; elle stupéfie son professeur, miss Ellis, une robuste Galloise qui a tout du sergent instructeur.

C'est encore au pensionnat que la sportive découvre les « amours particulières » avec une jolie et fine petite blonde, qu'elle quitte pour une femme, une aristocrate, Marie-Claire, dite « Clairette ». Elle dira plus tard que celle-ci fut son « grand amour ».

En 1914, le jeune fils d'un industriel fortuné la demande en mariage. Après avoir pesé le pour et le contre, Violette dit « oui » à Cyprien Gouraud. Le 22

août 1914, le couple est officiellement uni ; la guerre a éclaté depuis vingt jours.

« Cyp » – doux surnom de son mari – est mobilisé, Violette passe l'examen d'ambulancière et rejoint le front d'Artois en 1915. Un an après, c'est à moto qu'elle sert la patrie à Verdun. Les poilus n'imaginent pas, lorsqu'ils montent au

combat, que l'estafette vêtue de cuir qui les dépasse dans un vrombissement de moteur puisse être une femme.

Après la guerre, Violette se lance dans la carrière sportive. Le sport féminin connaît une certaine vogue. En 1922, Cyprien la quitte, ayant

surpris sa femme en pleine partouze homosexuelle. Violette enchaîne les performances. Six fois championne de France au lancer du poids, elle accumule vingt-neuf trophées et quatre records entre 1919 et 1925 : disque, javelot, water-polo, boxe, course de demi-fond, cyclisme, moto, course automobile. « Audacieuse, infatigable, elle mène sa vie comme elle l'entend, tout entière dévouée au sport », résume *Le Miroir du sport*, qui lui consacre un grand portrait. Elle pose au volant de sa voiture de course avec Joséphine Baker. C'est la gloire.

À la fédération sportive féminine, on tousse. Cette femme qui rafle tout a un caractère épouvantable : elle secoue un arbitre de touche, sèche un spectateur qui l'avait traitée de « grosse vache ». Et que dire de sa tenue, de ses mœurs : elle ne se montre qu'en costume d'homme, fume du « gros bleu » comme un paysan.

C'en est trop ! La fédération lui refuse sa licence pour « port de costume masculin », exhumant un règlement du XIXe siècle. On est en 1927, le monde a évolué, les femmes coupent leurs cheveux, les jupes raccourcissent, mais la fédération n'accepte pas « cet exemple déplorable pour les jeunes filles ».

Après le procès qu'elle perd, Violette affirme dans une interview choc :
«

L'exemple ? Encore une idée de pétasses ! » Elle se consacre aux sports mécaniques, ouvre un magasin d'accessoires automobiles et se fait opérer des seins : sa poitrine généreuse la gêne pour manier le grand volant des autos de course, elle la fait enlever ! L'écrivain Roger Vailland lui consacre un portrait.

Violette fait scandale et elle aime ça !

« La scandaleuse » bascule du côté obscur de la force brute. Elle affirme que la France est gouvernée par « des larves ». Approchée par son ancienne rivale, la championne allemande Gertrud Hannecke, elle séjourne en Allemagne et devient une recrue désignée pour le SD, le service de renseignement de la SS. Invitée aux Jeux olympiques de 1936, elle admire la force brute des athlètes allemands et souscrit à la doctrine hitlérienne.

La voilà espionne, remplissant quelques missions en Belgique. La guerre arrive, puis la défaite. Dans un premier temps, Violette se fait discrète, donne dans la petite combine avec des truands. En 1942, le SD la récupère. Elle travaille au démantèlement des réseaux de résistance. Rue des Saussaies, elle finit par participer activement aux

interrogatoires, usant de la cravache ou de la brûlure de cigarette.

Adjointe du SS Roland Noseck, Violette est repérée par l'Intelligence Service. Les Anglais trouvent que la dame fait beaucoup de dégâts dans les réseaux, elle retourne un grand nombre de jeunes femmes et s'en sert pour infiltrer la Résistance. De plus, l'action de « la Morris » se dirige vers les réseaux de l'Eure, en Normandie : des groupes vitaux pour le futur débarquement. En mars 1944, un message de Londres est transmis à tous les chefs résistants : « Abattre immédiatement et par tous les moyens espionne Violette Morris. »

L'action doit se dérouler dans la région, lors d'une des tournées qu'effectue Violette Morris au volant de sa Traction avant Citroën 15 cv à compresseur.

C'est le maquis « Surcouf » qui va en être chargé. Le 26 avril, une première embuscade échoue au matin. Les résistants décident de cueillir la gestapiste au retour. À 18 h 25, la Traction apparaît en bas de la côte du Vert. Une charrette se met en travers de la route ; Violette freine brutalement et monte sur le talus. Les rafales claquent. Elle tente de sortir : une grêle de balles met fin à sa vie. Son corps est enterré dans une ferme voisine.

Celle qu'Auguste Le Breton avait surnommée « la Hyène de la Gestap' »

vient de terminer sa trajectoire.

• Philippe Di Folco •

vk.com/club154894262

Eva Perón

(1919-1952)

La madone des sans-chemises

Née dans une estancia de la province de Buenos Aires, Maria Eva Duarte est très tôt rejetée par son père naturel, un riche propriétaire qui s'autorise quelques compagnes illégitimes : surnommée « la bâtarde », elle vit toute sa jeunesse dans l'affection pieuse de sa mère et dans l'espoir qu'un jour elle prendra sa revanche.

En attendant, elle travaille pour aider sa famille. À quinze ans, elle choisit de s'enfuir vers cette énorme capitale, connue pour être le « Paris de l'Amérique du Sud ». Collée aux basques de son premier amant musicien, elle se décolore les cheveux en blond : devenir actrice de cinéma, telle est son ambition première.

Après quelques essais lamentables, et refusant d'être une « fille facile », elle se rabat sur le théâtre, tourne quelques publicités, fait un peu de figuration puis devient l'une des voix quotidiennes des fictions historiques réalisées pour Radio Argentina : le pays, lui, s'enfonce dans la Grande Dépression.

En 1942, financièrement autonome, elle cofonde le premier syndicat de la radio argentine et décide de se lancer dans la politique. Le 15 janvier 1944, son destin bascule : la ville de San Juan vient d'être rayée de la carte par un tremblement de terre, et le général Juan Domingo Perón, quarante-huit ans, organise une soirée de gala destinée à lever des fonds pour les victimes. Eva paraît, blonde, majestueuse, décidée, pour proposer son aide au beau général. À

deux heures du matin, le couple se serait éclipsé, pour ne jamais plus se quitter.

Lui, encore marié, arrive tard en politique. Elle en connaît tous les rouages, mais par la base : en mai, élue présidente du syndicat de la radio, elle lance aussitôt un programme quotidien, « Vers un meilleur avenir », dans lequel elle met en scène Perón à travers des saynètes futuristes et radiuses : l'Argentine des descamisados (les « sans-chemises ») se prend à rêver, surtout qu'Eva ne cesse de les interpeller. Elle est la voix de l'espoir, quand, en octobre, son général est mis aux arrêts par des putschistes désireux d'en finir avec l'opposition. Trois cent mille personnes se rassemblent pour réclamer sa libération. Ce plébiscite, Eva s'en attribuera le succès. Lui, en récompense, choisit de l'épouser. L'actrice et le général remportent les élections de 1946, et la suite ressemble à un conte de fées au pays du fascisme gentil, car enfin le péronisme est en partie l'œuvre d'Eva Duarte Perón : ce rassemblement des ouvriers unis d'une seule voix, cette valse de nationalisations de tout l'appareil productif et financier, ces salaires augmentés par décret et cette inflation interdite de même, rien ne ressemble plus à une dictature, mais, avec le sourire doré d'Eva – un sourire de plus en plus terni par d'étranges douleurs qui la prenaient parfois –, l'Argentine respire enfin d'un même souffle.

À l'étranger, on voit la dame d'un autre œil : après un voyage en Europe, elle est revenue offrir le droit de vote à ses concitoyennes et

réclamer à la toute-puissante Église un peu plus de solidarité. Car l'économie, étatisée comme jamais, s'embourbe. Et comme il faut un bouc émissaire, Eva pointe du doigt les impérialistes américains et britanniques.

En janvier 1950, les médecins diagnostiquent un cancer et lui donnent peu de temps à vivre. Dès lors, Eva renonce à devenir vice-présidente, mais redouble de présence auprès des miséreux. Durant l'un de ses derniers meetings populistes, le jeune Che Guevara, qui se prénomme encore Ernesto, est littéralement fasciné par cette madone du microphone, sorte de messie au féminin, qui aura d'ailleurs la bonne idée de disparaître l'année de ses trente-trois ans.

Juan fait immédiatement embaumer le corps de la « sainte », corps qui sera brinquebalé au fil des coups d'État durant vingt ans, avant de finir au cimetière



de la Recoleta. Le mythe n'a pas désenflé depuis, comme en témoignent les tombereaux de fleurs déposés chaque jour sur sa tombe.

• Matthieu Frachon •

Danielle Cravenne

(1928-1973)

Pas de cinéma pour miss Cravenne

Danielle Cravenne est une femme comblée. Son époux est le célèbre Georges Cravenne, l'un des plus fameux attachés de presse du cinéma en ces années 1970. Elle a trente-cinq ans, elle est jolie, son mari est plein de projets et veut devenir producteur.

De plus, il va s'occuper du lancement d'une comédie, *Les Aventures de Rabbi Jacob*. Louis de Funès est au top de sa forme, le réalisateur est

Gérard Oury, celui de *La Grande Vadrouille* et du *Corniaud*. L'avant-première du film ne se passe pas bien, de Funès a le visage fermé, les professionnels de la profession ne rient pas, tout le monde fait la tête. Georges Cravenne n'est pas à son aise, son épouse l'inquiète. Danielle a des accès de mélancolie, des idées loufoques, pleure devant les actualités. Il ne comprend pas ; il voudrait l'aider, mais il ne sait pas comment.

L'actualité internationale s'en mêle : le 6 octobre 1973, avant la sortie du film, la guerre du Kippour se déclenche. Israël est attaqué par surprise. En quelques heures, les blindés égyptiens franchissent le canal de Suez et envahissent le Sinaï. Panique au sein des équipes du film : l'affiche avec Louis de Funès en rabbin est partout ! Faut-il retarder la sortie, prévue le 18 ?

Déprogrammer le film ?

Non ! Dans ce contexte tendu, il est décidé de continuer comme prévu.
Le 18

octobre, *Rabbi Jacob* sort sur tous les écrans. Dans les salles, c'est le rire qui

l'emporte. La réplique « Comment, Salomon, vous êtes juif ? », la bagarre dans l'usine de chewing-gum, les mimiques de « Fufu » font mouche. Or, au même moment, dans le ciel, un drame se noue. À la sortie de la projection, Gérard Oury apprend à Louis de Funès qu'une femme vient de détourner le vol Paris-Nice d'Air France et demande l'interdiction du film.

La France suit ce détournement en direct sur les radios. Le nom de la pirate de l'air fait sursauter tout le gotha du cinéma : Danielle Cravenne ! Armée d'une carabine 22 long rifle, d'un faux pistolet et d'une grenade tout aussi factice, l'épouse du futur créateur des Césars formule ses revendications : elle veut la diffusion d'un message de protestation contre l'indifférence d'un monde «

soumis à l'argent » ; que le président Pompidou fonde une œuvre franco-israélienne ; que toutes les voitures soient instantanément interdites de circulation durant vingt-quatre pour ne pas consommer d'essence et l'interdiction des *Aventures de Rabbi Jacob*, un film « anti-palestinien ».

Sinon ? Elle menace de jeter l'avion sur la centrale nucléaire de Pierrelatte (Drôme). Ou de le faire sauter. La stupeur et l'incompréhension dominant.

Danielle était jugée sans histoire, équilibrée, une mère aimante de deux enfants.

En fait, elle est fragile, désorientée et ne supporte pas le monde dans lequel gravite son mari, jugeant les gens du cinéma et de la publicité superficiels et odieux.

Les autorités prennent la menace très au sérieux : la situation au Proche-Orient est explosive, des répercussions sont à craindre en France. Danielle n'a pas le profil d'une terroriste, elle est psychologiquement atteinte, désaxée, ses réactions sont imprévisibles. Elle demande que l'avion se pose au Caire, désirant offrir l'appareil à l'Égypte. Lors de la négociation, on finit par lui faire admettre qu'il doit se poser à Marignane pour être ravitaillé. Elle accepte. Pendant ce temps, RTL se demande sérieusement si tout cela n'est pas une opération publicitaire orchestrée par Georges Cravenne.

Marignane, c'est Marseille, le domaine du Groupe d'intervention de la police nationale (GIPN), dirigé par « le Chinois », le commissaire N'Guyen Van Loc. C'est le premier groupe d'intervention créé en province, dans la foulée de la Brigade anti-commando de l'Antigang à Paris, confiée à Robert Broussard.

Les unités ont été fondées juste après la tuerie des Jeux olympiques de Munich en 1972. Van Loc est un fonceur, un homme d'action. Les policiers du GIPN

entrent dans l'avion déguisés en employés d'Air France, avec des plateaux-repas

: ils évacuent les cent douze passagers. Un tireur d'élite abat Danielle Cravenne de trois balles.



Valerie Solanas

(1936-1988)

Émasculaton pour tous !

Ayant traversé les États-Unis en auto-stop, façon beatnik, Valerie Solanas débarque à Greenwich Village en 1966. Jusque-là, étudiante alternative, elle se prostituait, mendiant pour financer son diplôme de psychologie. Avec sa petite amie, elle tente de faire se reproduire

entre elles des souris femelles. Sans succès. Dès son arrivée à New York, elle fonce à la Factory, l'atelier d'Andy Warhol, pour lui faire lire *Up Your Ass* (« Dans ton cul »), la pièce de théâtre qu'elle vient d'écrire.

Le sujet ? Une prostituée détestant les hommes. Elle sait de quoi il retourne : violée par son propre père, élevée par un grand-père autoritaire et alcoolique qui l'abandonne à l'âge de quinze ans, elle entend n'avoir aucun commerce sentimental avec les hommes. La jeune dramaturge demande au pape du Pop Art de produire sa pièce. Warhol accepte de lire le manuscrit. Ensuite, plus de nouvelles de lui. Valerie Solanas entreprend la rédaction du brûlot qui va la rendre célèbre, le *SCUM Manifesto* – publié en 1967 par Maurice Girodias, qui flaire le bon coup –, dont le titre est un acronyme de Society for Cutting up Men (littéralement : « Association pour émasculer les hommes »). Manifeste féministe radical, ce texte mi-rigolard, mi-révolutionnaire inspire aux viragos les plus remontées une haine de l'homme et à tous les autres un dégoût certain pour le consumérisme en vogue dans une société puritaine bien-pensante qui pue l'ennui.

Selon ce Jonathan Swift en jupons, il est nécessaire de « supprimer le sexe masculin » et de « reproduire la race humaine sans l'aide des hommes ». Le mâle n'est qu'un « godemiché ambulante », un « chimpanzé en queue-de-pie », une brute égoïste, incapable de compassion ni de sublimation dans ses rapports sexuels. La femme, seule, est « magique », embellissant le monde. L'homme, «

producteur de sperme », poursuit ses « objectifs virils de guerre et de mort ».

Valerie Solanas renverse les théories freudiennes comme un gant, considérant que le « pénis envie le vagin ». L'automation permettra de se passer des hommes dans toutes les phases de la production et, ce faisant, de détruire le capitalisme.

Fini, la domination de la femme par l'homme, avec son cortège d'humiliations !

Pour Solanas, seul l'homosexuel aura droit de vie dans cette cité idéale. Les derniers hommes, après destruction du système, pourront vivre par procuration féminine ou « se présenter au centre de suicide le plus proche [...] où ils seront passés au gaz en douceur ».

En attendant cette révolution biologique, Solanas revient vers Andy Warhol pour réclamer la restitution de son manuscrit. L'artiste ne sait

plus ce qu'il en a fait. Pour se dédommager, il donne des petits rôles dans deux de ses films à cette obstinée. La faute n'est pas lavée pour autant. Déterminée, la pamphlétaire fait le pied de grue devant le 33, Union Square, et, le 3 juin 1968, tire trois coups de pistolet sur le plasticien, lui transperçant le poumon, la rate, le foie et l'œsophage. Généreuse, elle arrose également Mario Amaya, compagnon d'Andy, et Fred Hughes, son imprésario, qu'elle tente en vain d'anéantir.

Warhol, rescapé de la foudre, portera un corset jusqu'à la fin de ses jours, exhibant fièrement ses blessures de guerre à l'occasion.



D * CASANAVE

Valerie Solanas.



Solanas se rend aussitôt. Elle écope de trois ans d'incarcération. Warhol n'a pas témoigné contre elle. La journaliste féministe Robin Morgan prend fait et cause pour Solanas, exigeant sa libération immédiate. La National Organization for Women décrit cette victime de la justice machiste comme la « championne la plus remarquable des droits des femmes ». À sa sortie de prison, en 1971, Valerie, martyre de la cause féministe, continue de harceler Warhol au téléphone. Elle écope d'une nouvelle condamnation. Une psychothérapie la rendra plus docile.

En 1977, dans une interview au *Village Voice*, Solanas renie le *SCUM*

Manifesto puis sombre dans l'anonymat, effectuant plusieurs séjours dans des hôpitaux psychiatriques, après avoir replongé dans la toxicomanie et la prostitution. Le 26 avril 1988, atteinte d'une pneumonie, Valerie Solanas décède dans un hôtel de San Francisco.

En 2000, sa pièce *Up Your Ass* est enfin créée. Lou Reed, protégé de Warhol, dans *I Believe*, prend la défense de son maître et chante, rancunier : « I believe I would've pulled the switch on her myself » (« Je crois bien que j'aurais appuyé sur l'interrupteur [de la chaise électrique] moi-même »).



Le document

La Faulx du ministre

L'amante bafouée d'un homme politique qui se venge en publiant un livre ? C'était il y a longtemps, bien longtemps, sous la IIIe République.

Cet ouvrage au titre mystérieux, *La Faulx du ministre*, est aussi un énorme faire-part de deuil. La « faulx » n'est que l'orthographe archaïque de la « faux » des paysans, mais aussi de la Grande Faucheuse qu'est la Mort : titre ambigu, qui signifie à la fois le pouvoir destructeur du ministre sur l'existence d'une jeune fille déshonorée et sans doute la visée de cette publication sur la fin de sa propre carrière publique...

Les bibliophiles connaissent la relative rareté de ce livre : sans mention d'éditeur ni d'imprimeur, sans date, et en définitive totalement étranger au circuit de la librairie et des bibliothèques, ce pavé de 912 pages fut diffusé gracieusement auprès des parlementaires, académiciens, ministres, ambassadeurs, autorités ecclésiastiques et autres personnalités à la mort de Valentine Verlain, signataire de cette autobiographie aussi émouvante que délirante. La plupart des exemplaires connus portent en effet la mention manuscrite : « Personnel. Ce livre est offert en exécution des dernières volontés de l'auteur. Ce livre n'est pas dans le commerce. »

Valentine VERLAIN

LA FAULX DU MINISTRE

Histoire d'amour contemporaine

AVEC NOUVEAUX ILLUSTRATIONS ET PORTRAITS
DANS LE TEXTE ET HORS TEXTE

« Quand un homme a honte
de lui, il est impitoyable pour
les autres. »

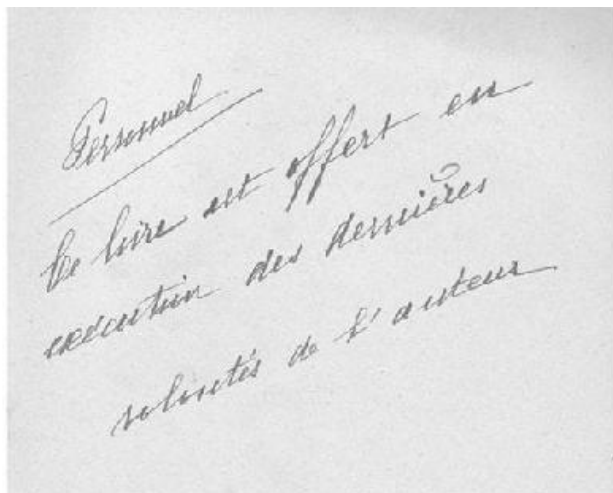
A. DUMAS FILS.

*« Un homme qui sacrifie ce
qu'il a cru ou ce qu'il a aimé
est, pour moi, l'objet d'une
insurmontable répulsion. »*

P. LACORDAIRE.

Couverture du livre posthume de Valentine Verlain.

Le bandeau est collé au papier.



Envoi autographe de Valentine Verlain.

La quasi-totalité des exemplaires connus portent cette mention manuscrite.

De son vrai nom Valentine Abraham, la demoiselle Verlain est une jeune actrice de province qui a été séduite et abandonnée. Amoureuse, elle se donne à Gabriel Hanotaux, ancien député de l'Aisne, qui sera ministre des Affaires étrangères de 1894 à 1895 et de 1896 à 1898.

L'un des artisans de l'alliance franco-russe, celui-ci cherche un *modus vivendi* avec l'Allemagne, persuadé que celle-ci se tiendra tranquille si elle est enserrée entre l'Empire russe et une France elle aussi impériale ; car Hanotaux est un fervent colonialiste, qui a appuyé la conquête de Madagascar et ne craint pas d'affronter les Britanniques pour le contrôle du continent africain. C'est à Fachoda, en 1898, que le heurt des deux impérialismes et le recul de la France vont mettre un coup d'arrêt à cette politique.

Ces grands événements apparaissent en toile de fond, mais Valentine Verlain donne surtout le récit de ses bonheurs et de ses désillusions. La dédicace, à elle seule, court sur une page entière : le livre est dédié au ministre, à l'académicien, « au libéral prudent qui ne se déclara ni pour ni contre Dreyfus », mais aussi et surtout « à l'homme dissimulé, à l'amant qui m'a ignominieusement abandonnée et qui a obtenu de la haute police cette surveillance infamante, cette arrestation illégale, cette détention arbitraire, cette persécution intolérable contre lesquelles j'ai réclamé publiquement [...] ». Il faut dire que Valentine, rejetée comme la dernière des catins, passera le restant de sa vie à tenter de s'infiltrer dans les cérémonies, conférences, réunions publiques animées par son amant ingrat, sur qui elle semble avoir tiré

des coups de feu à blanc en 1902...

Sous-titré ironiquement *Histoire d'amour contemporaine*, le récit porte en exergue une citation d'Alexandre Dumas fils : « Quand un homme a honte de lui, il est impitoyable pour les autres. » De belle facture, bien écrit et soigneusement composé, ce livre n'a pas les défauts courants des ouvrages autoédités : Valentine Verlain, qui se veut « une fervente royaliste » en





haine d'un régime républicain qui donne d'aussi tristes amants, a clairement reçu l'aide technique de l'Action française, le mouvement monarchiste qui veut renverser la Gueuse « par tous les moyens, mêmes légaux ». Léon Daudet, le redoutable pamphlétaire royaliste, est cité de trop nombreuses fois pour ne pas avoir concouru à transformer ce drame personnel en arme politique, en vue de discréditer l'un des grands noms de la République parlementaire, encore délégué de la France à la Société des nations et à la Cour de La Haye en 1924 et qui vivra jusqu'en 1944.

Valentine Verlain au sommet de sa gloire.

Gabriel Hanotaux.



Reçu par ses destinataires en 1926, le livre posthume de Valentine Verlain n'ébranla guère la République, qui en avait vu d'autres depuis Félix Faure... Mais cet ouvrage jette évidemment une ombre sur la mémoire de Gabriel Hanotaux, en ce que ce témoignage oscille perpétuellement entre l'homme public et l'homme privé, indissociables en ces pages passionnelles et vengeresses. Un bandeau, collé au livre pour que nul n'y échappe, annonce clairement cette confusion des genres. Il s'agit d'une citation du R. P. Lacordaire, pieux auteur qui aurait été bien surpris de savoir qu'il préfacerait ainsi un récit sentimental : « Un homme qui sacrifie ce qu'il a cru ou ce qu'il a aimé est, pour moi, l'objet d'une insurmontable répulsion. »

C'était il y a longtemps, bien longtemps, sous la IIIe République.



CHAPITRE II

FEMMES CRIMINELLES



Frarck Sénateur

Anne Delpech

(1807-1871)

L'Ogresse de Montauban

C'est un procès extraordinaire qui s'ouvre ce mercredi 3 mars 1869, devant la cour d'assises de Montauban : celui des « tueuses d'enfants ». Huit femmes comparaissent pour répondre de l'accusation terrible d'homicides et d'avortements multiples.

Tout a débuté avec le décès suspect de deux jeunes femmes, dites de « mauvaise vie », dont les autopsies ont révélé des traces d'accouchement prématuré ayant entraîné des hémorragies mortelles. L'affaire est grave, car à cette époque l'avortement est un crime passible de cinq années de réclusion.

Rapidement, l'enquête a permis de remonter jusqu'à une certaine Anne Gaillard, épouse Delpech, déjà connue des services de police. Les agents perquisitionnent son domicile, dans le faubourg de Moustier. Au sordide logis, ils ne trouvent rien qui la désigne comme une avorteuse. Aussi, après quelques heures de garde à vue au commissariat, va-t-elle être libérée, lorsque le sort s'en mêle...

Le même jour, une jeune mère qui a confié son enfant à la femme Delpech, inquiète de ne pas avoir de nouvelles, est venue se plaindre. Une confrontation peut donc avoir lieu. Anne Delpech s'emporte, s'énerve, c'est maintenant une furie incontrôlable qui crache sa haine et soudain lâche : « Ton gosse, y a belle lurette que je l'ai découpé en morceaux !... »

Les enquêteurs retournent au logement de la femme Delpech, appelé le «

Caperno blanco » (le « Drapeau blanc »), ce linge symbolique dans lequel on enveloppe les bébés à leur naissance.

Ils procèdent, cette fois, à une fouille approfondie. Dans un placard, on découvre les restes de l'enfant. Sous l'évier, ceux de plusieurs petits autres corps puis, sous l'escalier, deux autres encore. Du pied, la matrone désigne le sol. On creuse pour mettre au jour, à quelques centimètres à peine, de nouveaux ossements. Les découvertes macabres se succèdent, tandis qu'Anne Delpech déclare avec cynisme : « Ceci n'est rien, qu'il s'en est passé de choses ici !

Tenez, là, il y avait mon lit, si toutes celles qui s'y sont couchées pouvaient parler, vous en entendriez de belles... » Puis, dodelinant sa grosse tête, le regard soudain éteint, elle ajoute en patois : « *Ba calio bé fa !* » Il fallait bien le faire...

L'instruction, rapidement menée, permet d'identifier complices et rabatteuses, dont les deux filles de la Delpèch, celle que toute la ville, et bientôt la France entière, va surnommer « l'Ogresse de Montauban » !

Au fil des débats, les chroniqueurs judiciaires découvrent horrifiés les détails de l'affaire. Des affaires plutôt, car sans cesse de nouveaux éléments viennent allonger la liste criminelle, faisant perdre pied au président Burguerieu. Devant les pièces à conviction qui trônent sur une table – petits cadavres racornis, squelettes reconstitués, fioles et aiguilles à tricoter rouillées –, l'avocat de l'avorteuse sait que la partie va être difficile. On le voit même se prendre la tête entre les mains lorsque sa frénétique cliente exulte, entre deux rires cyniques et provocateurs : « Ah, l'on m'a trahie. Eh bien, nous verrons si je n'ai saigné que des filles du peuple, bientôt viendront les robes de soie... »

Au dehors, on ne parle que de l'Ogresse. Une complainte, composée pour l'occasion, se colporte dans les rues : « Écoutez-moi, cœurs sensibles, *Vous en aurez du plaisir ; Car mon récit fait frémir, Étant de choses horribles !* Il s'agit de dix enfants *Qu'on a fait bouillir vivants.* L'assassin était ivrogne, et par le crime elle avait *De l'argent qu'elle buvait.* Elle prenait, mes amis, / Les enfants pour des souris... »

Le réquisitoire du procureur impérial est implacable : « Pour que vos décisions protègent nos mœurs défailantes, contre le cynisme du vice et l'avidité



des appétits matériels, il faut qu'aucune de ces femmes n'échappe au châtimement qu'elle a encouru. Il faut que, pour l'une d'entre elles, elle arrive aux suprêmes limites de l'expiation... »

Un silence quasi religieux règne lorsque le bâtonnier Vigier commence sa plaidoirie. Comment va-t-il pouvoir sauver la tête de l'Ogresse ? Contre toute attente, il oriente son propos sur l'inconscience de sa cliente, évoquant le manque de sens moral et même d'instinct de conservation de sa propre espèce...

Il insiste sur ses rires déplacés, si gênants à l'évocation des monstruosité commises, cite Lamartine et termine en faisant appel à la conscience des jurés : «

Ah, craignez, messieurs, de frapper une tête qui n'aurait pas conscience qu'elle tombe ; craignez qu'en marchant à l'échafaud cette malheureuse, je l'ai déjà dit, n'éclate de rire... »

L'argument va faire mouche : ce seront les travaux forcés à perpétuité. Pour la sage-femme Coyne, principale complice : dix ans de travaux forcés ; et des peines de prison pour les autres accusées.

Anne Delpech part alors pour la maison de force et de correction de Cadillac, en Gironde, lieu d'enfermement de la plupart des infanticides et autres avorteuses. Contrairement au souhait de la justice, son expiation sera de courte durée, puisqu'elle y décédera le 6 septembre 1871, à l'âge de cinquante-quatre ans. Mais son histoire lui survivra et, des décennies plus tard, plusieurs faiseuses d'anges prétendront, auprès des journalistes visitant le bagne de la Nouvelle-Calédonie, être celle dont la presse avait fait la une – vedette monstrueuse, mais vedette quand même...



Mary Ann Cotton

(1832-1873)

Arsenic et vieilles dentelles

Mary Ann Cotton voit le jour en 1832 dans le comté de Durham, en Angleterre. Enfance malheureuse. Son père se tue dans un puits de mine.

Infirmière et couturière pour subsister, elle rencontre son premier mari : William Mowbray lui fait neuf enfants, dont quatre meurent de douleurs à l'estomac. Son mari passe l'arme à gauche – inflammations au ventre –, et la veuve profite de l'assurance-vie : trente-cinq livres, six mois de salaire d'un ouvrier.

Pas tout à fait inconsolable, Mary prend un nouveau mari : George Ward, ingénieur, qui décède de problèmes intestinaux. Le médecin s'étonne de la brutalité de la maladie. Qu'à cela ne tienne, la prime d'assurance compense certains aléas.

Confiante dans sa bonne étoile, Mary est engagée comme femme de ménage chez James Robinson, veuf et père de famille. Un mois plus tard, le bébé est anéanti par des ennuis gastriques. Dépité, le charpentier engrosse sa domestique, qui retourne provisoirement au

chevet de sa mère, laquelle prend le chemin du cimetière à la suite de douleurs à l'estomac. Isabella, fille de William, trouve la même fin, puis deux autres enfants l'imitent. Endeuillé, le père se console entre les bras de la bonne Mary Ann, qu'il épouse avant qu'elle ne mette au monde Mary Isabelle, affectée des symptômes habituels. Soupçonneux devant l'insistance de son épouse, qui le presse de souscrire une assurance-vie, James la répudie.

La malheureuse rencontre Frederick, veuf avec deux enfants. Mary Ann en devient la mère de substitution. Elle épouse son sauveur, devient bigame et mère pour la onzième fois. Volage, elle retourne vers un ancien amant, tandis que l'infortuné Frederick est terrassé par une gastro-entérite. Ces gens-là n'ont pas de chance ! La pension de réversion est en règle, quoi qu'il en soit. Le douzième rejeton de Mary décède bêtement, toujours ces fièvres gastriques.

La délivrance du certificat de décès, cette fois, prend du temps, et l'argent de l'assurance n'est pas débloqué. Une enquête médico-légale est ordonnée. Le corps du petit Charles, dernière victime de cette Médée industrielle, est imprégné d'arsenic. Les vingt et une victimes ont tâté de cet élément chimique – *arsenikon* signifiant « qui dompte le mâle ». Mary Ann Cotton est jugée coupable d'assassinats par empoisonnement.

Le 24 mars 1873, elle est pendue. Sa mort est longue à venir, car le bourreau, perfectionniste, use d'une vieille technique de pendaison, dite de « la petite chute », qui entraîne une mort assez lente.

Figure populaire, « la Veuve noire » a inspiré une comptine aussitôt après son exécution : « Mary Ann Cotton / Elle est morte et elle est pourrie *Elle repose dans son lit Avec ses yeux grands ouverts Chanter, chanter, que puis-je chanter*

? Mary Ann Cotton est liée à une corde Où ça, où ça ? Haut en l'air Vendant ses boudins à un penny la paire. »



Jeanne Weber

(1874-1918)

Une nounou étouffante

Les photos de Jeanne Weber sont saisissantes : si on devait imaginer une femme sans cœur, dure, potentiellement meurtrière, on n'aurait pas mieux fait.

Le délit de faciès n'existe pas dans le code pénal, mais Jeanne a la tête de l'emploi. Un visage épais, brutal, des yeux durs, des traits sanguins, « une vraie face de bouche, sans aucune expression », écrira un chroniqueur.

Le 8 mai 1908, une femme est emmenée par les gendarmes à Saint-Mihiel (Meuse). Cliente d'une auberge de Commercy, elle a été surprise en train d'étrangler un enfant de neuf ans, Marcel Poirot, le fils des aubergistes. Une lettre a été trouvée dans ses affaires, adressée à une certaine Jeanne Weber.

L'officier en reste pantois : Jeanne Weber, l'étrangleuse de la Goutted'Or, à Paris ?

C'est bien elle.

L'affaire commence en 1904, le 5 avril. Un praticien de l'hôpital Bretonneau, à Paris, soigne un enfant de six mois en train de suffoquer. La mère du petit garçon, Mme Charles Weber, lui apprend que sa famille « a bien des malheurs » : en à peine un mois, pas moins de quatre enfants sont morts au sein de la famille. Bizarre, d'autant plus que le docteur Saillant a remarqué, sur le cou de l'enfant, des traces rouges. Il signale le fait, la police prend le relais. Les soupçons se portent vers une des belles-sœurs Weber, Jeanne, l'épouse de Pierre.

À chaque décès, elle était seule avec l'enfant, semblant même l'aider à respirer, les mains posées sous la chemise.

La Goutted'Or est un quartier populaire, ouvrier, misérable, où les médecins ne s'étonnent guère du trépas d'un enfant. Des fils et filles d'ivrognes, de malades... « Sélection naturelle », se disent-ils en haussant les épaules. Le commissaire du quartier ne l'entend pas ainsi : il fait arrêter Jeanne Weber.

Pourtant, l'un des enfants de la suspecte est mort lui aussi. Serait-elle allée jusqu'à le tuer pour écarter les soupçons ? Jeanne Weber se tait, offrant un visage morne aux enquêteurs et au juge.

Le Pr Thoinot entre alors en scène. La médecine légale a le vent en poupe depuis que le Pr Laccassagne a réussi à identifier un corps décomposé dans l'affaire Gouffé, en 1899. Léon Thoinot est spécialiste en la matière, membre de la fameuse école de Paris. Or, il conclut à des morts accidentelles. Que la science en matière d'étranglement soit encore embryonnaire lui importe peu. Thoinot est un savant pétri de certitudes !

Le juge décide de poursuivre l'affaire et Jeanne comparaît en 1906 devant les assises de la Seine. La déposition du professeur et l'habileté de l'avocat qui met en avant la réputation du savant, emportent le morceau : Jeanne Weber est acquittée. Elle quitte Paris et va s'établir à Châteauroux.

C'est à Chambon, un village proche, qu'un enfant meurt brutalement. Le petit Auguste était surveillé par une certaine Jeanne Glaize, la femme qui vit dans la maison et rend service. On conclut d'abord à une mort naturelle, mais la sœur d'Auguste fouille les affaires de l'étrangère, trouve des coupures de presse sur l'affaire de « l'Ogresse de la Goutted'Or » et remarque la ressemblance entre les deux Jeanne. Elle va voir la police. Glaize est un faux nom, la femme

s'appelle Weber. Exhumation, autopsie, expertise : pour les médecins castelroussins, il n'y a aucun doute, le petit Auguste a été assassiné. Les pro et les anti-Weber s'affrontent, la presse s'en mêle, Paris exige une contre-expertise.

La justice a peur d'avoir laissé échapper une « ogresse » et veut se couvrir.

Le Pr Thoinot se rend sur place, mais le corps d'Auguste a passé trois mois sous terre : l'examen est brouillé. Thoinot va-t-il se déjuger ? Avouer qu'il ne sait pas ? Il toise ses confrères et affirme : «

L'incompétence des médecins de Châteauroux s'est surtout établie dans leur incapacité à établir les preuves pourtant évidentes de la mort naturelle de l'enfant. » Et il conclut qu'Auguste est décédé d'une fièvre typhoïde. Atterrés, les deux praticiens soulignent le caractère tardif de l'autopsie de Thoinot et son jugement faussé.

Non-lieu ! Jeanne est relâchée et va s'établir dans la Meuse, où elle sera enfin arrêtée en flagrant délit. On va la juger, la condamner, Thoinot va reconnaître son erreur... Non, Jeanne Weber est déclarée irresponsable et internée sans procès. Le Pr Thoinot ne désarme pas : « Rendue folle par les épreuves et la suspicion, Jeanne Weber est passée à l'acte. Accusée d'infanticides, elle a fini par en commettre un. Ceci ne remet pas en cause mes expertises. »

• Matthieu Trachon •

Bonnie Parker

(1910-1934)

Mortelle randonnée

Automne 1929 : un jeune homme de vingt ans pénètre dans un *dinner*, l'un de ces restaurants héritier des wagons de chemin de fer qu'on posait au sol durant la conquête de l'Ouest. Cement City, une banlieue de Dallas, n'a rien de glamour, mais la jeune serveuse qui officie est d'une beauté saisissante. Elle se nomme Bonnie Parker ; lui, Clyde Barrow.

À dix-neuf ans, Bonnie est seule, son mari est en prison, elle doit se débrouiller. Elle étouffe dans ce bled, rêve d'une autre vie, plus agitée, écrit des poèmes, des textes, comme le prophétique *End of the Trail* (« La fin du chemin

»). Clyde est un de ces jeunes gens jetés sur les routes par la crise de 1929, il vient d'un bidonville, il aime les voitures et l'argent. Avec son frère Buck, il vole, cambrie, attaque des banques.

C'est le coup de foudre entre ces deux déracinés, livrés à eux-mêmes.

Bonnie rend son tablier et suit Clyde : le gang Parker-Barrow est né. La bande s'étoffe, Buck Barrow et sa femme, Blanche, se joignent à la fête. Leur technique est simple, efficace : voler une voiture, avec une prédilection pour les Ford huit cylindres, entrer dans une banque, braquer, repartir et voler une autre voiture. Clyde est arrêté, s'évade,

est de nouveau repris. Un autre homme les rejoint, Raymond Hamilton. Le 5 août 1932, Bonnie, Clyde et Ray vont écouter un orchestre country dans l'Oklahoma. Clyde décide de monter dans les collines pour voir la lune. Des policiers en patrouille s'approchent ; la voiture est volée ;

les bandits tirent à vue puis s'enfuient. Le shérif est touché, son adjoint est tué.

Clyde et Raymond seront capturés plus tard.

Prison ! Pas question d'attendre que la société organise leur procès. Clyde et Raymond s'évadent, c'est Bonnie qui les attend dehors au volant d'un coupé Ford. Elle a une mitraillette en main et tire sur les gardiens qui accourent.

Raymond quitte le gang : les Barrow-Parker sont sans limites, imprévisibles, tirent sans hésiter. La presse parle de la bande, le Bureau of Investigation, futur FBI, est à leurs trousses. Raymond Hamilton envoie un mot aux journaux : «

Malgré les affirmations de la police, je ne suis pas membre de l'équipe. Je suis un solitaire, je ne tue pas, je suis un bandit gentleman. » Le gentleman sera repris et finira sur la chaise électrique.

Le couple est seul désormais. Bonnie aime se faire photographier avec son amour. Pendue à son cou, le pistolet à la ceinture, la petite blonde d'un mètre soixante fait oublier ses quarante-cinq kilos. Elle regarde l'objectif comme une vraie star, prend la lumière comme personne. Le cigare à la bouche, elle agite une mitraillette, une voiture en arrière-plan.



Bonnie Parker.



Bonnie et Clyde enchaînent les coups, les braquages. Ils passent d'un

État à l'autre, tirent dès qu'ils se sentent menacés. Un policier s'approche ? Feu !

Clyde aime plaisanter, il capture un policier et le force à voler une batterie dans un garage. Puis il le relâche en riant.

Le 1er avril 1934, lors d'une attaque de banque à Grapevine (Texas), Clyde vide son chargeur par la vitre de la voiture sur les policiers qui les poursuivent, deux agents sont tués. Bonnie est au volant. Le 4 avril, c'est un policier qui leur fait signe de s'arrêter qui est abattu. Selon les témoins, Bonnie a tiré.

La fin est proche. Les autorités ne peuvent plus accepter qu'on descende des policiers comme au tir aux pigeons. D'autant que les journaux relaient les exploits du couple, nimbant de romantisme sa geste voyoucratique. Une Ford V8

volée dans la région d'Arcadia (Louisiane) et des renseignements sur une possible attaque de banque dans la ville permettent de mettre en place un traquenard. Sur la route principale qui mène à la cité, les agents se cachent et attendent. À neuf heures, la Ford arrive à toute allure. Les policiers tirent, Clyde dérape, c'est l'hallali ! Rafales de mitraillettes, tirs de fusils à pompe, la police ne laisse aucune chance aux deux amants. Plus de cinquante impacts de balle : la Ford n'est plus qu'une écumoire. Clyde gît, désarticulé, au volant ; les policiers ouvrent l'autre porte : Bonnie s'affaisse. « J'ai senti son parfum », dira l'un des assaillants.

• Matthieu Frachon •

Ma Barker

(1871-1935)

Colt case

« Ma, ma, ma, ma... » : Un homme qui agite une mitraillette imaginaire, une musique disco, des paillettes, des costumes de gangsters et de poules des années 1930. Qui ne se souvient pas du tube planétaire du groupe afro-allemand Boney M, *Ma Baker* ?

Pour des raisons de rythme, Barker est devenu Baker, mais il est bel et bien question de Katherine-Arizona Barker, la légendaire matrone du gang Barker.

« Ma » Barker est une veuve qui tente d'élever ses quatre enfants. Quatre gibiers de potence, prêts à tout pour gagner de l'argent. L'aîné, Herman, attaque une banque à Wichita (Kansas) le 19 mai 1927. Il se barricade lorsque la police intervient. La fusillade dure quarante-cinq minutes, le face-à-face plusieurs heures. Herman se suicide avec sa dernière balle.

Ses trois frères sont en prison. À leur sortie, en 1931, Arthur, Llyod et Fred décident de s'unir et de former un gang. Ils sont rejoints par un voyou chevronné, Alvin Karpis. « Ma » s'occupera de l'intendance. La légende du clan est en marche, les attaques de banques se succèdent, les meurtres aussi. La bande Barker-Karpis est protégée par le très corrompu shérif Big Tom Brown de Saint Paul (Minnesota). Selon les travaux récents d'un universitaire, « Ma » aurait elle-même réglé les détails de l'arrangement. Le deal est simple : Big Tom ne poursuit personne, mais le sang ne doit pas couler dans sa juridiction. Saint Paul devient une zone de non-droit. Les plus grands criminels s'y détendent entre

deux coups : le fameux John Dillinger, pour qui on forgea la notion d'ennemi public no 1 , ou Matzyg, dit « la Fontaine à pruneaux ».

Elle est parfaite, cette maman, fantastique. Lors des raids organisés dans l'Arkansas, le Kansas, l'Oklahoma, elle est la couverture idéale. Qui irait se méfier d'une famille soudée autour d'une respectable veuve ? Qui irait signaler à la police cette dame et ses enfants lorsqu'ils louent des chambres au motel ?

Attaques de banques, mais aussi meurtres... Un shérif se montre trop curieux dans le Missouri ? Il est abattu en pleine rue. Le propre avocat de la bande est assassiné : il n'avait pas réussi à faire acquitter Arthur Bailey, l'un des complices des Barker. Le groupe se lance ensuite dans les kidnappings, activité rentable et qui comporte peu de risques.

La réputation des Barker grandit, atteignant la Mecque du crime organisé : Chicago. Frank Nitti, dit « l'Exécuteur », adjoint d'Al Capone, leur confie l'enlèvement de William Hamm, fils du célèbre brasseur Hamm. La rançon est payée, Nitti en perçoit la moitié, et l'homme est relâché. Les kidnappés, nourris par « Ma », ne gardent pas un souvenir ému de sa cuisine, « proprement infecte

».

Mais une jeune unité a juré de combattre le crime : le Federal Bureau of Investigation. Le FBI, créé en 1908, est dirigé depuis 1924 par un

jeune homme ambitieux, J. Edgar Hoover ; il restera à sa tête jusqu'en 1972. Pour devenir ce super-service de police, l'agence doit faire parler d'elle, obtenir des résultats.

Tout comme John Dillinger, le gang Barker est un objectif majeur.

En 1935, Arthur Barker, dit « Doc », est arrêté à Chicago. Les policiers trouvent une carte sur lui, précieuse indication. C'est un plan de la Floride. Une lettre mentionne « Gator Joe », Joe l'Alligator, le nom d'un lieu-dit. Le FBI localise la maison louée par une respectable veuve et ses enfants pour se reposer.

Le 16 janvier 1935 au matin, les G-men entourent la maison. Mais il ne reste que Fred et « Ma », les autres membres du gang sont partis trois jours plus tôt. La fusillade s'engage, elle va durer une heure. Le silence s'installe, les policiers entrent. Fred et sa mère sont allongés, morts. J. Edgar Hoover affirme que « Ma

» avait encore dans les mains une « *machine gun* », la fameuse mitraillette à chargeur-camembert des gangsters. L'homme de nuances qu'il est la décrit

comme « le cerveau criminel le plus vicieux, le plus dangereux et le plus talentueux de la décennie ».

Quelle histoire ! Mais est-elle véridique ? Selon le voyou Karpis, Hoover aurait fabriqué la légende d'une « Ma » chef de bande. Une veuve un peu dépassée par les événements ne fait pas un gibier très glorieux. « L'histoire la plus ridicule dans les annales du crime, c'est que “Ma” était le cerveau du gang

», écrira-t-il dans ses Mémoires. Ce que confirme un autre gangster, Bailey : «

Ma était incapable d'organiser autre chose que le petit déjeuner. »

Simple couverture ou vraie criminelle ? « Ma » Barker a inspiré le livre *Pas d'orchidées pour miss Blandish* à James Hadley Chase.

• Matthieu Trachon •

Denise Labbé

(1926- ?)

Les amants diaboliques

Infanticide ! Le crime le plus horrible, le plus incompréhensible, le plus révoltant. Lorsque Denise Labbé et Jacques Algarron pénètrent dans la salle des assises de Blois, le 30 mai 1956, tous les regards se tournent vers la jeune femme. Elle comparaît pour avoir assassiné son enfant, Catherine, une petite fille de deux ans. La France suit les débats, veut comprendre. Dans le box, à côté d'elle, son double, son amant, celui qui lui a dit : « Tue ! »

Vendôme, le 8 novembre 1955. Catherine joue dans la cour de l'immeuble, sa mère la saisit par la taille, la précipite dans une lessiveuse remplie d'eau savonneuse. Elle lui maintient la tête sous l'eau ; les jambes de l'enfant s'agitent puis s'immobilisent.

À la police, Denise parle de noyade « accidentelle », elle pleure. Quelques détails, pourtant, troublent les enquêteurs. Par deux fois, la petite Catherine a eu un « accident ». Et puis il y a ce télégramme bizarre, adressé à un certain Jacques Algarron, son amant : « Catherine décédée – stop. À bientôt peut-être – stop.

Denise. »

Ces quelques mots sont envoyés deux heures après le drame. Un magistrat ouvre une enquête. Denise, interrogée de nouveau, craque : elle avoue avoir assassiné son enfant. « C'est à cause de Jacques, c'était une preuve d'amour », dit-elle aux policiers.

La vie de Denise Labbé est pourtant bien ordinaire : fille de fonctionnaires, elle a réussi le concours de l'Institut national de la statistique (qui deviendra l'Insee). À Rennes, elle fréquente un jeune interne : elle tombe amoureuse, puis enceinte. L'homme ne reconnaît pas l'enfant, s'engage dans l'armée et part pour l'Indochine. Denise est fille-mère, une situation peu enviable dans les années 1950. Le 1er mai 1954, elle va au bal, à Rennes, où elle rencontre un jeune élève officier, Jacques Algarron. Ils vont danser ensemble toute la soirée, début d'une passion destructrice.

Il a vingt-deux ans, elle vingt-huit ; il est un brillant saint-cyrien, elle est une petite fonctionnaire issue de la campagne. Mais elle l'aime si fort, il est si intelligent, si plein de fougue, si absolu. C'est un charmeur, déjà père à deux reprises avec deux femmes différentes : des enfants pour qui il n'a qu'indifférence. De toute façon, il ne conçoit l'amour que dans un idéal, une passion que l'un et l'autre se vouent. Fasciné par le mythe nietzschéen du Surhomme, il expose sa

théorie à Denise.

Simple, influençable, amoureuse, elle est une matière brute, pleine de désir, prête à tout pour lui. Sur une route, dans un taxi, il lui lance : « Tu dis m'aimer, mais serais-tu capable de tuer cet homme qui nous conduit si je te le demandais ?

– Oui, dis-moi comment faire ! »

Lorsque Denise rapporte ces propos au juge d'instruction, celui-ci est abasourdi. Il a dans le dossier posé sur son bureau les lettres envoyées par Algarron à son amante : « L'être humain doit aller au-delà de la morale et des règles de la société. On ne peut dire que deux personnes s'aiment que lorsque l'une est capable de tout faire pour l'autre. »

L'interrogatoire se poursuit : « Madame, vous avez déclaré que M. Algarron vous a demandé de tuer votre enfant. – Oui, c'était un obstacle à notre amour ! »

Lors de la confrontation, Jacques hausse les épaules et jette : « Idiote ! » Le juge recoupe les faits. Le 12 septembre, Algarron lui écrit une lettre de rupture :

« Soyez heureuse, vous n'êtes pas assez forte. » Le soir même, elle essaye de jeter Catherine par la fenêtre, mais l'enfant rit, croit à un jeu. « Je n'ai pas pu et quand je lui ai dit il a répondu : "Inutile de m'attendre, je ne me dérange pas pour ça." »

Puis dans une lettre, il écrit : « Retrouvons-nous, il faut agir ! » Deux jours plus tard, c'est lors d'une promenade avec Jacques et Denise que l'enfant est poussée dans une écluse. Mais des promeneurs interviennent et repêchent la petite.

« Il s'est tourné vers moi et a lancé : "Raté ! Jurez-moi de recommencer." »

Le 8 novembre, l'enfant joue dans la cour puis meurt, noyée.

« Je suis folle de lui », dit Denise au juge. Et lui ? Jacques Algarron parle de fadaïses, de propos pris au pied de la lettre, d'un jeu.

Un jeu ? « Il faut que tu immoles ton propre sang, seul ce sacrifice glorifiera notre amour », a-t-il écrit. Denise a conservé les lettres, Jacques les a toutes brûlées après le crime, un fait qui pèse lourd aux yeux du magistrat instructeur.

Denise Labbé est envoyée devant les assises pour homicide volontaire avec préméditation. Jacques Algarron comparaît à ses côtés pour incitation au crime.

Elle est condamnée aux travaux forcés à perpétuité, il écope de vingt ans de prison.

À la barre, Algarron jette : « Tout cela n'était que des propos philosophiques auxquels elle n'a rien compris ! » Denise se met à hoqueter : « Je t'aimais ! »

• Matthieu Trachen •

Pauline Dubuisson

(1927-1963)

Je te veux, je te tue !

Nymphomane, perverse, manipulatrice, insatiable, folle de son corps, collaboratrice horizontale : ainsi fut qualifiée Pauline Dubuisson, le personnage réel qui a inspiré au réalisateur Henri-Georges Clouzot son film *La Vérité*.

L'affaire n'a pourtant pas, sur le papier, de quoi faire vibrer les spécialistes du « fait-div ». Pauline a tué d'un coup de revolver son ancien amant qui allait se marier avec une autre. Elle ne s'est pas enfuie, elle a tenté de se suicider. C'est bête à pleurer, banal... Pas de cavale, pas de meurtre monstrueux, pas de perversité, non, un coup de feu et c'est tout.

Mais la singularité d'une affaire réside aussi dans ce qui l'entoure : le crime n'est alors que le point d'orgue, la touche sanglante. Quand Pauline Dubuisson révolvérise Félix Bailly, on peut dire que c'était écrit.



Pauline Dubuisson.

C'est au procès, dans ce théâtre judiciaire, que le fil de la tragédie est dévidé.

La salle des assises de Paris est pleine le 27 octobre 1953, mais Pauline a décidé de rater son entrée, elle a de nouveau tenté de se suicider dans la nuit.

« Monsieur le président, je suis obligée de vous écrire dans le noir, car je ne veux pas allumer ma veilleuse. Je ne sais pas si vous pourrez me lire. Peut-être ne le voudrez-vous même pas. Il n'y avait rien à faire pour éviter cela et tout ce qui était possible a été tenté. [...]

« Vous pouvez dire aussi que je regrette infiniment d'avoir tué Félix et aussi que je ne veux pas me soumettre à une justice manquant à ce point de dignité. Je ne refuse pas d'être jugée, mais je refuse de me donner en spectacle à cette foule qui me rappelle très exactement les foules de la Révolution. Il m'aurait fallu le huis clos. Je suis ravie de jouer ce tour à ceux qui s'occupent de mettre le décor en place. »

Cette lettre, lue au début de l'audience, met en rage l'avocat général, Paul Lindon : « Tout ceci n'est que mascarade et dissimulation, encore un vilain tour de cette comédienne orgueilleuse et arrogante ! »

Pauline a perdu un litre de sang. Le Dr Paul, le fameux légiste des affaires Landru et Petiot, ne doute pas de la véracité de cette tentative de suicide.

Le 18 novembre, le procès de la Dubuisson peut enfin s'ouvrir. On écrit d'elle qu'elle est « orgueilleuse, obstinée, sensuelle, égoïste, méchante et comédienne, tout cela se lit au premier regard ».

Pauline a connu Félix Bailly en fac de médecine à Lille en 1946. Elle le trouve « collant, mais décoratif » et couche avec lui. Pauline la mangeuse d'hommes mène le jeu : froide de cœur, chaude de corps. Félix veut l'épouser : «

Je vais faire de toi une honnête femme. »

Elle rit, le défie, le trompe. Il devient fou de jalousie. Il part finir ses études à Paris, loin d'elle. Mais on ne quitte pas Pauline, c'est Pauline qui décide ! Elle simule un suicide avec du cyanure éventé, il revient vers elle. Puis elle part avec un autre. Elle le retrouve à Paris, deux ans plus tard, en 1951. Félix va se marier, il la regarde froidement. Pas ça, pas à elle. Elle repart pour Lille, achète un revolver puis laisse son testament bien en vue sur la table de sa cuisine.



De retour à Paris, elle attend Félix, chaque soir, en bas de chez lui. Il cède, accepte un rendez-vous dans un bar, mais Pauline n'est pas là. Plus tard, elle sonne chez lui, il ouvre, elle tire, il meurt.

Son avocat, Me Paul Baudet, rappelle le viol collectif subi par Pauline à la Libération. Pauline aime le sexe, elle l'a dit, et a couché avec des Allemands. À

dix-sept ans, elle est tondue, humiliée, violée ! Mais elle a traité ses bourreaux de sous-hommes, leur a craché à la figure, a raillé leur virilité pendant qu'ils se succédaient entre ses cuisses. Son père, colonel de réserve, et de vrais soldats empêchent qu'elle soit fusillée.

Me Baudet, qui plaide le crime passionnel, parle des multiples tentatives de suicide de Pauline. L'avocat général Lindon réplique : « Mais vous vous êtes ratée à chaque fois. Décidément, vous ne réussissez que vos assassinats. »

Pauline Dubuisson est condamnée aux travaux forcés à perpétuité. Lors du verdict, elle balaye la salle d'un regard noir.

Libérée pour bonne conduite en 1960, elle part pour le Maroc et change de prénom. Elle n'est plus la même. Un ingénieur veut l'épouser – mais il apprend qu'elle est « la Dubuisson » et la quitte. Elle se suicide le 22 septembre 1963.

• Matthieu Trachon •

Nicole Gérard

(1924-?)

Ne me quitte pas !

Nicole est une amoureuse, un cœur qui brûle. Elle a en elle un feu qui

la consume, la dévore, un incendie qui jamais ne s'éteint.

Mlle Lesage-Castel est une petite-bourgeoise, fille de commerçants prospères. La propriété familiale d'Étrepagny (Eure) est appelée pompeusement

« le Château » par les gens du pays. Nicole pourrait être une jeune fille sage, rangée avant l'heure, obéissante, conventionnelle. Mais elle abhorre la frilosité, les usages, elle aime la liberté, le romantisme, l'amour. La guerre qui se déclare en 1939 lui procure l'occasion de jeter aux orties sa virginité et de vivre enfin ses rêves. Le « Château » est réquisitionné, les autorités militaires y installent Jacques-Antoine Legros. Elle se donne à lui puis exige le mariage : elle n'a que seize ans.

Moins de deux ans plus tard, c'est le divorce, inéluctable, aux torts exclusifs de madame.

En 1942, Nicole se marie avec Jacques Duverneuil. Le jeune homme veut bien de l'amour, mais aussi de l'action. Il rejoint le maquis, participe à la libération de Royan. Nicole suit plus ou moins, se fait infirmière dans la Résistance. Et prend un amant, un médecin militaire : sa conduite scandalise la région, car madame s'affiche avec l'autre, elle est même surprise en pleine action dans un verger.

Quand l'amant veut la quitter, elle s'accroche, le suit jusqu'en Allemagne.

Elle tente de se suicider. Et le mari ? Il demande le divorce.

Pour la seconde fois, Nicole est divorcée, de nouveau à ses torts. Elle n'a que vingt-deux ans.

Il est temps de changer d'air. Elle trouve un emploi de secrétaire médicale à Paris. En 1946, Paris danse et pense à Saint-Germain-des-Prés. Nicole va au Tabou, au Caveau de la Huchette, au Flore. Lors d'une soirée, elle croise le beau regard noir de Guy Gérard. Elle entre dans sa vie et dans son lit. Mariage ? Non, cette union libre fait l'affaire de Guy. Nicole est de ces femmes qu'on n'épouse pas. Le bel étudiant en médecine n'a pas envie de se marier, il veut s'installer comme radiologue, une spécialité d'avenir et très lucrative.

Nicole est enceinte ! Guy n'applaudit pas à grands cris devant cet enfant à paraître. Il rompt : « Il n'est pas question que je répare une erreur qui n'est pas de mon fait. Tu es libre et je ne suis pas le seul homme dans ta vie, j'en suis convaincu », écrit-il.

Nicole est dévastée. Guy est son unique amant, elle ne l'a jamais trompé.

Mais, quand Franck vient au monde en 1951, le jeune interne craque.

Réconciliation, promesse d'amour éternel et mariage.

Tout va pour le mieux : M. et Mme Gérard vivent dans un bel appartement vers le Champ-de-Mars, le radiologue a une brillante carrière devant lui. Le couple roule en Facel-Vega, va au golf, à la chasse. Une passion qui les réunit : «

Nicole est un excellent fusil », dit Guy à ses amis.

La façade est belle, mais, en privé, les disputes s'enchaînent. La police doit parfois intervenir, tant les scènes sont violentes.

Guy quitte l'appartement, demande le divorce. Pis, il veut la garde de Franck et il a une maîtresse. Elle le harcèle, le suit en voiture, lui téléphone jour et nuit.

« Suis-je maudite pour qu'ils me repoussent tous ? », dira-t-elle lors de son procès.

Le 26 juin 1963, elle entre dans le restaurant *Le Petit Chevreau*, rue de la Huchette. Elle sort le fusil de chasse qu'elle avait dissimulé sous son imperméable. « Non, non ! », crie Guy. Ce seront ses derniers mots : la chevrotine jaillit, lui explosant le crâne.

Lors de son procès, Me Kiejman, plaissant contre elle, dira : « Nicole Gérard est une femme qui ne veut pas perdre. » Le jury la condamne à dix ans de réclusion.

À sa sortie, elle publie un livre, *Sept ans de pénitence* (Robert Laffont), qui dénonce les conditions d'incarcération des femmes, la saleté, l'inhumanité. Ce sera un best-seller qui va contribuer à améliorer le système carcéral. « Au moins j'aurai réussi enfin quelque chose », lâchera-t-elle lors d'une interview.

• Matthieu Frachon •

Katia Goldfarb

(dates inconnues)

La Rouquine, reine des indics

On la surnomme « la Rouquine », elle est connue de tous les flics du 36, quai des Orfèvres, c'est une des plus célèbres maquerelles de Paris. La Brigade mondaine connaît bien son hôtel, le Del Monaco, 10 bis, rue du Débarcadère, dans le 17^e arrondissement. Elle l'a baptisé du nom du célèbre chanteur d'opéra qu'elle adule. Elle va même jusqu'au Metropolitan Opera de New York pour l'entendre chanter.

La taulière est une indicatrice, une auxiliaire de police. Elle bénéficie encore dans les années 1970 d'un « condé », une protection policière. Il faut dire qu'elle balance pas mal, elle arrose aussi : un briquet Dupont pour un commissaire, une enveloppe garnie pour un autre. Elle n'hésite pas à aller sur le terrain, à se promener au milieu des policiers en planque, à indiquer des coups. Elle est en or, cette Katia.

Et ça dure depuis longtemps : les années 1950, lorsque Katia faisait le trottoir rue Saint-Denis. Elle rendait des services et, lorsqu'elle se faisait embarquer, un coup de fil bien placé la libérait subitement. En ayant assez de payer de sa personne, consciente que faire travailler les autres rapporte plus qu'arpenter le bitume, elle monte sa petite écurie. Rien de commun avec Madame Claude, elle donne dans le moyen de gamme, le luxe accessible. Son lupanar est bien tenu, propre, et les inspecteurs de la Mondaine y reçoivent toujours un accueil courtois et parfois quelques billets.

Les bordels sont interdits depuis 1946 et le proxénétisme hôtelier est passible de poursuites judiciaires – mais pas pour Katia. Depuis 1965, elle a pignon sur rue, recevant même le patron de la Mondaine. Manière de lui expliquer le contrat : je donne des affaires, vous oubliez mon petit établissement.

En 1970 est nommé un nouveau patron : Roger Le Taillanter. Il n'est pas souple et tombe des nues quand le chef de la section chargée des stupéfiants lui apprend que, ayant besoin d'argent pour appâter un trafiquant, il s'apprête à demander la somme à la Rouquine.

« Pas question ! lance le Breton, estomaqué. – Oh, elle l'a déjà fait, elle adore nous rendre service ! »

Le Taillanter plonge dans le dossier de cette flamboyante indicatrice. Il y apprend que Katia se prénomme en réalité Lucienne. Que plusieurs résistants sont persuadés qu'elle a fait tomber le réseau des FTP-Moi, la fameuse Affiche rouge . Elle serait, selon plusieurs témoignages, responsable de l'arrestation d'Henri Krasucki, le futur dirigeant de la CGT. Des plaintes ont été déposées après l'Occupation, mais furent classées sans suite.

Le 13 septembre 1973, une circulaire du directeur de la police ordonne, sur instruction du ministre de l'Intérieur, la rupture de toutes relations avec les informateurs. Après plusieurs faits de corruption à Lyon, le ministre Raymond Marcellin veut faire le ménage. Plus de protections, plus de tentations, plus de compromissions ! Le Taillanter informe tous les honorables correspondants, y compris Katia. Celle-ci fait comme si de rien n'était, se promène dans les couloirs du 36 comme chez elle et vient voir le patron de la Mondaine pour donner quelques tuyaux. Le commissaire s'agace, lui ordonne de fermer son hôtel : « Madame, vous ne bénéficiez plus de notre protection », lui répète-t-il.

Elle ignore l'avertissement et continue son activité. Le Taillanter organise une descente au Del Monaco, qui est fermé. La procédure de proxénétisme hôtelier est transmise au juge d'instruction par le commissaire, pas fâché de se débarrasser de cette Rouquine un peu trop à son aise. Katia, furieuse, envoie des lettres au directeur de la police judiciaire, au magistrat instructeur, à l'Inspection générale des services. Elle alerte la presse et fait circuler les pires ragots. Elle donne les noms des policiers qu'elle arrose, affirme : « Toute la Brigade

mondaine est corrompue. » Les journaux se régaleront. Le Taillanter est accusé d'avoir touché des pots-de-vin, d'avoir falsifié la procédure, de la faire chanter.

Le juge est stupéfait de ce déballage et des accusations reprises par la presse. En 1976, elle commet un livre, un grand déballage à son avantage. Des anciens résistants appellent l'éditeur Balland : le livre est envoyé au pilon, *Katia la Rouquine* ne sera jamais en librairie.

La Rouquine attendra 1978 pour se rétracter, affirmer qu'il s'agissait d'un malentendu. L'affaire a fait quelques dégâts, des policiers ont été déplacés. Katia reprend ses activités. L'arrivée de François Mitterrand est une bénédiction pour elle : l'un de ses amis est un célèbre avocat, futur ministre et proche du nouveau président de la République.

• Frédéric Chif •

Karen Greenlee

(1958-1989)

La nécrophile de Sacramento

« Leur odeur fine et puissante est celle du bombyx. Elle semble venir

du cœur de la terre, de l'empire où des larves musquées cheminent entre les racines, où les larmes de mica jettent leur lueur d'argent glacé, là où sourd le sang des futurs chrysanthèmes, parmi les tourbes pulvérulentes, les bourbes sulfureuses.

L'odeur des morts est celle du retour au cosmos, celle de la sublime alchimie. »

Ces parfums délétères du cadavre frais, évoqués par Gabrielle Wittkop dans *Le Nécrophile*, la jeune Karen Greenlee les apprécie et les recherche. La nécrophilie désigne « la perversion qui entraîne le malade à chercher le plaisir érotique en s'accouplant avec des cadavres, en les contemplant ou en les palpant ». Karen, née en 1958 en Californie, est un très rare cas de nécrophile en jupons. Le sergent Bertrand, vampire du cimetière Montparnasse, a donné au XIXe siècle ses lettres de noblesse à cette étrange passion nécro-sadique.

Pour assouvir ses plaisirs contre-nature, Karen se fait embaucher comme thanatopracteur à la morgue de Sacramento. Elle aime particulièrement prodiguer ses soins aux cadavres pour leur conférer un aspect présentable avant les obsèques. Particulièrement à l'aise avec les corps inanimés, elle les bichonne.

Ses petites mains embaument les défunts, stoppant ainsi l'évolution bactérienne, évacuant les liquides physiologiques, freinant la destruction cellulaire.

Seulement voilà, Karen a une vilaine manie : elle emprunte les cadavres pour s'amuser avec. Cette prêtresse de la mort est prise la main dans le sac en 1979 –



elle a vingt-deux ans –, ayant empêché le bon déroulement d'un enterrement. Au moment de procéder à la mise en bière de la dépouille de John Mercure, trente-trois ans, on s'aperçoit que celle-ci a disparu. Karen aussi, qui s'est sauvée dans la campagne avec le corbillard. Elle est conduite en prison, où elle passe onze journées, s'acquittant d'une amende de deux cent cinquante-cinq dollars pour

vol de corbillard et relations sexuelles avec un mort.

On met la main sur son journal intime, dans lequel Karen confie ses amours avec une vingtaine de cadavres, également détournés du chemin funèbre. Le «

rat de morgue », ainsi qu'elle se surnomme, adore par-dessus tout l'odeur du corps fraîchement embaumé des jeunes hommes et le goût de sang qui sort de leurs bouches. Elle relate ses expériences érotiques, ses baisers de la mort qui, avec l'ingestion de la codéine, lui procurent une satisfaction inégalée. Elle est particulièrement explicite quant aux positions physiques de l'amour pratiqué avec ses protégés, comme s'il s'agissait de personnes vivantes. Elle confie également avoir trouvé sa place dans la morgue et nulle part ailleurs sur terre.

Karen n'est pas ce qu'on appelle une « gothique ». Elle a simplement du mal à s'accepter et attend plusieurs fois à sa vie, parce que « personne ne la comprend

». Karen ne fera pas de vieux os. Elle doit changer de nom pour se faire oublier, s'installe dans l'Ohio. Après avoir été embaumée à son tour, elle repose en paix au cimetière de Jefferson. En paix.

• Matthieu Trachon •

Aileen Wuornos

(1956-2002)

La haine des hommes

Maman a quinze ans, papa est en prison pour pédophilie et la grand-mère est alcoolique. Le décor est planté, c'est celui d'Aileen Wuornos.

À onze ans, elle connaît ses premiers rapports sexuels. Elle comprend vite qu'on peut obtenir beaucoup de choses en quelques minutes. Elle est élevée par ses grands-parents, qui la chassent lorsqu'elle a quinze ans : enceinte, elle affirme avoir été violée. On ne la croit pas. L'enfant est adoptée par une famille plus conventionnelle. Aileen entame une vie d'errance, commence à se prostituer, à voler.

La chance semble lui sourire en 1976. Un homme d'affaires de soixante-neuf ans, quarante-neuf ans de plus qu'elle, l'épouse. La voilà mariée, fortunée. Mais son besoin d'argent permanent et sa violence poussent Lewis Gratz Fell à demander l'annulation du mariage. Celui-

ci n'aura duré que neuf semaines. »

Aileen pouvait passer instantanément du calme le plus absolu à la colère la plus violente, c'était effrayant. Elle m'a brisé une canne sur la tête », racontera le marié.

Elle repart sur les routes de Floride, se prostitue. Comme toutes les prostituées sans protection, elle est agressée, violée. « Je déteste les êtres humains depuis longtemps », dira-t-elle durant un de ses procès.

En 1986, énervée, en colère, elle s'installe au comptoir d'un bar lesbien de Daytona Beach. Une fille l'aborde, une grande rousse au physique raide, qui

marche comme un camionneur. Tyria Moore. Coup de foudre. « Ty » s'installe avec « Lee ». Aileen se prostitue, rapporte l'argent pour Tyria, qui n'a pas l'intention de travailler.

Aileen fait du stop, se fait embarquer, propose une petite gâterie et voilà.

Mais lorsque Richard Mallory, cinquante et un ans, tente de la violer et refuse de payer, elle l'abat de deux balles dans la poitrine.

C'est son premier meurtre. Elle vole la voiture, prend tout ce qui a de la valeur et abandonne le corps nu de Mallory dans un bois. Elle avoue le meurtre à Tyria : « Fais ce que tu veux, je ne veux rien savoir », dit-elle.

Aileen va récidiver six fois. La police relie les affaires. Les enquêteurs trouvent des empreintes sur la voiture volée d'un homme, un véhicule accidenté.

Des témoins ont vu deux femmes s'enfuir à pied. Aileen n'a pas eu le temps de nettoyer la voiture. Les fichiers parlent, Aileen et Tyria sont identifiées. La blonde est arrêtée dans un bar de *bikers*. Les enquêteurs veulent des aveux : ils l'interpellent pour une bagarre, sans lui parler des meurtres.

La police retrouve Tyria et lui met le marché en main : « Si vous nous aidez à faire avouer Wuornos, c'est l'immunité. » Tyria n'hésite pas, elle téléphone à Aileen à la prison. Celle-ci sait que la police écoute, elle parle par ellipses.

« Pourquoi as-tu fait ça, Aileen ? Ils ont appelé mes parents, ma sœur, ils leur ont posé plein de questions. – Ne t'inquiète pas », répond

Aileen, douce, presque maternelle. Tyria force le ton, insiste. Elle sait que si les policiers l'impliquent, elle risque la peine de mort.

« Je suis morte de trouille, pourquoi dois-je payer pour des choses que tu as faites ? Pourquoi as-tu fait ça, Lee, pourquoi as-tu fait ça ? – Je ne sais pas... Je vais tout assumer, n'aie pas peur. Je t'aime... »

Le lendemain, Aileen Wuornos avoue six meurtres. Il y a probablement une septième victime, mais le corps demeure introuvable.

Six fois, Aileen va comparaître devant un jury, six fois elle sera condamnée à mort. Elle semble calme, mais éclate en sanglots lorsque l'enregistrement de la conversation avec Tyria est diffusé. Cette dernière témoigne sans jamais la regarder. Après le verdict, Aileen devient hystérique, hurle en brandissant son



Par Bruno Léandri



majeur : « Je suis innocente ! J'ai été violée ! J'espère que vous serez violés !

Sacs à merde d'Amérique ! »

Son histoire inspire Hollywood, le film *Monster* sortira en 2004. Des policiers tentent de monnayer leurs commentaires, un journaliste l'interview.

Examinée par des psychiatres, Aileen dit en avoir assez. Elle écrit à la Cour suprême une lettre pour refuser un nouvel appel : « J'ai tué ces hommes, je les ai volés alors qu'ils étaient froids comme la glace. Et je le referais de nouveau. Il n'y a aucune raison de me garder en vie ou quoi que ce soit, car je tuerais encore. J'ai de la haine qui suinte de tous mes pores... » Aileen est exécutée par injection le 9 octobre 2002.

Le mythe

Casque d'or

On l'appelait « Casque d'or » dans le milieu qu'elle fréquentait – celui des apaches parisiens – à cause des reflets flamboyants de sa blonde chevelure qui avaient fait vaciller le cœur de plus d'un homme. C'est pour la caresse mordorée de ses mèches aurifères que les chefs de deux bandes rivales s'étaient massacrés, mettant le quartier à feu et à sang, en ces années 1900 si avides de sentiments intenses.

Mais la réalité de ce poétique surnom fut vivement contestée par mieux qu'un historien, un témoin privilégié : sa propriétaire elle-même.

« Personne ne m'a jamais appelée de ce nom-là ! C'est une invention de journaliste ! »

s'est-elle exclamée pendant des années à chaque fois qu'on l'interrogeait sur son mythique patronyme.

Et puis, la célébrité venant, qui tenait peut-être en partie à ce nom de théâtre, la sulfureuse hétaïre finit par céder à la pression. Puisqu'on la préférerait ainsi, elle ne serait plus désormais que

« Casque d'or », ce sobriquet sonnait autrement mieux dans les journaux, les prétoires, ou sur l'affiche du cirque qui l'avait promue dompteuse, que son vrai nom, d'une plate banalité hormis la redondance sonore : Amélie Élie.

Toute l'histoire de Casque d'or tient dans ce malentendu. Les journalistes l'ont fabriquée, le public l'a adoptée, le cinéma l'a immortalisée. Et nul doute que de l'incroyable pérennité de ce mythe l'héroïne aurait été la première stupéfaite. C'est qu'à ses tout débuts le mythe était plutôt mal parti. Si les journaux de 1901 se mirent à

parler des incessantes batailles rangées à l'arme à feu et à l'arme blanche chez les voyous du 20^e arrondissement de Paris, c'était d'abord pour fustiger l'intolérable insuffisance de la police, qui laissait se développer en toute impunité ces sordides guerres privées en plein Paris. Ce n'est qu'après s'être penchés sur les détails de l'histoire que les journalistes flairèrent la pompe à lecteurs.

L'enjeu de cette guerre n'était qu'une jeune prostituée besogneuse au physique banal, mais blonde et plutôt avenante, qui gagnait le pain de son souteneur sur les trottoirs de Belleville.

Éternel produit de la misère sociale et de l'indigence intellectuelle, la petite Amélie n'avait pas eu le temps d'envisager autre chose, pour fuir un milieu défavorisé, que d'exploiter le patrimoine qui dormait sous sa jupe en usant de sa blonde chevelure comme argument marketing. Elle avait commencé jeune, tout de suite tombée sous la coupe d'un premier proxénète qui stimulait sa rentabilité à coups de poing ; elle l'avait fui pour chercher la protection d'un chef de bande locale. Ce tout jeune énérvé, nommé Manda, se targuait d'appartenir à cette mouvance réputée redoutable et qui n'était qu'une autre invention journalistique : les apaches. En pleine mode des récits du Grand Ouest américain, les plumitifs n'avaient pas trouvé mieux que l'appellation d'un groupe de tribus arizono-mexicaines pour baptiser la petite délinquance qui empoisonnait les quartiers est de Paris.

Non content d'agrandir le territoire où sa « bande des Orteaux », de la rue du même nom, déployait une activité polymorphe – outre le proxénétisme, les cambriolages, le vol à la tire, le vol à l'arraché... –, le ténébreux Manda eut la mauvaise idée d'étendre ses triomphes aux

conquêtes féminines. Or, les mercenaires de l'amour se montrent capables d'une jalousie proportionnellement guerrière. Puisque son Manda la trompait avec d'autres, Amélie fit jouer la concurrence et le trompa avec son rival, chef de la bande du quartier voisin, dite « bande des Popincs », de la rue Popincourt, un certain Leca. Après quelques jours de lune de miel, elle transita incontinent sous la protection de ce dernier, avec armes, bagages et fonds de commerce.

Mais, péripétie imprévue, ledit Leca s'amouracha de sa nouvelle recrue, et le conflit qui devait automatiquement suivre une si provocatrice trahison se doubla d'un enjeu sentimental, le rendant d'autant plus saignant, et surtout propice aux développements journalistiques. Après une série d'escarmouches sanglantes qui firent une dizaine de blessés autour de la rue des Pyrénées, la police arrêta tout le monde, et les trois protagonistes de cette tragédie de Grèce

mineure, Leca, Manda et Casque d'or, se retrouvèrent aux assises en 1902, eux comme accusés, elle comme témoin.

Ce fut son moment de gloire : les journaux qui avaient fabriqué le phénomène provoquèrent la congestion du Palais de Justice. Chansons, cartes postales, dessins, Casque d'or faisait la «

une ». On lui proposa le théâtre, le cirque... Les verdicts des deux procès tombés, les deux souteneurs en route pour le bagne, la pièce de théâtre interdite et le cirque menacé, les journaux passèrent à autre chose.

Mlle Élie retourna avec amertume dans un anonymat plus calme, après toutefois avoir attiré une dernière fois l'attention dans un épilogue vengeur, en se faisant poignarder sur la piste du cirque par le lieutenant rancunier d'un des condamnés.

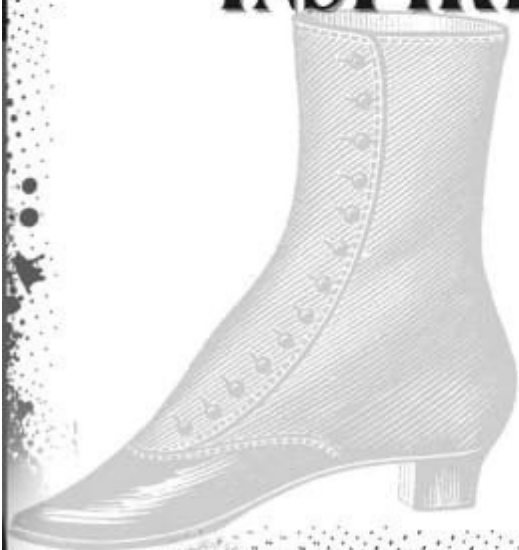
Elle en réchappa, finit par abandonner la prostitution, se maria avec un ouvrier vernisseur et disparut des conversations. Elle mourut en 1933 dans l'indifférence générale.

Et la courtisane platinée serait retournée sur l'étagère poussiéreuse des faits-divers oubliés si, une vingtaine d'années plus tard, un certain Jacques Becker, cherchant le sujet d'un film, n'avait retrouvé de vieilles gravures racontant une histoire de petites frappes...



CHAPITRE III

FEMMES INSPIRÉES



Nicolas Carreau

Sœur Jeanne des Anges

(1602-1665)

Le cas d'école

Dans la nuit du 20 au 21 septembre 1632, la supérieure du couvent des Ursulines de Loudun frissonne. Jeanne de Belcier, sœur Jeanne des Anges en religion, a senti quelque chose, une présence, une caresse, un souffle... Bientôt, elle entend une voix, celle d'un homme.

Hallucinations érotiques, fausse grossesse, vomissements secouent son corps possédé, et elle n'est pas la seule : d'autres religieuses du couvent sont victimes des mêmes tourments.

On convoque les exorcistes pour tirer les sœurs de ces vicissitudes démoniaques. On les asperge d'eau bénite, on récite les prières, on brandit les croix contre les puissances maléfiques. Mais c'était compter sans la perversion du diable, qui enjoint à l'une des sœurs de détourner l'usage du crucifix d'une manière bien peu conventionnelle et parfaitement blasphématoire. Le spectre lubrique qui hante le couvent des Ursulines porte un nom, il s'agit du curé de la paroisse principale de la ville, Urbain Grandier. Un « misérable », accuse Jeanne des Anges, qui « fit un pacte avec le diable afin de nous perdre et de nous rendre des filles de mauvaise vie ».

Affable, séducteur, beau parleur, ce prêtre ne s'embarrasse pas des détails dogmatiques imposés par sa hiérarchie. Il aime les femmes, qu'y peut-il ? Il s'est marié même. D'ailleurs, c'est lui-même qui célébra l'union, faute d'avoir pu trouver un prêtre assez souple pour s'en charger. Autant dire qu'il n'est pas franchement en odeur de sainteté chez les autorités religieuses. Il apparaît

comme le coupable idéal, le complice des démons. Arrêté et enfermé, il clame son innocence, mais en vain. Cependant, les possessions ne faiblissent pas. Les séances d'exorcisme sont maintenant publiques. On vient de loin pour y assister.

Les auberges poitevines affichent complet. Quel spectacle en effet que ces sœurs vociférant des blasphèmes, qui se contorsionnent, déchirent leurs vêtements et se retrouvent parfois dans des positions plus que suggestives ! Loudun devient un centre de pèlerinage qui offre un formidable divertissement à des curieux hésitant entre la terreur et l'hilarité.

Il faut en finir. Depuis l'hérésie cathare, on dispose d'un arsenal théorique et de méthodes pratiques pour démasquer les serviteurs du mal. On détecte la marque du Diable sur le corps du pauvre Urbain Grandier, soumis aux pires supplices. Mais il manque tout de même la preuve ultime : le pacte signé avec le Diable. C'est Jeanne des Anges

qui va le fournir aux accusateurs du prêtre.

Opportunément, l'un des démons qui tourmentent la supérieure lui remet le parchemin, le contrat signé entre Satan et Grandier. Ce dernier est brûlé vif sur le bûcher. Les démons, eux, sont restés : « J'ai entendu la voix d'un homme qui me disait des paroles lascives et flatteuses pour me séduire », se souvient Jeanne. »

Je sentis des grands mouvements d'amour pour une certaine personne, et des désirs déréglés, des choses déshonnêtes. »

En 1638, elle finit tout de même, à force de prières, par se délivrer de la plupart des démons qui continuaient de l'habiter. N'en reste qu'un : Béhémoth, qui s'accroche, mais jure de quitter le corps de Jeanne sur le tombeau de François de Sales, à Annecy. Elle part donc vers sa délivrance et goûte, dans les différentes villes où elle fait halte, au vedettariat. La foule se presse, on veut voir celle qui a résisté aux démons, la miraculée ! On examine avec dévotion les stigmates de sa main gauche. Les noms de Jésus, Maria, Joseph, F. D. Salles y sont apparus, vermeils, comme gravés dans la peau. On escalade les murs, on enfonce les portes pour la voir, la toucher peut-être...

Elle est bientôt conviée à la Cour. Richelieu la reçoit, puis c'est la reine, Anne d'Autriche, qui, accouchant du futur Louis XIV, demande à la supérieure de bien vouloir lui confier sa chemise que saint Joseph, lors d'une apparition, avait rendue miraculeuse.

De diabolique, Jeanne de Belcier est presque devenue sainte, avant d'être considérée comme l'une des plus grandes hystériques de l'Histoire. Le cas Jeanne des Anges constitue en effet le modèle parfait de l'hystérie, selon le célèbre Pr Gilles de La Tourette, qui publie, en 1886, l'autobiographie commentée de la supérieure.

Laurent Lémire

Morzine

(1857-1870)

Le village des folles

Au XIX^e siècle, au moment de l'annexion de la Savoie, le village de Morzine est saisi par une épidémie d'hystérie.

Cela a commencé comme un frisson. En mars 1857, une dénommée

Péronne Tavernier est prise de tremblements incontrôlés. Cette gamine de dix ans grimpe aux arbres comme un chat et parle dans une langue que les gens du pays ne comprennent pas. Dans le paisible village de Morzine, on s'inquiète. D'autant que, quelques jours plus tard, sa sœur manifeste les mêmes symptômes. Puis une autre jeune fille encore. De mois en mois, la commune semble devenir folle. Le curé craint pour les deux mille habitants et demande de l'aide à l'évêque d'Annecy pour ce cas qui relève de l'exorcisme.

C'est finalement un médecin, le Dr François-Joseph Tavernier – pure homonymie – qui est envoyé par l'intendant sarde dont dépend la Savoie. Dans son rapport, il décrit les caractéristiques de cette étrange épidémie qu'il identifie à la démonomanie : « Les yeux, tantôt largement ouverts, tantôt fermés, roulent avec une rapidité extraordinaire dans leurs orbites ; alors commencent à se faire entendre les imprécations, le ton de la voix est grave et élevé. Si vous adressez la parole à la personne, vous l'irritez, la contrariez ; elle vous répond par des sentences, vous lance toutes sortes d'injures. Les convulsions augmentent pendant l'accès, le pouls prend de la fréquence, la chaleur reste naturelle, les pupilles sont dilatées, la figure animée et puis, signe le plus caractéristique, c'est

qu'il semble y avoir anesthésie complète, au moins de la peau : vous pincerez les malades, vous les piquerez, ils paraissent ne rien sentir. »

Après la consultation populaire des 22 et 23 avril 1860, Morzine, comme toute la Savoie, devient française. Les convulsions ne cessent pas et la nouvelle administration dépêche, le 26 avril, le Dr Constans : « Je trouvai la population entière dans un état de dépression difficile à dépeindre, note-t-il. Tout le monde était dans un découragement profond, et chacun vivait dans la crainte incessante de se voir, lui ou les siens, envahi par quelques diables. » Pour lui, aucun acte ne relève du surnaturel. Il prend la population en aversion, évoque la nourriture malsaine, la consanguinité et « la constitution lymphatico-nerveuse et un état chloro-anémique chez le plus grand nombre de femmes ». Il préconise donc un traitement moral : le changement du curé de Morzine, accompagné de l'envoi d'une brigade de gendarmerie et d'un détachement militaire. L'épidémie disparaît quelque temps puis revient. Les aliénistes et les magnétiseurs se succèdent auprès de « Morzine et ses malades », selon le titre du *Courrier des Alpes*. Dans sa *Revue spiritiste*, Allan Kardec – qui s'était rendu sur place en 1862

pour être finalement refoulé par la maréchaussée – y voit un signe : « C'est une épidémie de ce genre qui sévissait en Judée du temps du Christ. » Une nuée de profiteurs s'abat sur la petite localité, qui

souffre, selon le Dr Joseph Arthaud, médecin en chef de l'asile d'aliénés de l'Antiquaille à Lyon, d'une « hystéro-démonopathie épidémique ».

Nouvelle Edition 150^{me} Mille

Titania

LA REINE DES ENFERS
Ronde Intérior



DEPOSÉ EN FRANCE
PAR
LE
DÉPOSITAIRE

Piano

Paroles de
Musique de

L. ROYDEL & XAVIER LA MARETTE

Bordeaux. H. CANDOLIVES Editeur. 3. rue de Navarre
Tous droits d'exécution de reproduction de traduction réservés

Partition de Titania, reine des Enfers : « À Satan mon souverain maître / J'amènerai bien des sujets. » La figure de la diablesse alliée Éros et

En 1864, la maladie a pris des proportions effrayantes. Plus de cent vingt convulsionnaires sont enregistrés, et la visite pastorale de Mgr Magnin, l'évêque d'Annecy, tourne à l'émeute dans l'église. « Les femmes l'insultent, lui crachent au visage, parviennent à lui arracher l'anneau pastoral et renversent les saintes huiles », consigne le rapport de gendarmerie. Les médecins investissent désormais le village jusqu'à la disparition du mal. Le dernier aliéniste quitte Morzine en 1867, le dernier gendarme en 1870, quatre mois avant la guerre franco-prussienne.

« La possession de Morzine constitue l'événement qui fait tache dans le tableau harmonieux, pour ne pas dire idyllique, que se voudrait le rattachement de la Savoie à la France », constate l'historien Bernard Sache. Quant aux explications, elles restent floues. On a parlé de « contagion par imitation » et envisagé un coupable inattendu, l'ergot de seigle, un champignon hallucinogène qui parasite l'épi de la céréale. Une chose reste sûre. Ce sont les femmes qui furent victimes de cette hystérie. L'historienne de la psychologie Jacqueline Carroy avance une autre hypothèse : « Sous couvert de leur mal, les Morzinoises ont fait entrer les médecins dans des enjeux entre elles et les hommes dont elles dépendaient. » L'invention de cette épidémie aurait permis d'exprimer les affres d'une communauté montagnarde qui aurait vécu avec inquiétude son rattachement à la France et le départ des hommes partis chercher du travail à Genève, Lyon ou Paris. Dans la bourgade, il ne restait plus que ces paysannes avec leurs enfants et le curé ! Cette « possession de Morzine » pourrait donc être envisagée comme une révolte féminine contre la morale religieuse et l'effacement imposé dans une société masculine.

Marieke Stein

Adèle Hugo

(1830-1915)

La bouche d'ombre

Lorsqu'on évoque les enfants de Victor Hugo, c'est toujours à Léopoldine que l'on pense, la fille chérie morte noyée qui inspira d'aussi beaux poèmes que

« Demain, dès l'aube... ». On oublie bien souvent les deux fils, Charles et François-Victor, hommes de lettres d'assez faible envergure, et, sans

le film de Truffaut *Adèle H* et le beau visage d'Isabelle Adjani, sans doute oublierait-on aussi Adèle, « l'autre fille de Victor Hugo », abîmée dans la folie puis oubliée dans un asile parisien...

Adèle, pourtant, aurait pu avoir une destinée plus heureuse. Née en 1830

dans une famille aimante et rendue prospère par le tout récent succès d' *Hernani*, elle a connu une enfance que peu connaissaient alors : des soins affectueux, une éducation de qualité et surtout un milieu extrêmement riche intellectuellement, puisque se succédaient dans le salon de la Place Royale les peintres, les poètes, les musiciens les plus en vue. Adèle était vive, intelligente et belle : pour Balzac,

« la plus grande beauté » qu'il ait vue de sa vie.

Les malheurs ne tardent pourtant pas à s'abattre sur cette famille. C'est d'abord, en 1843, le décès tragique de Léopoldine, qui périt noyée avec son époux lors d'une sortie en bateau sur la Seine, à Villequier. Les parents s'abîment dans la douleur et négligent un peu la jeune Adèle, qui a alors treize ans.

Les années passent, la douleur s'atténue. Adèle est courtisée par beaucoup d'hommes, qui pourtant ne s'engagent pas, intimidés par la stature du père et la fierté de la fille. Puis vient l'autre grande rupture dans la vie des Hugo : le coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte, le 2 décembre 1851, jette Victor Hugo dans la résistance, puis dans l'exil. Il s'installe à Jersey, île riante où la société des proscrits est animée, mais d'où il est expulsé en 1856. La famille part alors pour Guernesey, une île plus morne où commence une vie austère et monotone, sans espoir d'un retour prochain en France.

Si le père est soutenu par sa lutte et par son œuvre, la mère par son sens du devoir, et les fils par leur père, que devient Adèle ? Son humeur s'assombrit ; elle voit ses vingt ans, bientôt ses trente ans, se consumer dans l'ennui. Un voyage à Paris lui changerait les idées. Hugo s'y oppose, longtemps, jusqu'à ce qu'en janvier 1858 la mère réussisse à arracher un accord au père : c'est qu'Adèle a été très malade, au point qu'on a craint pour sa vie. Le médecin décrit une « sensibilité exaltée » due à un « manque de distraction », cause d'une profonde dépression... L'isolement, l'oisiveté ont altéré sa santé mentale, également troublée par sa passion délirante et non réciproque pour un jeune militaire rencontré en 1854, qui lui avait fait la cour puis était reparti. Des lettres ont été échangées depuis, dans lesquelles Adèle supplie, exige, menace, pour qu'il l'épouse. En vain : Pinson n'a rien d'un amant empressé.

En 1863, Adèle s'enfuit pour gagner Halifax, au Canada, et y rejoindre le lieutenant Pinson. Celui-ci ne veut pas d'elle et elle se voit contrainte d'habiter dans une pension misérable, où heureusement ses loueurs prennent soin d'elle. À

Guernesey, toute la famille est en émoi, et dans les lettres qui s'échangent apparaissent les termes « désordre d'esprit », « égarement » et « maladie ». Hugo lui envoie régulièrement de l'argent, mais personne ne fait le voyage en Amérique pour ramener Adèle. Celle-ci ne se décourage pas : elle envisage de faire magnétiser Pinson pour le contraindre à l'épouser puis va jusqu'à le suivre à La Barbade, aux Antilles, où elle croupit dans la misère et la saleté, poursuivie par des enfants qui lui jettent des pierres...

Fin 1871, Victor Hugo, de retour à Paris en même temps que la République, reçoit une lettre signée d'une certaine Mme Bâa. L'Antillaise explique avoir pris

Adèle sous sa protection et propose de la ramener en France. Victor

Hugo lui envoie deux billets pour payer la traversée. Les deux femmes arrivent à Paris le 12 février 1872. Hugo peine à reconnaître sa fille dans la femme qui se tient devant lui, qui ne lui répond pas, ne réagit pas à ses paroles tendres. Trois jours plus tard, il la fait interner dans une maison de santé à Saint-Mandé.

Il a choisi ce qui se fait de mieux alors : une bâtisse luxueuse, dotée d'un très beau parc, où Adèle est servie par ses propres domestiques et où ne sont pas pratiqués ces bains froids et ces contentions qui sont l'ordinaire des asiles de l'époque. Celui-ci a d'ailleurs été créé à l'initiative du célèbre aliéniste Brière de Boismont, spécialiste des hallucinations. Adèle, pour sa part, n'est pas une agitée. De ses quarante-deux ans à sa mort, les visiteurs la décriront comme une dame digne et calme, occupée à écrire et à jouer du piano. N'étaient quelques obsessions malades et attitudes singulières – elle entend des voix, se croit menacée par des êtres invisibles –, elle semblerait presque normale. Transférée à Suresnes après la mort de Victor Hugo, elle s'y éteint le 22 avril 1915. Elle repose auprès de sa mère et de sa sœur, à Villequier.

Marieke Stein



Bernadette Soubirous

(1844-1879)

La petite voyante de Lourdes

Le 11 février 1858, sur les rives du gave de Pau, ce sont trois fillettes bien excitées qui rentrent de leur corvée de bois : l'une d'elle, Bernadette Soubirous, dit avoir vu dans la grotte de Massabielle «

quelque chose de blanc, qui ressemblait à une jeune fille ». Sa sœur Toinette et la petite voisine, Jeanne, s'enthousiasment : dans ce pays de montagnes où le culte de la Vierge est très vif, les histoires de vision sont nombreuses ! Les gamines bavardent dans le village, quelques commères s'émeuvent et persuadent Bernadette de leur montrer l'endroit. Celle-ci rechigne puis se laisse convaincre : elle y retourne le dimanche matin, avec une petite escorte pieuse. Et elle revoit la jeune fille en blanc qui, le jeudi suivant, lui parle !

Rapidement, la nouvelle gagne toute la vallée : le 20 février, plusieurs dizaines de femmes sont réunies à la grotte pour observer l'extase de Bernadette Soubirous ; le 23, on compte près de deux cents personnes, cinq cents le lendemain, près de deux mille le 1er mars. Partout, à Lourdes et dans les environs, on ne parle plus que de la petite voyante, de son attitude si recueillie et si gracieuse à la grotte, des messages qu'elle transmet à la foule : la Vierge lui a demandé, en patois, de revenir à la grotte quinze jours d'affilée ; de prier pour les pécheurs ; de faire construire une chapelle sur le bord du Gave...

Cette demande-là est de trop pour le curé Peyramale, qui exige que l'apparition dise son nom. Elle s'exécutera le 25 mars, jour de l'Annonciation : «

Que soy era Immaculada Concepción. »

L'Immaculée Conception ! L'affaire émeut enfin le clergé, entre dans les pages des journaux régionaux, divise jusqu'à Paris. Les autorités, du commissaire de police au préfet, et bientôt le ministre de l'Intérieur, s'inquiètent de ces attroupements incontrôlables ; le clergé, serein, rétorque que ces troupes sont absolument inoffensives, occupées à prier et à brûler des cierges.

En quelques semaines, l'affaire Bernadette Soubirous est une affaire d'État qui fait s'affronter bonapartistes, légitimistes et républicains, partisans de l'Église et athées convaincus : les apparitions de Lourdes sont-elles une imposture, orchestrée par le clergé local ? La petite Bernadette est-elle une illuminée, une pauvre manipulée par son imposant curé, devant lequel tremblent tous les paroissiens ?

C'est que les raisons de douter ne manquent pas : l'apparition conforte opportunément un dogme, celui de l'Immaculée Conception, qui, édicté par le pape Pie IX en 1854, divise le clergé lui-même. Elle tombe bien pour la ville de Lourdes également, simple étape sur la route des villes d'eaux que sont Bagnères et Cauterets et que le tracé du train, récemment dévoilé, condamne à l'isolement

– à moins d’une nouvelle attraction touristique...

Face aux sceptiques, le clergé riposte : les guérisons de plus en plus nombreuses, la ferveur des pèlerins qui affluent à la grotte emportent l’adhésion... Comment trancher ? En examinant Bernadette, pour faire la part de l’illusion, du mensonge ou de la sainteté... Durant plusieurs mois, elle sera donc

interrogée par toutes sortes de personnes, notables, journalistes, membres du clergé et médecins. Ces derniers soulignent son extrême fragilité physique : aînée d’une famille de six enfants, dont deux sont morts en bas âge, elle vit dans un misérable taudis, presque sans feu et sans pain, élevée par des parents alcooliques. Asthmatique, touchée par le choléra en 1854, Bernadette ne sait ni lire ni écrire. À treize ans, elle n’a pas pu encore préparer sa première communion. Quant au mental, les diagnostics sont vagues : les docteurs écartent le mensonge, mais parlent de « caractère impressionnable », de « tendance à l’hallucination », de « lésion de l’intelligence », autant de termes que la psychiatrie balbutiante du milieu du siècle ne peut encore préciser. Bernadette est d’ailleurs rapidement soustraite à toute investigation médicale, laissant médecins et psychiatres s’affronter sur son cas...

Sans avoir vu Bernadette, et dans la lignée notamment des travaux du docteur Voisin, de la Salpêtrière, puis de Charcot, les détracteurs des apparitions évoqueront souvent l’hystérie pour dénoncer une imposture. Zola lui-même, dans les carnets qui préparent son roman *Lourdes*, désigne Bernadette comme une « irrégulière de l’hystérie ». D’autres, comme le libre-penseur Jean de Bonnefon, sont plus précis : Bernadette aurait souffert d’asthme hystérique, maladie propice aux extases mystiques. Cette hystérie aurait été à son comble en 1858, au moment de la puberté. C’est un lieu commun de l’anticléricalisme du début du XXe siècle que de qualifier d’hystériques les visionnaires, qui se trouvent être, justement, presque toujours des femmes, présentant parfois ces attitudes convulsées des fameuses hystériques de Charcot. Ce qui ne fut cependant pas le cas de Bernadette !

La personnalité de Bernadette reste un mystère. On sait, en revanche, combien elle souffrit, chez les sœurs de la Charité de Nevers, où elle fut reçue comme postulante en 1866, et où elle mourut d’une tuberculose pulmonaire et osseuse en 1879. Dans le même temps, Lourdes devenait la grande cité mariale que l’on connaît, capitale mondiale du pèlerinage, source, à la fin du XIXe siècle, d’une vitalité nouvelle du culte marial et de la foi.

Isabelle Rimbaud

(1860-1917)

La bonne sœur

Juillet 1891. L'Homme aux semelles de vent, *alias* Arthur Rimbaud, est de retour parmi les siens, à Roche, dans les Ardennes. Amputé de la jambe droite, il béquille dans la cour de ferme. Sa prothèse de bois ne lui est d'aucun secours : elle enflamme le moignon et lui provoque de fortes névralgies. Sa sœur Isabelle lui administre des calmants, des infusions de pavot qui doivent soulager ce frère devenu irritable. Entre deux plaintes, elle en reçoit, de temps à autre, des preuves de tendresse.

Le contremaître de la maison Bradey ne songe pourtant qu'à une chose : son retour à Aden. Le piège se referme, il doit partir. Il consent à se faire soigner à Marseille, « à portée de se faire embarquer pour Aden au premier mieux senti ».

Isabelle est du voyage. Complice, confidente et infirmière, elle monte le 23

août en gare de Voncq dans ce train d'enfer avec Arthur. Admis à l'hôpital de la Conception, il passe un mois à dépérir. La petite sœur – sa cadette de six ans – se fait chroniqueuse familiale du Chemin de Croix : « Il m'embrasse en sanglotant, en criant, en me suppliant de ne pas l'abandonner. » Isabelle guette vainement le léger mieux de son grand frère. En attendant, elle tire des portraits à la plume de celui qu'elle connaît par cœur. Le poète confidentiel qui a renié son œuvre jure comme un païen. Les aumôniers, mandés par elle, sont renvoyés au diable par le moribond, hostile à toute idée religieuse.

Le 25 octobre, pieuse, Isabelle est à la messe. Pendant ce temps, un miracle s'est produit. À son retour, Isabelle apprend d'un aumônier que Rimbaud a la foi. Une foi réelle, profonde, inoxydable. Il aurait demandé à se confesser.

Isabelle exulte : son frère est sauvé. Elle porte aussitôt la bonne nouvelle à sa mère : « Ce n'est plus un pauvre malheureux réprouvé qui va mourir près de moi

: c'est un juste, un saint, un martyr, un élu ! »

Certes, pour une fois, le grand frère s'est adressé à Dieu. Peut-être se met-il à croire à des secours qui ne lui viendront pas d'une prothèse le mettant au martyre. Tout au plus, Rimbaud a reculé dans la voie de l'incroyance. Isabelle sait que les jours de son frère sont comptés. Elle met de l'ordre dans sa chambre

: cierges et dentelles, linges blancs. On attend le prêtre pour l'extrême-onction.

Celui-ci ne viendra pas, sans que Rimbaud s'en plaigne, d'ailleurs. Pas de communion, pas de derniers sacrements. Rimbaud ne s'est pas converti.

Son moignon gonfle à vue d'œil, la douleur s'est propagée aux bras. Sous l'effet de la morphine, Isabelle est devenue Djami. Persuadé d'être au Harare, Rimbaud inventorie ses chameaux, prépare sa caravane. Le 9 novembre, Isabelle consigne le testament de son explorateur de frère, qui lègue des défenses d'éléphant à ses proches. « Dites-moi à quelle heure je dois être transporté à bord. » Foin des Messageries maritimes, Rimbaud prend place dans la barque de Charon, le 10 à dix heures. Quatorze heures, selon elle.

Isabelle veille le corps de son frère, qu'elle se charge de rapatrier à Charleville. Rimbaud fait son retour au pays natal. A-t-il atteint la Jérusalem céleste pour autant ? Ceci est une autre histoire. Isabelle s'est fait la promesse de défendre la mémoire de son frère. Son œuvre poétique, elle l'a retourné en tous sens et l'a sans doute vu naître. Complice de toujours, elle a compris mieux que personne le sens caché de vers sibyllins dont elle va livrer l'interprétation dans de beaux textes.

Dans le *Mercure de France* – en juin 1914 –, Isabelle lève le voile, livrant ses commentaires d'un « Rimbaud catholique ». Pour elle, pas de doute : « Le caractère mystique des *Illuminations* est indéniable. » Témoignage d'une quête spirituelle aboutie – et non « enluminures d'assiettes », au sens littéral –, « elles sont le trophée rapporté d'une conquête dans l'au-delà ». Rimbaud, « possédé

toujours du dogme catholique », a procédé à des coupes dans les parties qu'il jugeait répréhensibles. Allusion sans doute à cette *Chasse spirituelle*, peut-être écrite en 1872, foi de Verlaine, et perdue à tout jamais. La relation avec ce vilain bonhomme n'avait pas grand-chose de mystique. « Les jonchées de diamants, les bijoux de splendeur insoutenable sertis aux établis surnaturels » proviennent d'une lumière divine tombée devant les yeux de Rimbaud. Soit. Selon elle, le texte

Génie est « une des plus parfaites et plus fortes images du Christ et de la Rédemption ».



Isabelle Rimbaud.

Isabelle attendait de l'œuvre rimbalienne, comme chacun des lecteurs, la traduction dont l'auteur réservait la livraison. Quand elle questionnait son frère sur le sens de ses vers, celui-ci ne répondait-il

pas : « Cela veut dire ce que cela veut dire, littéralement et dans tous les sens. » L'avait-elle oublié ? Rimbaud, selon elle, n'a fait que se retourner « vers l'autre monde », « l'habitation bénie par le ciel ». *La Saison en enfer*, « hideux feuillets » d'un « carnet de damné »

selon son auteur, n'est pas une œuvre impie, mais le « retour combattu de la foi de son enfance »...

Isabelle épouse Paternie Berrichon en 1897, gardien comme elle du temple rimbaldien. Elle sait ce qu'elle doit à son frère et vice versa : « Je l'ai aidé à mourir, et lui, avant de me quitter, il a voulu m'enseigner le vrai bonheur de la vie. Il m'a, en mourant, aidé à vivre. » Son mari enfonce le clou de la Vraie Croix. Selon lui – et elle partage cet avis –, « Rimbaud n'est pas seulement un homme, mais l'homme ». Christ sauveur, à la majuscule près.

La petite sœur s'oppose pendant quatre ans à la publication des œuvres de son frère, étouffant par son silence le scandale qui menace la famille. Personne, de toute façon, n'a rien compris à la poésie de Rimbaud. Isabelle, baignée d'une lumière céleste, mourra d'un cancer à l'âge de cinquante-sept ans.



Berthe de Courrière

(1852-1916)

Une Marianne sataniste

Avant Brigitte Bardot et Lætitia Casta, Berthe de Courrière fut Marianne.

Née en 1852 à Lille, Caroline Louise Victoire Courrière vient tenter sa chance à Paris à vingt ans. Elle mène une vie de demi-mondaine, maîtresse de plusieurs ministres et du général Boulanger. Ainsi que l'écrira élégamment l'écrivain Remy de Gourmont, dont elle partagea la vie, elle est de celles « qui cultivent une vertu relative dans une avouable indépendance ».

Sa chance est sa rencontre avec le sculpteur Auguste Clésinger. Il est impressionné par sa stature, et elle devient son modèle pour un buste de Marianne qui se trouve au Sénat et une imposante *République* présentée à l'Exposition universelle de Paris en 1878.

Par Clésinger, elle entre en contact avec le monde artistique et

littéraire.

Après la mort du sculpteur, elle rencontre Remy de Gourmont, qui la célèbre sous le nom de Sixtine. Elle inspire également le personnage de Mme de Chantelouve dans *Là-bas*, le roman sataniste de Joris-Karl Huysmans. Très fin-de-siècle, Berthe de Courrière s'intéresse au spiritisme, à l'occultisme et ne dédaigne pas de se fournir en hosties consacrées auprès du sulfureux abbé Boullan, de Lyon. Un visiteur décrit son intérieur comme « la chose la plus hétéroclite que j'eusse jamais pu distinguer. [...] Ce ne sont que chasubles, nappes d'autels, objets de culte adaptés aux plus imprévues circonstances »...

Pierre Dufay écrit à son propos : « Elle avait, paraît-il, la passion, l'obsession du prêtre. »

Adapte des messes noires, elle est trouvée divaguant en petite tenue à proximité du logis du chanoine Van Haecke : la voici internée à Bruges en 1890.

Elle sera arrêtée à nouveau à Bruxelles en 1906.

Alfred Jarry lui consacre en 1898 le cruel chapitre « Chez la vieille dame »

de son livre *L'Amour en visites*. « Voulez-vous que je dépose dans un verre d'eau mon râtelier pour prolonger dans tout mon palais la douceur de mes lèvres... » lui fait-il dire lors d'une scabreuse entrevue. Berthe de Courrière a publié plusieurs textes dans le *Mercure de France*, dont « Néron prince de la science », attaque bien enlevée contre les médecins et publiée en 1893 juste après la mort de Charcot, le spécialiste de l'hystérie.

La Femme aux 32 Maris

CHANSONNETTE
Créée par M^r MONSY, à l'Horloge



Paroles de *Petit format 1^r Piano 3^r* Musique de
RÈNÉ ESSE & EMILÉ SPENCER

A. REPOS, Editeur, 26, Rue Tiquetonne, PARIS
Exécution publique et tous droits de traduction et de reproduction réservés

Partition d'une chanson de colportage du e

XIX siècle. La Femme aux 32 maris représente une figure outrée de nymphomanie. Le divorce, autorisé sous la Révolution et l'Empire, supprimé en 1816, n'est rétabli qu'en 1884.

Hélène Smith

(1861-1929)

Des Indes à la planète Mars

« Parlez-vous martien ? – Oui, et sanskrit aussi », aurait pu répondre Hélène Smith. De son vrai nom Catherine Élise Müller, celle-ci est née en Suisse, à Martigny, en 1861. D'un milieu modeste, elle gagne sa vie comme employée dans une maison de commerce. Elle découvre le spiritisme au début des années 1890 et révèle des aptitudes de médium. Dans un état somnambulique, elle vit «

trois romans » au cours de séances spirites : un roman hindou dans lequel elle est une princesse, un roman royal par lequel elle s'identifie à Marie-Antoinette – les médiums incarnent rarement des esprits de concierge – et un roman martien décrivant la planète Mars, ses habitants et leur langue.

Dans les cycles hindou et martien, utilisant des langues inconnues, elle présente un intéressant cas de glossolalie, le « parler en langues » des apôtres et des déments. Elle est suivie à partir de 1894 par le médecin psychologue Théodore Flournoy, qui lui consacre un livre dont le titre résonne comme celui d'un roman de Jules Verne : *Des Indes à la planète Mars*.

De ses escapades martiennes, Hélène Smith rapporte des bribes de conversations que lui traduit l'esprit d'un Terrien qui l'accompagne, Esénale. En martien, « monsieur » se dit *métiche*, « madame » *médache* et « mademoiselle », *métaganiche*. *I Men* signifie « Oh ! Ami » et *Danda ana*, « Silence maintenant !

».

« Je » devient *cé*, « tu » *dé*, « il » *hed*. Voici une phrase en martien : *Véchêsi tésée polluni avè métiche é vi ti bounié, seïmiré ni triné* (« Voyons cette



FIGURE 24. Alphabet martien, résumant l'ensemble des signes obtenus. (N'a jamais été donné comme tel par M^{lle} Smith.)

question, vieil homme ; à toi de chercher, comprendre et parler »).

À partir des transcriptions d'Hélène Smith, Flournoy publie ce tableau récapitulant l'alphabet martien :

Flournoy étudie avec attention le langage de sa patiente et arrive à la conclusion que les Martiens pensent... en français ! Chaque mot martien et presque chaque signe ont leur pendant en français. Les deux alphabets sont plus proches entre eux que bien des alphabets de notre planète. Le « ch » s'y retrouve, ainsi que le pronom réfléchi, *nini nini trimeni* signifiant « nous nous comprenons ». Toute l'inventivité du médium est contenue dans le lexique, constitué de mots plus riches en voyelles que le français. La structure de la langue est identique. Théodore Flournoy ne met pas en doute l'honnêteté de sa patiente. Il ne s'agit pas d'un simulacre conscient, mais de l'expression d'une personnalité subconsciente inventive et puérile.

Dans le cycle hindou, Hélène Smith – devenue la princesse Simandini – est censée parler sanskrit. Flournoy fera appel au linguiste Ferdinand de Saussure, qui diagnostiquera un sanskrit de cuisine, un peu comme les bonnes de curé qui,

à l'agonie, parlaient latin. Flournoy trouvera plus tard comment une Genevoise pouvait avoir des notions de sanskrit : un de ses amis spirites étudie cette langue.

Hélène Smith, à l'imagination débordante, est un bon exemple de ce que le peintre Jean Dubuffet, promoteur de l'art brut, a appelé « l'alibi spirite » : en raison de son statut social et de ses inhibitions, l'auteur attribue ses créations à une entité autonome s'exprimant dans l'état

second suscité par les réunions spirites.

Le succès du livre de Flournoy attira l'attention sur Hélène Smith.

Définitivement brouillée avec le médecin, dont elle n'apprécie pas les explications scientifiques, elle n'en garde pas moins le nom qu'il lui avait donné.

Une riche spirite américaine lui fait une rente, la libérant de l'obligation de travailler. De plus en plus attirée par le mysticisme, elle se consacre à la peinture. Certaines œuvres présentant d'étonnants paysages martiens ou « ultra-martiens » attirent l'attention des surréalistes, qui en publient des reproductions dans leurs revues. Hélène Smith s'éteint à Genève en 1929.

Notons en passant qu'il semble exister plusieurs langues martiennes : une autre spirite de la Belle Époque, Sara Weiss, a publié à Londres en 1903 un *Voyage à la planète Mars* où elle donne un glossaire de la langue locale, l'ento...



Valentine de Saint-Point

(1875-1953)

Du futurisme à l'islam

Difficile d'être l'arrière-petite-nièce de Lamartine quand on est soi-même poète. Anna Jeanne Valentine Marianne Desglans de Cessiat-Vercell, née à Lyon en 1875, prend le pseudonyme de Saint-Point en souvenir d'une propriété de son ancêtre. Elle mène d'abord une vie à la Emma Bovary : mariée à un professeur, elle le suit dans ses mutations en province, le trompe puis, veuve, épouse son amant, le futur député et ministre Charles Dumont. Elle divorce en 1904 et se lance dans la vie artistique et littéraire. Surnommée « la Muse pourpre », elle pose pour Mucha et Rodin, peint et publie des recueils de poèmes, des romans, une pièce de théâtre. Si ses idées, influencées par Nietzsche, sont anticonformistes, sa poésie est jugée assez piètre.

En 1909, le poète italien Marinetti a lancé en France son *Manifeste du futurisme*. C'est une révélation pour Valentine de Saint-Point, qui lui répond par le *Manifeste de la femme futuriste* (1912) et le *Manifeste futuriste de la luxure* (1913). Dans ces textes, elle s'en prend violemment à la sentimentalité, aux femmes gardes-malades, aux «

pieuvres des foyers ». « Détruisons les sinistres guenilles romantiques », proclame-t-elle, célébrant la luxure comme une force et demandant « qu'on cesse de bafouer le Désir ». Ses textes, marquants dans l'histoire des mœurs et de la revendication du plaisir féminin, suscitent des débats et ses conférences font scandale.

En 1913, sa tentative d'art total chorégraphique, la métachorie, « danse d'idées », est un échec : la critique parlera de « gymnastique suédoise en

costume mérovingien »...

Elle passe une partie de la guerre aux États-Unis et sombre dans le syncrétisme de la théosophie. Elle se convertit ensuite à l'islam, prend le nom de Rawhiya Nour-el-Dine (« Zélatrice de la lumière divine ») et s'installe au Caire en 1924, où elle fonde un centre « idéiste » et défend la cause arabe. Elle y meurt, pauvre et oubliée, en 1953.

Peu de risques que les islamistes égyptiens récupèrent sa mémoire.



Philippe Charlier

Louise Augustine Gleizes

(1861-?)

La préférée du Pr Charcot

Près des berges de la Seine, longeant les quais de la gare d'Austerlitz, l'hôpital parisien de la Pitié-Salpêtrière s'est fait une spécialité de traiter les aliénés. Les mêmes qui, grâce à Pinel près de cent ans auparavant, ont été libérés de leurs chaînes, passant ainsi du statut de fous dangereux à celui de malades.

Adulé par le Tout-Paris scientifique et bourgeois, le Pr Jean-Martin Charcot est à la tête d'un des plus importants services de médecine de Paris. Il a mis en place la première chaire de neurologie et accueille dans son pavillon des centaines de patients. En cette année 1882, un cinquième des hospitalisations ont pour motif d'admission un diagnostic d'hystérie. Le service de Charcot attire les esprits les plus ingénieux de l'histoire moderne de la médecine française ; chacun de ses élèves donnera son nom à une maladie, à un signe clinique ou à une méthode de diagnostic : Bourneville, Babinski, Gilles de La Tourette, Richer, Pierre Marie...

Une célèbre toile de Brouillet, maintenant à la faculté de médecine de Paris-6, les dépeint au cours d'une de ses leçons.

Une de ses patientes est Louise Augustine Gleizes, entrée dans le service le 21 octobre 1875, à l'âge de quatorze ans. Elle est jeune, elle est belle, sa peau est diaphane, et c'est une « grande hystérique ». Ses crises sont non seulement nombreuses (1 296 attaques au cours de l'année 1877 !), mais aussi stéréotypées

: d'abord, des convulsions de type épileptique se finissant par une perte de connaissance, puis des contorsions acrobatiques, ensuite des émotions

démultipliées (excitation sexuelle, peur panique, tristesse, extase catatonique...), enfin un véritable délire hallucinatoire. Augustine n'a pas encore ses règles, mais sa pilosité pubienne est présente et sa poitrine, généreuse. Trop, pour certains, qui l'ont violée et battue.

Elle restera hospitalisée cinq ans, avant d'être considérée comme guérie le 18 février 1879, principalement à l'aide de séances d'hypnose ; mais, pour la protéger ou pour la garder près de lui, Charcot lui trouve un travail à la Salpêtrière : femme de service pour quinze francs par mois. Cependant, elle rechute et finit par s'enfuir en 1885, en habits masculins.

Un élève de Charcot, Bourneville, la retrouve : elle s'est installée « chez un homme », mais on n'en saura pas plus. De nouveau hospitalisée, à l'hôpital de la Charité – mais pour une maladie organique, cette fois : un phlegmon à la jambe

–, elle indique sa dernière adresse connue : 19, rue Sommerard, dans le 5e arrondissement. On ignore la date et la cause de son décès.

Pendant toute la durée de son séjour dans le service du Pr Charcot, Augustine va devenir son hystérique modèle, sa patiente phare, son idole, presque sa muse. Exhibée lors des célèbres « leçons du mardi », alors ouvertes au public, elle conquiert par ses symptômes spectaculaires et la théâtralité de ses attaques le Tout-Paris, qui se presse pour contempler ses mouvements cataleptiques. Ceux-ci sont même figés par la photographie, grâce à un certain Regnard, qui réalise, patient après patient, une *Iconographie* puis une *Nouvelle Iconographie de la Pitié-Salpêtrière*. Augustine est la patiente la plus photographiée : « L'appareil photo l'aime », dit-on. Pour paraphraser Lacan, Augustine est une bonne esclave qui, avec Charcot, a bien trouvé un maître sur qui régner...

Charcot a beau multiplier les autopsies, jamais il ne trouvera la cause organique de la maladie. Peut-être n'est-elle que fonctionnelle, comme le suggérera l'un de ses stagiaires, un certain Sigmund Freud, qui arrivera six mois après le départ d'Augustine, en 1885. Pour Charcot, l'origine du mal est gynécologique : c'est d'un ovaire douloureux que partent « les irradiations de l'aura hystérique spontanée ou provoquée ».



Augustine à la Salpêtrière.

L'hystérie ne survivra guère à Charcot ; ses élèves et ses successeurs réorganiseront complètement la classification des symptômes et démembreront ce beau diagnostic en de multiples entités dont s'emparera plus tard la psychanalyse. En revanche, les surréalistes exhumeront le fantôme d'Augustine, qu'ils transformeront en une égérie du dépassement (érotique) de soi : « Nous, surréalistes, tenons à célébrer ici le cinquantenaire de l'hystérie, la plus grande découverte poétique de la fin du XIXe siècle, et cela au moment même où le démemberment du concept de l'hystérie paraît chose consommée », écrivent André Breton et Louis Aragon dans le no 11 de *La Révolution surréaliste* du 15

mars 1928. « Nous qui n'aimons rien que ces jeunes hystériques, dont le type parfait nous est fourni par l'observation relative à la délicieuse X. L. (Augustine)

... Freud, qui doit tant à Charcot, se souvient-il du temps où, au témoignage des survivants, les internes de la Salpêtrière confondaient leur devoir professionnel et leur goût de l'amour, où à la nuit tombante, les malades les rejoignaient au dehors ou les recevaient dans leur lit ? »



Les paupières inférieures seules sont colorées en noir. — D'après une photographie originale du 15 novembre 1888.



Les paupières inférieures et les lèvres sont colorées en noir. — D'après une photographie originale du 15 avril 1889.



Presque tout le masque facial présente une coloration noire. — D'après une photographie originale du 19 avril 1889.

Les trois premières photographies ont été faites d'après la malade elle-même; pour la quatrième j'ai dû recourir à une autre personne, sur le sein et le mollet de laquelle j'ai reproduit la coloration noire d'une façon aussi exacte que possible, la malade n'étant plus à ma disposition. — D^r L.



Le sein gauche et le mollet droit présentent, à quelques jours de distance, la même coloration noire (30 avril 1889). — D'après une photographie non originale.

Un cas de chromhydrose simulée chez une hystérique de Joigny (Yonne), croqué en 1892 par un disciple de Charcot, le Dr Longbois :

pour se faire remarquer, la patiente se plaint de l'apparition de taches cutanées, qu'elle a fabriquées à l'encre.



Lou Andreas-Salomé

(1861-1937)

Eros humanum est

Vue par la plupart de ses contemporains comme une « demoiselle excitée », Lou Andreas-Salomé subjuguait quatre hommes au point de les marquer à jamais : Friedrich Nietzsche, Carl Andreas, Rainer Maria Rilke, Sigmund Freud.

Le premier disait d'elle qu'elle était « un hymne à la vie », et les biographes s'accordent à dire que le *Zarathoustra* n'existerait pas sans Lou, qui vécut avec le philosophe allemand une escapade platonique hors du commun. Une photo la montre fouet en main, montée sur une carriole que tire Nietzsche et son ami Paul Rée : ce dernier, riche et joueur maladif, menace de se suicider si elle ne l'épouse pas. Elle n'a pas vingt-cinq ans et fait déjà des ravages.

Née dans un milieu de militaires installés à Saint-Petersbourg, seule fille d'une famille qui compte aussi cinq frères, la jeune Lolja von Salomé est sauvée de l'ennui par un érudit pasteur, puis par sa mère, qui l'emmène vivre en Italie à l'âge de vingt et un ans. Là, elle croise bientôt Rée et Nietzsche : leur étrange mariage à trois fait jaser.

Fascinée par l'intelligence, éprise de savoir et d'expérimentations, elle croise l'orientaliste Carl Andreas, qui menace, lui aussi, de se tuer si elle ne cède pas au mariage. Elle cède, mais ne lui livrera point son

corps : séparée de lui, jamais divorcée, elle ne gardera que son nom, qu'elle partage avec son patronyme.

En 1890, elle rejoint une communauté berlinoise, la Freien Volksbühne, adepte d'un théâtre naturaliste tourné vers le peuple : aux côtés d'auteurs avant-gardistes, comme Frank Wedekind et August Strindberg, elle découvre les textes de Henrik Ibsen et sa façon de mettre en scène le mariage : « La femme qui désire s'accomplir peut-elle vraiment avoir sa place ? » questionne-t-elle.

En 1897, après avoir publié l'une des premières études sur Nietzsche, elle croise à Munich le chemin du jeune poète autrichien Rilke, de quinze ans son cadet. À la fois la mère et l'amante, la complice et la muse, elle connaît là sa première histoire d'amour charnelle et une révélation : l'Eros est la source de la création artistique et de toute quête spirituelle. Dès lors, plus que jamais farouchement éprise d'indépendance, elle se met à produire, d'abord sous le pseudonyme d'Henri Lou, des romans et des essais que le tapage de sa jeunesse a longtemps occultés.

Tout en restant proche de Rilke, à qui elle enseigne le russe, elle décide d'entrer en analyse et s'acharne à comprendre les dessous de cette nouvelle discipline, la psychanalyse. C'est durant son séjour en Suède que de nouveau elle s'éprend d'un jeune homme, Poul Bjerre, attiré comme elle par les études freudiennes. En 1911, accompagnée de son jeune homme, elle rencontre Freud à Vienne, lequel, après avoir reçu d'elle des lettres troublantes mais pudiques, en est tout retourné. Il lui demande d'arbitrer les réunions qui vont jeter les bases d'une école de pensée et surtout de donner son avis : le maître n'est-il pas amoureux ?

Se défiant de la figure du père qu'il induit, Lou est l'une des premières femmes à ouvrir un cabinet en 1915 à Göttingen : la ville se souvient encore de cette psychanalyste au regard bleu magnétique. Durant la Première Guerre mondiale, elle produit deux essais aux titres inquiétants, *Anal und Sexual* et *Psychosexualität*, qui développent d'un point de vue strict les théories freudiennes. Freud lui écrit : « Tout cela démontre votre supériorité sur nous tous. » Proche d'Anna Freud, elle passe les dernières années de sa vie analysante à Göttingen et choisit le silence face à la montée du nazisme.

En 1933, Elisabeth Förster-Nietzsche insinue qu'elle a corrompu son frère chéri et la traite de « juive finlandaise ». Le lendemain de la mort de Lou, la Gestapo déboule dans son bureau et fait disparaître tous les livres d'auteurs déclarés suspects par le Reich.

Conformément à sa volonté paraît en 1951 son autobiographie, sobrement intitulée *Ma vie*. L'œuvre, les recherches, les nombreux articles de cette femme au destin exceptionnel sont, à ce jour, à peine traduits en français.

Philippe Di Folco

Marie Bonaparte

(1882-1962)

Excisez du peu

Princesse elle-même, comme descendante directe de Napoléon Ier, elle aurait pu rester sagement assise aux côtés de son cher époux, le prince héritier Georges de Grèce, et élever ses deux enfants, mais Marie Bonaparte se pique de psychanalyse et n'y va pas par quatre chemins. Son parcours d'aristocrate atypique est aujourd'hui bien connu, puisque c'est en partie grâce à elle – et à sa fortune considérable – que, dès les années 1920, la psychanalyse s'impose en France.

On sait moins, en revanche, qu'elle souffrait terriblement d'un mal qui ne disait pas encore son nom : la frigidité. Elle a été mariée, il est vrai, à un homosexuel, qui restera d'ailleurs son ami et son confident. Il ferme bien volontiers les yeux sur ses nombreux amants et ses recherches portant sur les dysfonctionnements sexuels, les deux semblant d'ailleurs liés. Entre 1913 et 1916, elle collectionne les aventures. Alors qu'elle sort d'une liaison avec Kimon Jean Lembessiss, l'aide de camp de son mari, elle enchaîne une autre liaison avec le président du Conseil français Aristide Briand : Georges de Grèce en aurait profité pour faire savoir que les Hellènes, officiellement neutres mais réputés proches du Kaiser, verraient *in fine* d'un bon œil la victoire des Alliés.

Se sentant utilisée, et soucieuse de ne pas finir comme Mata Hari, la princesse Bonaparte se met à étudier les dessous de l'anatomie féminine, toujours à la recherche d'un plein épanouissement sexuel.

En 1919, Constantin Brancusi désire sculpter son buste : durant les poses, elle lui parle de ses frustrations. L'artiste, qui en a vu d'autres, lui dévoile en réponse son chef-d'œuvre : intitulé *Princesse X*, voilà Marie face à ce qu'on est en droit d'appeler – ce que fit la presse – « un superbe phallus de bronze ».

En 1924, elle publie dans un journal médical bruxellois, sous le

pseudonyme d'A. E. Narjani, « Considérations sur les causes anatomiques de la frigidité chez la femme », article dans lequel elle présente sa théorie de la frigidité. Son protocole consiste à examiner un échantillon de deux cent quarante-trois femmes dont elle mesure la distance séparant le clitoris du vagin. Ses premières conclusions sont sans appel : plus la distance est petite, plus grand est le plaisir.

Tout en distinguant trois types de femmes, les mésoclitoridiennes (moyenne distance), les paraclitoridiennes (petite distance) et les téléclitoridiennes (grande distance), elle se classe dans cette dernière catégorie et nomme l'orgasme sous le mot pudique de « volupté » : dès lors, elle ne cessera de chercher à l'atteindre.

En 1925, l'un des disciples de Freud, Rudolph Loewenstein, ouvre un cabinet à Paris : elle fait aussitôt de lui son amant, qu'elle trouve délicieux tant il s'intéresse à la question des femmes. De son côté, Freud commence à trouver les obsessions bonapartistes un peu exagérées, mais la princesse n'en démord pas.

Après avoir sauvé le maître des griffes des nazis, en l'aidant à quitter Vienne pour Londres contre rançon, elle commence à douter de sa bonne parole : « Et si Freud s'était trompé ? » finit-elle par déclarer aux Américains en 1944. De retour à Paris, elle provoque une scission historique au sein de la Société psychanalytique de France, jugeant Lacan paranoïaque et narcissique.



Marie Bonaparte.

En 1946, elle demande au chirurgien Josef Halban de l'opérer pour faire d'elle une mésoclitoridienne, tout au moins, mais c'est l'échec. Le protocole Halban-Narjani est publié puis révisé. Seconde opération : Marie, à cinquante-quatre ans, semble avoir enfin trouvé le bonheur. L'histoire ne dit pas si le Pr Halban aura été le premier, parmi les nouveaux amants, à procurer de la volupté à l'incroyable princesse.

Marthe Robin

(1903-1981)

Cinquante ans d'anorexie

Les amateurs de curiosités qui traversent le canton de Saint-Vallier, dans la Drôme, ne manquent pas de visiter le Palais idéal du facteur Cheval. Quand ils en ont fini avec les empâtements tarabiscotés du grand artiste naïf, certains s'attardent à Châteauneuf-de-Galaure, à six kilomètres, devant la ferme des Robin. La Maison de la Plaine, quoique banale, attire bon an mal an ses quarante mille visiteurs. Les promeneurs et les fidèles viennent s'imprégner du cadre rustique dans lequel s'écoula l'existence de Marthe Robin, mystique catholique alitée pendant près de cinquante ans. Un voyage immobile qui défie les lois de la raison.

Sixième enfant d'un couple d'agriculteurs, Marthe voit le jour en 1902.

Âgée d'un an, la petite, « joyeuse, ouverte à l'avenir, serviable », réchappe de justesse à la fièvre typhoïde. Elle se rétablit miraculeusement, mais reste fragile.

En 1918, elle est terrassée par de violents maux de tête, traités par la patience et l'huile de cade. S'ensuivent des convulsions, une paralysie quasi générale.

Méningite, poliomyélite, tumeur cérébrale ? La Faculté en perd son latin.

Marthe tombe ensuite dans le coma. On lui prodigue les derniers sacrements.

C'en est fini. Ou presque. Marthe revient au monde, perdant provisoirement la vue et demeurant paralysée. La jeune femme, renforcée dans sa foi, signe un acte d'abandon à la volonté de Dieu : « C'est en vous seul que je veux vivre pour ne mourir qu'en vous. » Marthe, trop fragile pour entrer au Carmel, est presque



exaucée. Son état s'aggrave, le curé de la paroisse prodigue à sa pieuse enfant l'extrême-onction. Pour la seconde fois. Le chemin de croix ne fait pourtant que commencer.

Marthe revient donc à la vie. Une vie végétative qui a ses joies : apparitions privées de la Vierge, par exemple. Souffrant le martyr, elle se fait arracher toutes les dents. En guise d'alimentation, ses lèvres laissent passer quelques gouttes de café quotidien. Un accident gastrique notable la rend anorexique : son estomac refuse définitivement toute nourriture en 1930. Cas d'inédie – capacité à vivre sans manger – qui affole les médecins. Chaque vendredi, la langue de la malade se retire au fond de la bouche. Souffrant comme on entre dans les ordres, Marthe Robin communie depuis son lit. Le corps du Christ – pain azyme consacré – devient la nourriture exclusive de la « petite crucifiée d'amour ». Peu à peu, le jour commun devient un calvaire pour la jeune femme, qui souffre d'hypersensibilité à la lumière. Elle vit désormais dans le noir complet. Ce qui ne l'empêche pas d'assister à l'apparition du Christ, dans la nuit du 4 décembre 1928. Sa décision est prise : elle « se livre totalement à Dieu », laissant ses souffrances aux hommes. Sa spiritualité se tourne vers la Passion du Christ et l'Eucharistie.

Dans le canton, on commence à parler de la « sainte », qui revit désormais la Passion de Jésus chaque vendredi, son visage gratifié de stigmates, ses yeux pleurant des larmes de sang. Ce devant témoins, parfois. Une épreuve

hebdomadaire que la petite catholique redoute physiquement, mais accepte de toute son âme jusqu'au jour de son trépas. Les premiers pèlerinages ont lieu à la ferme, où s'entassent dons en nature et manifestations de gratitude.

Joseph Robin, libre-penseur, voit ces mouvements de foule d'un

mauvais œil. Mais tout ce qui tombe du Ciel est béni. Marthe aussi l'a compris, qui jette les bases d'un ordre charitable, le Grand Foyer de Châteauneuf, sorti de terre en 1943 grâce à la manne des visiteurs qui épuisent la petite mystique allongée au pied de la Croix.

Jean Guitton, philosophe catholique, se glissera une quarantaine de fois dans la file des pèlerins pour ausculter l'âme de cette victime consentante, véritable bœuf d'holocauste. « Le conflit du bien et du mal était une bataille où elle s'exposait en première ligne, pour l'expiation », écrit-il à son sujet. Immobile, Marthe reçoit, écoute, prodigue ses conseils d'une voix caverneuse. Elle compatit, elle console, elle rachète. Sans être extralucide, elle prédit l'avenir.

Elle est capable aussi de « bilocation » : dédoublement de la conscience parvenue à se détacher du corps. En 1942, la science, à défaut de croire, veut comprendre. Simulation, hystérie ? Obéissante, Marthe livre son corps à l'expertise la plus minutieuse : la patiente est atteinte d'encéphalite léthargique ou maladie de von Economo – inflammation des centres nerveux.

L'exaltation de la petite mystique, qui se veut « transparente, transformée en compassion », se poursuit. Le 6 février 1981, après avoir connu cinquante et un ans d'anorexie, celle qui déclarait se nourrir de « faire la volonté de Celui qui m'a envoyé », est prise de quintes de toux. Marthe entre dans la paix du Christ, de nuit, seule. Le père Colon, docteur en médecine, décrit ainsi Marthe Robin sur son lit de mort : « Elle pesait entre vingt-cinq et trente kilos. Elle avait les jambes comme des baguettes de pain. La survie de Marthe avec un corps aussi atteint est inexplicable. »

Ses funérailles déplacent la multitude. En 1987, un dossier en vue d'une éventuelle béatification est instruit puis soumis au pape. Les éléments visant à authentifier la réputation de sainteté sont toujours entre les mains du Saint-Père, qui n'a pas encore tranché. Curieusement, l'Église se méfie des miracles : «

Effets qui ne dépendent d'aucune loi connue ni inconnue », selon Malebranche.



Par Bruno Fuligni



Jean Guitton, pour sa part, déplore qu'à notre époque « la prudence conseille de supposer que ce phénomène s'explique par la puissance de la suggestion, par l'hystérie, par la maladie mentale et non par une cause noble et transcendante ».

Vénérable ou pas, Marthe déplace les foules vers les lieux de sa passion. Ici-bas, sa tombe est constamment fleurie. Au Ciel, la petite femme poursuit ses promenades, selon sa prophétie de 1980 : « Vous vous demandez ce que j'aurai envie de faire quand je serai morte ? Je gambaderai. »

La caricature

Une pharmacienne fétichiste

Ronde et rose comme le voulaient les canons de la Belle Époque, cette femme gainée de noir, hérissée de pointes, semble sortir d'un sex-shop très contemporain.

Un examen plus attentif fait toutefois ressortir quelques détails significatifs. Les chaînes d'abord, les barreaux au vasistas et plus

encore le cadenas de sa ceinture prouvent bien que la dame n'est pas attifée ainsi pour plaire, ni pour attirer les hommes. C'est une victime, doublement enfermée dans sa cellule et dans son armure dissuasive. Un chat-à-neuf-queues, suspendu au mur, suggère même des châtiments complémentaires.

Cette caricature signée de l'obscur G. Mouton orne tout simplement une carte postale. Nos arrière-grands-pères n'étaient donc pas si pudibonds qu'on voudrait nous le faire croire ! Mais à quoi rime ce dessin bizarre, intitulé « *La Séquestrée de Parat ?* »

En 1901, la séquestrée de Poitiers avait passionné la France : une jeune fille enfermée par sa propre famille pendant vingt-quatre ans pour la soustraire aux tentations sensuelles... Ce scandale provincial est à peine éteint qu'éclate, en plein Paris cette fois, une nouvelle affaire de séquestration. Dans les années 1900, âge d'or de la carte postale, le moindre fait-divers inspire les illustrateurs, et, pour le destinataire, l'identité de cette fétichiste ne revêt aucun mystère : c'est la pharmacienne de Vaugirard, bien sûr !



G. MOUTON

La Sequestrée de Parat ?

Dans la crainte du cocuage, le pharmacien Parat
sur la vertu de sa femme y place un gros cadenas !

Carte postale représentant Mme Parat,
la pharmacienne de Vaugirard.



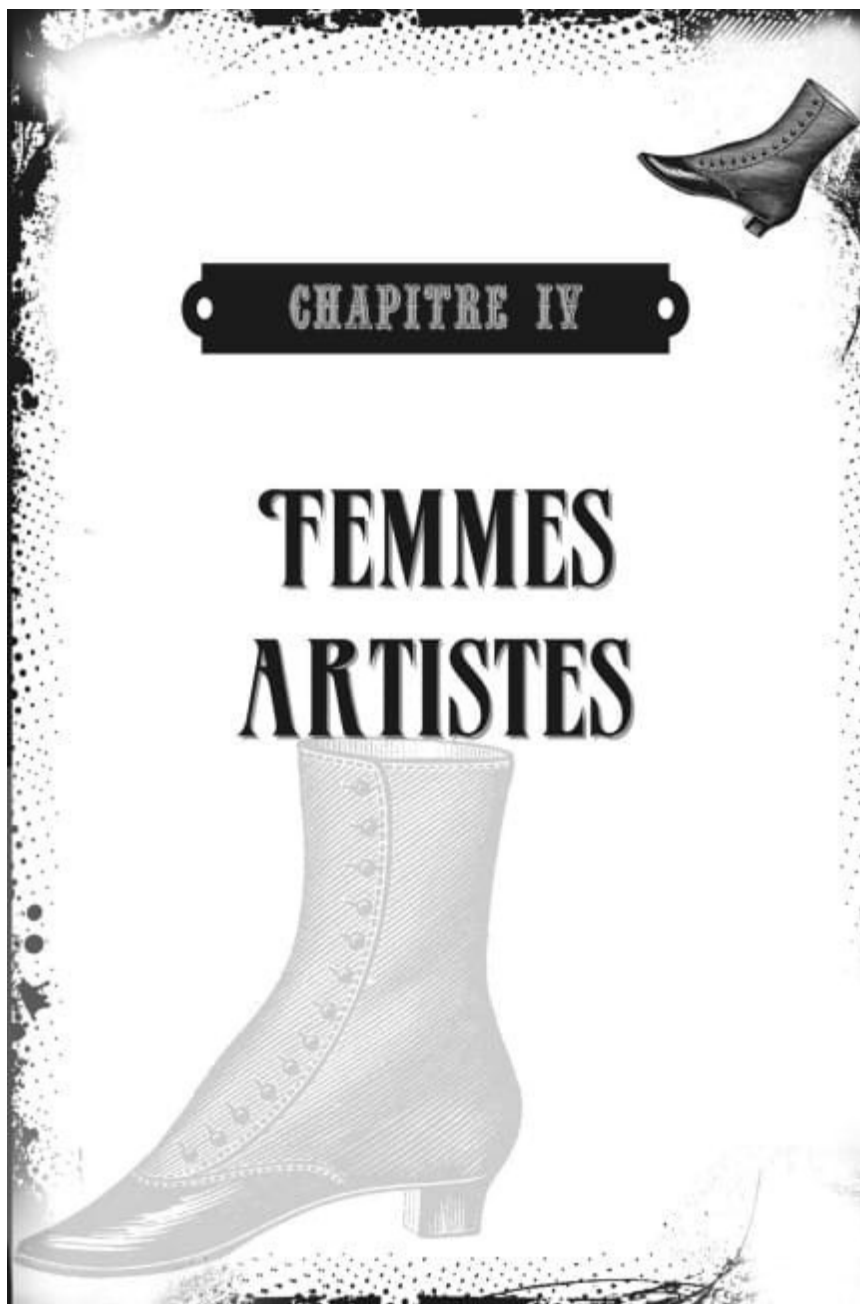
Un honnête apothicaire parisien, maladivement jaloux, défraie alors la chronique. Pour avoir trop vu, sans doute, les pantalonnades qui remplissent les théâtres du Boulevard, le pharmacien Parat redoute d'être cocu. Il ne peut cependant priver de toute société son épouse, dont il a besoin pour tenir son officine. Alors, le brave potard s'est souvenu des récits romantiques, dans lesquels la dame attendait le retour de son chevalier de mari, parti aux croisades, une ceinture de fer sur les hanches. Cet accessoire archaïque, le pharmacien de Vaugirard s'en procure une réplique neuve, qu'il impose à sa femme. Seul détenteur de la précieuse clef, il se réserve précautionneusement le monopole de l'épouse, recluse la nuit dans une sorte de cachot conjugal.

C'était compter sans les indiscretions des domestiques, les commérages, la rumeur publique qui finit par atteindre la préfecture de police... M. Hamard, chef de la Sûreté de 1902 à 1910, est un galant homme que pareille pratique révulse. Il perquisitionne chez le pharmacien, qui se retrouve « bien hamardé », comme diront les chansonniers.

Une telle affaire, en effet, va enchanter les humoristes de tout poil : les caricaturistes, bien sûr, mais aussi les vedettes de cabaret. Georgius triomphe au Casino Saint-Martin avec *Il lui mettait un cad'nas*, « chanson serrurecigocomique », tandis que Dorgel entonne *Elle avait un p'tit cad'nas*, « chanson d'actualité » très applaudie au Concert parisien : « Elle n'a plus son p'tit cad'nas / Qui bouclait tous ses appas *C'est Hamard qu'y a enl'vé* Et l'a mis en "Sûreté" *Ah*

! Elle n'a plus son p'tit cad'nas Et libres sont ses appas *On a soufflé au mari* La p'tit' clef d'son paradis... » Et ces chansons sont colportées à travers les rues, sous la forme de partitions ornées de nouvelles caricatures...

Le pharmacien de Vaugirard l'apprend à ses dépens : la France de la IIIe République est patriarcale sans doute, mais n'admet pas d'entraves à la concurrence. Quant à la ceinture de chasteté, elle n'a jamais préservé de rien et constitue davantage un piment qu'un obstacle. Bref, ce n'est pas un article de pharmacie – pas même de Parat-pharmacie.



Artemisia Gentileschi

(1593-v. 1652)

Peinture vengeresse

Artiste du XVII^e siècle, Artemisia Gentileschi incarne d'une certaine façon la peinture baroque, avec toute sa démesure, toute sa violence. Elle s'affirme aussi face à la brutalité et à l'arrogance des hommes.

Née à Rome, elle est la fille du peintre Orazio Lomi, qui a adopté le nom d'un de ses oncles. D'origine toscane, il est venu à Rome orner de fresques divers édifices civils et religieux avec le peintre de paysages Agostino Tassi.

Une femme ne pouvant pas étudier aux Beaux-Arts, Artemisia apprend donc à dessiner et à peindre dans l'atelier de son père. Elle signe sa première œuvre, *Suzanne et les Vieillards*, à dix-sept ans, en 1610 ; son père, fier de son talent, l'a sans doute aidée à l'achever.

L'année suivante a lieu le drame qui va en partie orienter sa peinture : elle est violée par Agostino Tassi. Il lui promet de l'épouser pour « réparer », mais il est déjà marié, ce qu'elle ignore à ce moment-là. Orazio Gentileschi porte l'affaire devant les tribunaux en 1612. Le procès dure sept mois et fait beaucoup de bruit.

Curieuse justice : à cette occasion, Artemisia est soumise à la question. On la torture au moyen de poucettes, un instrument constitué de cordes et de chaînettes à l'aide duquel on serre très fort les deux pouces du prévenu. On imagine ce qu'implique l'emploi d'un tel engin sur les doigts d'un peintre. Le but est de l'inciter à se rétracter. Or, à la question de savoir si Tassi l'a violée ou non, elle

maintient son accusation et ne cesse jamais de répondre « oui ». Tassi et les faux témoins qu'il produit accusent Artemisia de poser nue pour des peintres, d'être une prostituée – ce qui à l'époque revient au même – et, pendant qu'ils y sont, ils prétendent également que son père l'a déjà vendue pour une miche de pain.

Jouissant de puissants protecteurs, Tassi est juste condamné à une brève peine de prison.

Après la conclusion du procès, Orazio Gentileschi s'arrange pour

marier sa fille à un modeste peintre florentin, Pietro Antonio Stiattesi. Artemisia retrouve ainsi sa place dans la société et peut continuer à peindre. Le couple s'installe à Florence en 1614. L'année suivante, ce n'est sans doute pas un hasard, elle peint un *Autoportrait en martyre*. Son talent est reconnu, et elle obtient un certain succès en Toscane. Elle est même la première femme admise à l'académie du Dessin ; créée en 1563 par Cosme Ier de Médicis, c'est la plus ancienne société artistique d'Europe, qui a compté Michel-Ange, Titien et le Tintoret parmi ses membres. Mais Artemisia Gentileschi s'entend mal avec son mari, qui fait des dettes. Quand son protecteur, le duc Cosme II de Médicis, meurt en 1621, elle retourne seule à Rome. Comme bien des artistes de son temps, elle se déplace souvent, dans l'espoir d'obtenir de meilleures commandes. Elle est appréciée notamment pour ses portraits. En 1630, elle part pour Naples, où ses œuvres sont très prisées. Puis, en 1638, elle va rejoindre son père, qui travaille à la cour de Charles Ier, à Londres. Peu de temps après la mort de son père, elle retourne définitivement à Naples en 1641.

C'est la première femme peintre dont nous connaissons divers autoportraits, pleins de force et de caractère. Ils révèlent que ses héroïnes ont souvent ses propres traits. Le viol qu'elle a subi explique sans doute la violence qui marque une partie de son œuvre, en particulier à travers le thème récurrent de *Judith et Holopherne* – l'héroïne biblique coupant la tête du général assyrien endormi pour sauver son peuple. Alors que ce sujet a parfois été traité de façon affectée, avec une certaine distanciation, Artemisia Gentileschi rend la décapitation d'Holopherne d'une manière réaliste, sanguinolente. Dans la version conservée à la galerie des Offices, à Florence, Artemisia prête ses traits à l'héroïne, tandis

qu'Holopherne présente ceux de Tassi. D'une certaine façon, Artemisia Gentileschi s'est vengée des hommes à travers sa peinture.

Philippe Di Folco

Constance Mayer

(1775-1821)

L'éternelle élève

Sous le Consulat, le peintre Pierre Paul Prud'hon a en soudaine aversion son métier face au triomphant David, peintre officiel du nouveau régime. En 1802, il prend comme élève Constance Mayer, de

vingt ans sa cadette : belle, talentueuse, Constance fait partie de ces femmes peintres de la période révolutionnaire, telles Pauline Auzou, Marguerite Gérard ou Marie-Denise Villers, qui tentent de vivre de leur art. Las ! Quoique l'académie des Beaux-Arts soit ouverte aux femmes dès la fin du règne de Louis XIV, la plupart de ces dames s'effacent derrière leurs homologues masculins. Les dernières années de Constance, peintre reconnue, témoignent de périodes de dépression ponctuées de cris de rage.

Bien entendu, on sait depuis Raphaël au moins que les maîtres exploitent leurs élèves, qu'ils dirigent leurs ateliers comme un commerce, avec ses commandes et ses délais, mais, ici, le cas est différent. Constance et Prud'hon se savent de talent égal. Il la traite moins en employée qu'en sœur, en une autre lui-même, bien qu'ils soient amants. Il lui arrive d'esquisser à gros traits ce qu'elle finit avec talent – et parfois réciproquement –, signant de son nom à elle, puis expose le tout en suscitant une totale incompréhension.

Alors qu'elle a exposé dès 1796, les critiques ne recherchent point son originalité et la considèrent comme une simple copiste ou une artiste sous influence. L'une des raisons est d'abord d'ordre moral : les femmes n'auront

accès au dessin de formation sur modèle vivant qu'à la fin du XIXe siècle. Or voici un genre, le nu, où Prud'hon excelle, et qu'une femme puisse en signer un frôle alors le scandale. D'un autre côté, Constance est de nature déterminée, disciplinée et jusqu'au-boutiste : en un mot, tandis qu'il dort, elle peint, s'acharne, tente de percer les secrets de l'anatomie et du succès. Sa formation initiale a pourtant été diligentée par Greuze.

Comment en est-on arrivé là ? Elle est le fruit d'une liaison adultérine entre Pierre Mayer de La Martinière, riche trésorier d'intérêts saxons, et de Marie-Françoise Lenoir : entre 1776 et 1789, la petite Constance, placée dans un couvent et surveillée par son père bienveillant, s'exerce à tous les arts. Quand elle entre chez Greuze, un vent de liberté souffle dans les rues, mais le maître rechigne à la laisser signer. Elle expose pourtant au Salon, mais se sent réduite à une peinture qui l'étouffe : les portraits de famille.

Quand elle rencontre Prud'hon, qu'elle admire, qui représente pour elle la sensualité même, tandis que David l'ennuie avec ses tableaux historiques, ils s'éprennent l'un de l'autre. Prud'hon, c'est le romantisme français au berceau, et la jeune femme va vivre avec lui, dans la clandestinité, une dévorante passion.

Car il est marié, mais très malheureux : sa femme a sombré dans l'alcool ! De son côté, Constance devient l'une des peintres favorites de l'impératrice Joséphine. En 1806, elle décroche même une médaille au Salon, tandis que les critiques boudent ce qu'ils estiment être de l'impudicité : des corps, et non des fleurs !

Quand l'impératrice est déchuë, les nuages sombres s'accumulent. Le père Mayer meurt brutalement en 1808, lui laissant certes une belle fortune, mais qu'elle décide de consacrer entièrement à Prud'hon, très dépensier, et à ses nombreux enfants : la voici nounou ! Les deux amants sont voisins de palier au Quartier latin, ils ne se quittent pratiquement plus. Elle en est réduite à peindre de nuit et, physiquement, s'épuise.

Aujourd'hui, personne ne peut déterminer avec certitude quels dessins et tableaux sont de Prud'hon ou de Constance. Par exemple, *Le Sommeil de Vénus*, peint en 1805, acheté par Joséphine, puis revendu à sir William Wallace, porte à l'origine la signature de Mayer : on effacera son nom pour celui de Prud'hon !

Un autoportrait exposé à la bibliothèque Marmottan la résume tout entière : habillée d'une robe blanche, elle est assise à côté d'un guéridon Directoire, la tête appuyée sur sa main ; l'air épuisé, elle nous regarde et semble nous dire qu'elle en a ras-le-bol.

Dans l'impossibilité d'officialiser son amour pour Prud'hon et de vivre de son art comme elle l'entend, Constance met fin à ses jours le 26 mai 1821, en se tranchant la gorge avec le rasoir de son amant, lequel ne lui survivra que deux ans à peine. Considérée comme une « exploitée » par les féministes et une gentille élève par certains conservateurs, elle fut, à n'en point douter, la première véritable héroïne du romantisme.

• Clémentine Portier-Kaltenbach •

Camille Claudel

(1864-1943)

La « féroce amie » d'Auguste Rodin

1914. Situé non loin d'Avignon, l'asile d'aliénés de Montdevergues accueille près de six cents malades. C'est ici que Camille Claudel vient d'être internée.

Depuis toujours, Camille est difficile, tourmentée, et empoisonne son entourage ; enfant, elle manifestait déjà une personnalité autoritaire, voire tyrannique. Elle commence à modeler dès l'âge de six ans. À treize ans, elle oblige son frère, Paul, à poser pour elle, transforme la maison familiale en atelier. Le four de la cuisine sert autant à cuire ses glaises qu'à mijoter les plats.

Son père, voyant en elle une future artiste, tempère son épouse, qui ne supporte pas le caractère fantasque de sa fille. Camille souffre d'avoir une mère aussi distante : elle affirmera ne jamais avoir reçu d'elle le moindre baiser ni la moindre attention. Il est vrai que sa mère a toujours vécu dans le drame : tous les siens ont disparu, père, mère, frère, fils aîné... Ces deuils successifs ont tari ses réserves de larmes et de tendresse. Nulle sérénité, nulle joie chez les Claudel, mais une maisonnée austère, fermée, étriquée.

Pour y échapper, Camille s'adonne corps et âme à la sculpture, son exutoire et sa raison d'être. En pétrissant, en modelant fiévreusement la glaise des heures durant, elle exprime ses angoisses et ses aspirations.

Lorsque Camille rencontre Rodin en 1882, elle a dix-huit ans, il en a quarante-deux. Tous deux partagent le même art, tous deux sont des fous furieux

de travail. Rodin, artiste déjà renommé, fait confiance au regard et à la main de la jeune fille ; bientôt, il lui confie des morceaux de sculpture à réaliser pour ses propres œuvres. « Je lui ai montré où trouver de l'or, mais l'or qu'elle trouve est bien à elle », dira-t-il de sa brillante élève. Entre eux va bientôt se créer une véritable émulation, à la fois esthétique et amoureuse.

D'abord comblée de contribuer à l'œuvre de son maître, Camille finit par souffrir de voir ses créations lui être attribuées. Progressivement, leur relation en souffre. Rodin aime sa « féroce amie », mais Auguste est volage et incapable de quitter pour elle sa compagne, malgré ses belles promesses. C'est donc Camille qui doit finalement se résoudre à l'extirper de son cœur, de sa vie. Elle ne s'en remettra jamais.

Cet abandon est un nouveau deuil. Après avoir dû renoncer à l'enfant qu'elle portait, renoncé au droit d'enfanter une œuvre qui fût la sienne propre, voilà qu'il lui faut renoncer à Rodin, faute de pouvoir le posséder tout entier. Torturée par une séparation qu'elle a pourtant suscitée, la malheureuse Camille sombre inexorablement dans la folie.

Consultée sur son cas, la psychanalyse balbutiante diagnostique une «

psychose paranoïde ». Les symptômes en sont effrayants. Dans son rez-de-chaussée du quai Bourbon, où elle vit recluse, Camille a vendu tout son mobilier, à l'exception d'un canapé et d'un fauteuil. Les mois passant, elle n'entretient plus les lieux, ne sort plus que la nuit. Elle ne se lave plus, ne se change plus, ses vêtements sont en loques. Elle a recueilli des chats, qui ont pris possession des lieux et circulent maintenant par dizaines au milieu des ordures ; les immondices s'accumulent, l'appartement est une infection. Entre deux crises, au cours desquelles elle détruit rageusement ses œuvres à coups de marteau, Camille, hagarde, bouffie, vocifère derrière ses volets, se dit persécutée par sa sœur, mais aussi par la « bande à Rodin », qui, hurle-t-elle, veut piller ses idées, l'empoisonner et vivre à ses crochets... Le voisinage n'en peut plus !

Tant que son père sera de ce monde, Camille demeurera libre ; enfin, libre d'être folle à domicile au milieu de ses chats ! Mais celui-ci meurt, le 10 mars 1913. Paul obtient aussitôt d'un médecin, voisin de Camille, un certificat

d'internement. On vient extraire la démente de sa tanière, après avoir enfoncé sa porte.

Dès lors, Camille ne quittera plus jamais l'asile, où elle meurt à presque soixante-dix-neuf ans, le 19 octobre 1943. Ses dernières paroles sont pour son frère, son cher « petit Paul », pourtant à l'origine de son internement et qui, en trente ans, ne sera venu la voir que treize fois...

Le poète n'aura de cesse de faire oublier sa conduite. Sous sa plume, sa sœur ne sera plus désormais « la folle », la « pauvre fille » évoquée naguère dans ses lettres, mais une merveilleuse artiste, lumineuse, habitée et fragile comme un «

point de lumière dans le sable vivant de la nuit ».

• Frédéric Chef •

Séraphine Louis,

dite Séraphine de Senlis

(1864-1942)

Peintre et martyr

Parmi les vingt-deux églises que compte la ville royale de Senlis, la cathédrale domine encore largement le cerceau de remparts piqué de roses parmi les sanctuaires, portails sculptés et autres hôtels imprégnés de secrets. Les rues pavées résonnent encore du pas d'une étrange petite bonne, née en 1864, qui, dès son plus jeune âge, prit l'étrange habitude de parler aux arbres, aux fleurs et aux insectes.

Séraphine Louis, native du Valois, fut-elle baignée des légendes que suscita Nerval dans les pas de Sylvie ? Orpheline, elle s'emmure vivante au couvent Saint-Joseph-de-Cluny, se vouant au culte marial avec une furieuse application.

La contemplation des grandes toiles, les Annonciations surtout, qui racontent la venue de l'Ange dans la chambre de l'Élue, la transportent. Vingt années de silence et de prière passent sur la jeune fille bercée d'hymnes parfumées d'encens.

En 1902, elle revient au monde civil, se met au service des bourgeois – blanchissant leur linge, mitonnant leurs plats, astiquant leurs parquets –, avant d'accomplir son grand œuvre. On moque aisément ce cœur simple qui tutoie les anges pour défier les médisances et la réalité ordinaire.



Séraphine de Senlis.

À quarante-deux ans, dans une chapelle latérale de la cathédrale, Séraphine entend l'appel venu d'en haut. Un ange lui apparaît : « Séraphine, tu dois te mettre à peindre. » Séraphine s'exécute aussitôt. Chez le marchand de couleurs, elle dilapide ses maigres économies en pots de peinture. Vieilles boîtes, tasses, cruches, assiettes, planchettes, dessus de chaise, tables se couvrent de fleurs lumineuses. Séraphine fait jaillir ses buissons-ardents, ses fleurs d'incendie, exorcisant ses

vieux démons. Une sainte vierge en plâtre veille sur ces travaux d'un ordre supérieur. D'où lui viennent ces figures flamboyantes qui rappellent Van Gogh et la peinture médiévale, dont elle ignore tout ? Elle est entrée en peinture comme on rejoint les ordres. « Je fais comme ça, je n'y connais rien. »

Naïve, dirait-on.

Elle se place un jour – destin miraculeux – chez un Allemand, Wilhelm Uhde. Dans la grande maison qu'elle entretient avec dévotion, des toiles du douanier Rousseau sont appuyées négligemment contre les plinthes. Uhde est galeriste, amateur d'art inspiré, qui vend pour collectionner plus qu'il ne collectionne pour vendre. Un jour, il découvre par hasard une toile de la bonne Séraphine. Il est subjugué, elle croit qu'il se moque. Il acquiert cette toile, gage de critique avisé. Le découvreur du douanier, l'ami de Kahnweiler, entend guider Séraphine, former son goût. La servante ne veut écouter que la petite voix intime qui chemine parmi les fleurs et les anges. Peu à peu, il la révèle au monde des peintres, où elle mérite sa place. En 1914, tandis que Uhde est obligé de se cacher, Séraphine répond à l'appel patriotique, à sa manière. Ses tableaux se chargent du Sacré-Cœur de Jésus, du Sacré-Cœur de Marie, associés au drapeau tricolore. Jésus et Marie sont aux côtés des Français. Ce qui n'empêche pas Charles Péguy de mourir non loin de Senlis. Des grenades, des citrons porteurs de tentacules, des feuilles végétales monstrueuses jaillissent désormais parmi les odeurs de térébenthine que Séraphine respire à longueur de nuits blanches. La première exposition, à Senlis, en 1927, révèle l'art de Séraphine au grand public, trop frileux pour entrevoir le génie de l'artiste. *Le Courrier de l'Oise* ne veut voir que l'objet de scandale : « Sa peinture est un document psychologique. »

Les toiles de Séraphine dérangent les Senlisois, qui rejettent l'œuvre d'une folle à enfermer d'urgence. Il n'en est pas encore question.

Séraphine, protégée par Uhde, qui la rémunère et fait monter la cote de sa peinture, a définitivement lâché le plumeau pour les pincesaux, se jette à cœur et à corps perdus dans la peinture, couvrant de grandes toiles d'« alchimiste qui transforme de la vulgaire laque en émail du temps gothique », selon Alain Vircondelet dans sa biographie. Séraphine développe ses innocentes manies, peignant des portes fermées à clef, enfermée à triple tour parmi ses œuvres et des monceaux de cadenas. Les toiles de Séraphine s'embellissent – *Les Grandes Marguerites*, *L'Arbre de vie*, *Les Fleurs du paradis* – à mesure que son état de santé se dégrade. L'orfèvre du Bon Dieu accède à la Lumière en s'effaçant peu à peu. Elle est entrée dans sa Passion.

Séraphine, par ailleurs, dépense sans compter cet argent qui lui brûle les doigts et l'affole. Caprice parmi les caprices, la demoiselle « qui ne fréquente pas » passe commande d'une robe de mariée des plus somptueuses. On trouve Séraphine dans la cathédrale, devant la statue d'un ange à qui elle déclare son amour en vue de noces qui n'amuse personne.

Séraphine abandonne ses biens mobiliers à la rue et dit partir à l'aventure. Les lettres de dénonciations pour tapage et trouble de l'ordre public pleuvent sur Senlis.

Le 25 février 1932, elle est internée à l'asile de Clermont-de-l'Oise : « Idées délirantes systématisées de persécution », selon l'expertise médicale. Après la peinture éblouie, le silence d'un sépulcre blanc. La psychotique perd toute substance, délestée de la peinture qui a rendu célèbre Séraphine de Senlis. À

l'approche de la Seconde Guerre mondiale, cette figure martyre de l'art, qui se dit « sans rivale », entend les voix de sa sœur décédée, de Dieu et de la Vierge, plonge dans un délire apocalyptique sans fond. Elle rédige d'étranges lettres : «

Dépouillez-vous de tous vos biens. Les méchants seront punis. Il faut que les bons entassent chez eux des boîtes de conserve vides pour les remplir de pétrole pour brûler les méchants le moment venu. » Après dix ans d'internement et d'abandon parmi les figures d'holocauste, Séraphine Louis meurt de faim. Son corps est jeté à la fosse commune de l'asile. Face aux tours de la cathédrale, le musée de Senlis arbore fièrement les fleurs monumentales et grouillantes du peintre inclassable qui a trouvé le chemin de la gloire. Yolande Moreau, dans une interprétation plus vraie que nature, incarne cette Séraphine au cinéma. Au

ciel peut-être, parmi les anges, la femme de ménage s'adonne-t-elle à la peinture sur fond de nuages, avec du Ripolin rehaussé de sang-de-bœuf ?



Naricé Stein

Léona Delcourt

(1902-1941)

La vraie Nadja d'André Breton

Salué comme le « chef-d'œuvre du surréalisme » à sa parution en 1928, *Nadja*, d'André Breton, est le récit de sa rencontre et de sa relation, durant l'automne et l'hiver 1926-1927, avec une jeune femme rencontrée par hasard sur un boulevard parisien.

Cette « âme errante » apparaît dans le récit comme une médiatrice entre le réel et le surréel : pour les surréalistes, la femme, comme l'art, comme le rêve, comme la folie même, met l'homme en relation avec une réalité supérieure faite de hasards troublants, de « pétrifiantes coïncidences ». Mais Nadja, personnage anticonformiste, visionnaire, artiste, est plus qu'un médium : elle incarne aussi la contestation des normes de la société bourgeoise, contestation qui est le fondement même du surréalisme.

Ce personnage, qui oscille entre liberté, imaginaire et folie, intéresse d'autant plus André Breton qu'il avait envisagé dans sa jeunesse de devenir médecin psychiatre. En 1916, il avait demandé à être affecté au centre neuro-psychiatrique de Saint-Dizier, dirigé par le Dr Leroy, ancien assistant de Charcot. Là, il avait découvert la psychanalyse. En 1917, il était interne au Val-de-Grâce. Rien d'étonnant dans ces conditions à ce que sa rencontre avec Nadja,

« créature toujours inspirée et inspirante », parfaite incarnation de cette folie vue par les surréalistes comme une victoire de l'imaginaire, du désir, de la liberté, ait été l'objet d'un récit qui restera comme une publication majeure du surréalisme.

Hélas, derrière l'héroïne idéalisée se cache une tragédie humaine bien réelle, celle de Léona Delcourt, qui, comme le rapporte Hester Albach dans *Léona, héroïne du surréalisme*, souffrait de graves troubles psychiatriques.

Née en 1902 dans le Nord, dans une famille bourgeoise, Léona accumule les traumatismes dès l'adolescence : à treize ans, elle perd sa sœur puis elle est choquée par les horreurs de la Grande Guerre. Lors de la libération de Lille, elle rencontre un jeune militaire britannique dont elle a un enfant en 1920. Il faut réparer cette grossesse honteuse : ses parents veulent marier Léona avec un boutiquier de Lille et, face à son refus, l'envoient à Paris vivre sous la surveillance d'un « protecteur », un vieillard fortuné, qui à son tour l'abandonne bien vite.

Elle vit dans une chambre du Sphinx-Hôtel – nom éminemment troublant –

quand elle rencontre André Breton, dont elle est quelque temps la

maîtresse et qui l'aide à subvenir à ses besoins. Mais, même pour un écrivain convaincu que la folie est un « suprême moyen d'expression », la conduite de Nadja, répétitivement excentrique, voire dangereuse, finit par le rebuter. Il l'a déjà quasiment perdue de vue lorsqu'en mars 1927, sa logeuse appelle la police : Léona sème la pagaille dans son hôtel, court en cheveux dans les couloirs, crie et réveille les clients... Elle est rapidement internée.

L'internement était pratique courante, dès lors qu'on souhaitait neutraliser une femme rebelle, sexuellement libérée, de surcroît pauvre et célibataire, aisément perçue comme un danger pour l'ordre social : il suffisait de la qualifier d'hystérique... C'est le Dr Logre – un nom prédestiné ! – qui signe le document nécessaire, décrivant des « troubles psychiques polymorphes : dépression, tristesse, inquiétude. Phases d'anxiété avec peur. [...] À d'autres moments, veut danser, fredonner, maniérisme, idées d'influence. »

À Sainte-Anne, véritable enfer de la psychiatrie, elle aura probablement subi la tonte de ses beaux cheveux blonds, les bains tièdes, l'application de linges froids... Au bout d'un an, ses parents obtiennent enfin son transfert à l'asile de Bailleul, dans le Nord – transfert qui nécessite trois infirmières tant Léona est jugée agressive. Le jugement du docteur Maupaté, qui s'occupe d'elle à Bailleul, est moral autant que médical : « Surexcitation avec maniérisme [...]. Indocilité

et turbulence par intervalles. » De fait, elle se promène nue dans les couloirs pour choquer les religieuses, frappe les gardes et ses compagnes, casse des objets...

Léona n'a jamais reçu la moindre visite de Breton, qui achève pourtant *Nadja* par un bel hommage à son amie : « Traitée dans une maison de santé particulière avec tous les égards qu'on doit aux riches [...] tout me fait croire qu'elle fût sortie de ce mauvais pas. Mais Nadja était pauvre, ce qui, au temps où nous vivons suffit à passer condamnation sur elle, dès qu'elle s'avise de ne pas être tout à fait en règle avec le code imbécile du bon sens et des bonnes mœurs. »

Dans le même temps, il achève son récit par un véritable réquisitoire contre l'enfermement des fous, donnant à l'histoire de Nadja une portée politique et sociale déjà présente dans sa « Lettre aux médecins-chefs des asiles de fous »

parue dans *La Revue surréaliste* en 1925 : « Les fous sont les victimes par excellence de la dictature sociale ; [...] nous réclamons qu'on

libère ces forçats de la sensibilité. »

Cette double portée est aussi celle qu'Aragon et Breton confèrent à l'hystérie dans un article de *La Revue Surréaliste* intitulé « Le Cinquantenaire de l'hystérie

», en 1928, sorte de manifeste élevant cette « pathologie » au niveau de « plus grande découverte poétique de la fin du XIXe siècle ».

La fin de Léona, en revanche, est loin d'être poétique : elle décède le 14

janvier 1941 de « cachexie néoplasique », cause principale de la mortalité asilaire, que Claude Quétel définit dans son *Histoire de la folie* comme un affaiblissement extrême lié souvent à un défaut ou à refus d'alimentation. Refus suprême qui fut le dernier geste de révolte d'une icône surréaliste.



Elena Ivanovna Diakonova,

dite Gala

(1894-1982)

Muse et muselière

Le sanatorium de Clavadel, en Suisse, est un *Nautilus* où l'on vient se tenir à l'écart des microbes et tenter de vaincre la tuberculose. Durant l'hiver 1913, une jeune élégante au regard de braise, Elena Ivanovna Diakonova, étudiante russe, aspire l'air sain de cette montagne magique. Sûre de son pouvoir sur les hommes, celle qu'on surnomme Gala griffonne cette sommation à l'un d'entre eux : « Aujourd'hui le soir, vous mangez avec moi. » Eugène Paul Grindel, jeune poète, au lieu de s'effrayer, s'exécute. Il mange et c'est le coup de foudre.

Les années les plus tumultueuses de sa vie viennent de commencer. Celui qui ne signe pas encore Paul Éluard dépose aux pieds de sa muse des vers dans lesquels passent les adjectifs « méprisante, impassible, puissante, mate, rauque ».

Gala, malgré les hésitations de ce chevalier servant d'un autre âge, rappelle à son protégé que leur amour est exceptionnel. Elle est tour à tour la sœur, la compagne, la protectrice et la mère de ce jeune

homme. Son premier tourment, dans quelque temps. Gala retourne au pays natal, Éluard est appelé sur le front.

Peu importe, ils vont se revoir, leur idylle n'est qu'à son début.

La santé d'Éluard l'écarte des horreurs de la guerre ; les amants se rejoignent et se marient en 1917. Leur vient une fille, Cécile. Ils ont à peu près tout pour être heureux. Le mouvement dada est lancé comme une bombe dans cet après-guerre dévasté. André Breton et ses lieutenants se réunissent dans les cafés.

Éluard est très actif. Gala, méfiante, tient son poulain légèrement en retrait du futur groupe surréaliste. En 1921, le couple Éluard fait la connaissance, sur la Côte d'Azur, de Max Ernst, collagiste encore inconnu du grand public. Éluard est charmé par ce dadaïste de la première heure qui se tenait dans la tranchée adverse peu de temps auparavant. Gala jette son dévolu sur « Dadamax », homme marié, qui cède à la danse des sept voiles, rapide et violente, de cette dame russe. Éluard est éperdument amoureux d'elle, tout comme il est attaché à Max Ernst. Un amour triangulaire se dessine, où Éluard trouve de moins en moins sa place. « J'aime Max Ernst beaucoup plus que Gala », confie-t-il en amant malheureux plus que trompé. Les deux hommes sont sous la coupe de cette femme de tête. Le poète, fidèle et désespéré, installe son ménage à trois dans une villa chic d'Eaubonne. Louis Aragon tente de divertir cet amant éploré en le traînant dans les boîtes à champagne où s'ébattent les filles faciles. Éluard boit, il n'oublie rien.

En 1923, Max Ernst peint *La Révolution, la nuit* – tableau énigmatique où l'artiste s'est représenté en compagnie d'un autre homme comme lui soumis, accablé par l'autorité virile d'un personnage qui rappelle étrangement Gala.

Sensuelle et despotique, celle-ci a ensorcelé Max Ernst. Éluard, quant à lui, est allé trop loin dans ses généreux élans. Au désespoir, il est le complice pervers des amours de Gala. Les vers de *Mourir de ne pas mourir* témoignent de cette crise profonde : « Toute l'infortune du monde *Et mon amour dessus* Comme une bête nue. » S'inspirant du « lâcher-tout » surréaliste, Éluard prend la tangente, non sans avoir tenté d'exorciser la passion qui est en train de le détruire. Le recueil *À défaut du silence* inspire une crainte profonde à Philippe Soupault, qui sent passer un feu sans chaleur dans ses vers inspirés par une sorcière.

Désormais, pour lui, Gala est « la gale ».

L'affaire se tasse. Le couple Éluard, cet été 1929, est à Cadaquès, en Espagne. Entre deux bains de mer, Gala hypnotise un jeune peintre catalan, vierge, à qui elle lance : « Mon petit, nous n'allons plus nous quitter. » Timide, celui qui attendait son initiatrice et sa bonne fée obéit. Éluard est sous le charme de Salvador Dalí. Il vient de rencontrer Nusch, qui, dans son cœur, n'évince pas

Gala. Fou d'amour, il continue d'adresser à sa femme légitime des lettres qui enluminent la littérature érotique.

Le père de Dalí, qui voit d'un mauvais œil cette relation scandaleuse, répudie le jeune peintre et le déshérite. Salvador et Gala arrivent à Paris.

L'artiste, qui se cherche encore, a trouvé son ange et son génie. Rapidement intégré aux surréalistes, excessif, il défie Breton en apportant son soutien à Hitler. Il est officiellement expulsé du groupe. Gala a compris que l'étiquette «

surréaliste » fait vendre. Mondaine par calcul, Gala introduit son jeune poulain dans les cercles étroits des premiers clients – les Noailles, le prince de Faucigny-Lucinge – qui s'arrachent les œuvres du maître. Monstrueuse d'ambition pour deux, elle exacerbe les pitreries de son nouveau mari, dont se repaissent les galeristes du Tout-Paris et de la Ve Avenue. Muse, premier sujet d'inspiration, Gala apparaît dans de nombreuses toiles, parmi lesquelles *Métamorphose paranoïaque du visage de Gala*, *Leda atómica*, *La Madone de Port-Lligat*, *Galatée aux sphères*. Le fonds de commerce de l'entreprise Dalí est florissant.

Le surnom anagrammatique d'Avida Dollars, dont Breton affuble Salvador Dalí, vaut autant pour lui que pour elle. La peur de manquer la ramène souvent en Suisse... pour placer son argent.

Les toiles des années 1960 béatifient Gala, madone d'un peintre dans un état de soumission absolue. Le couple s'est enfermé dans une auto-glorification –

ouverture du musée Dalí de Figueras en 1974 –, ainsi qu'au château de Pubol, où l'aigle à deux têtes se momifie à mesure qu'il se désincarne. Pour l'érotisme ordinaire, la transsexuelle Amanda Lear vient au secours du peintre. Gala s'en moque, elle a Jeff, son giton. Dans un besoin croissant d'argent frais, elle oblige Dalí à signer des milliers de feuilles blanches. Destinées à quel trafic de lithographies ? Gala s'en moque : elle collectionne les visons.

Le couple a mal vieilli. À l'un de ses confidents, la « plus antipathique

des femmes », selon Peggy Guggenheim, glisse en parlant du génie fatigué : « Je veux le quitter. Son rôle est d'être charmant, le mien de rendre les gens furieux.

» La « divine béquille » est rappelée à Dieu le 10 juin 1982. Orphelin, le peintre s'éteint, essoufflé, claudiquant, après six ans d'une agonie baignée de regrets éternels.



Nina Hamnett

(1890-1956)

La vie de bohème

Née au Pays de Galles, Nina Hamnett connaît un destin tragique. Son enfance est assez austère : de 1902 à 1905, elle fréquente l'École des filles d'officiers à Bath. Son père et son grand-père maternel ont servi dans l'armée britannique. Son don pour le dessin lui permet d'échapper à ce milieu familial peu ouvert. Elle étudie la peinture à Portsmouth, à Dublin puis à Londres, s'attirant la réprobation de sa famille. Et, en 1914, elle se rend à Paris, pratiquement sans parler un mot de français, pour étudier dans l'atelier de Marie Vassilieff, fondé en 1912 à Montparnasse.

Publiés en 1932, ses mémoires, *Laughing Torso* (« Le buste qui rit »), furent un best-seller en Grande-Bretagne et aux États-Unis. Ils n'ont malheureusement jamais été traduits en français. Et pourtant, ils comportent des quantités d'anecdotes sur la bohème parisienne. Ainsi, le soir même de son arrivée, elle dîne dans un petit restaurant de la rue Campagne-Première quand un homme portant un rouleau emballé dans du papier journal entre. Il se dirige vers elle, se présente d'une façon étrange – « Modigliani, juif » – et lui montre des dessins.

Elle en achète un pour cinq francs... Par la suite, ils se retrouvent souvent à la Rotonde, où, quand il est ivre, il s'endort sur son épaule. Quand il est à jeun, il lui fait connaître Pablo Picasso, Serge Diaghilev, Jean Cocteau, Chaïm Soutine, Juan Gris, Van Dongen et bien d'autres.

Elle apprend vite le français. Quand la guerre éclate, elle va vivre un moment à La Ruche, la célèbre colonie d'artistes du 15^e arrondissement. Elle rencontre un curieux personnage, Edgar de Bergen, un artiste norvégien qui possède pour toute pièce d'identité un acte de naissance en allemand. C'est bien fâcheux en temps de guerre.

Soupçonné d'être un espion, il passe un moment en prison. Quand on le relâche, Nina Hamnett l'emmène en Angleterre pour l'épouser. Un mariage particulièrement raté qui offre, selon ses propres termes, «

l'image de l'affliction ». Finalement, en 1917, il est expulsé d'Angleterre et envoyé en France, sur le front. Il survit mais elle ne le reverra plus jamais.

On connaît mieux les représentations de Nina Hamnett, au visage vaguement masculin, que ses propres œuvres. Car, pour vivre, elle sert de modèle à toute une série d'artistes. Il existe notamment plusieurs portraits d'elle peints par Roger Fry, un autre assez étrange réalisé par Modigliani, où elle arbore une chevelure blond vénitien alors qu'elle était brune, et des nus en marbre dus à Henri Gaudier-Brzeska. Pourtant, elle expose, en particulier à la Royal Academy à Londres et au Salon d'automne à Paris. Partageant son temps entre les deux villes, elle en fréquente pratiquement toute l'avant-garde artistique, et on la surnomme « la reine de la bohème ». Résolument non conventionnelle, portée sur l'alcool, ouvertement bisexuelle, elle collectionne les aventures ; l' *Oxford Dictionary of National Biography* lui attribue « un goût pour les boxeurs et les marins », au motif, disait-elle, qu'« ils ne restent pas ». Dans l'atelier de Marie Vassilief, on lui demande un jour de danser nue. Elle improvise sur une célèbre suite de Debussy, et par la suite elle danse ainsi deux ou trois fois par semaine.

La légende veut qu'un soir elle ait même dansé dans le plus simple appareil sur la table d'un bar de Montparnasse pour divertir ses compagnons de beuverie.

Elle collabore aussi avec les Omega Workshops, fondés à Londres en 1913, qui créent des tissus, des vêtements, des papiers peints, des meubles, des tapis...

Sur quelques photos et tableaux, Nina Hamnett porte d'ailleurs des créations d'Omega. Et, en 1917-1918, elle donne des cours de dessin à l'Institut technique de Westminster.

Mais, à la fin des années 1940, elle se retrouve dans une misère noire. Elle vit à Londres, dans un meublé crasseux, et passe une bonne partie de son temps

dans les pubs, à narrer son passé glorieux en échange de quelques verres. Elle meurt de façon horrible : elle se jette par la fenêtre, ou elle tombe parce qu'elle est ivre, et s'empale sur les pointes de la grille de

son immeuble. Son agonie dure trois jours.

Pascal Vancjke

Nancy Cunard

(1896-1965)

L'héritière scandaleuse

Fille unique d'un aristocrate anglais héritier des lignes maritimes Cunard et d'une riche américaine, Nancy est une rebelle qui tourne résolument le dos à son milieu d'origine.

Entre 1916 et 1919, elle fréquente la bohème londonienne et écrit des poèmes. Ces vers extraits d'un recueil publié en 1916, *Outlaws*, constituent une sorte de profession de foi : « Je suis l'inconnue, l'étrangère *Hors-la-loi, rejetée par les règles de la vie* Fidèle à une loi unique, une logique personnelle *Qui ne se mêle à rien et refuse de s'incliner* Devant les règles générales... ». Nancy Cunard revendique notamment une totale liberté sexuelle. En 1920, elle s'installe à Paris, où elle se lie aux milieux dadaïstes et surréalistes. Elle s'habitue aussi à boire et à se droguer. En 1924, le romancier Michael Arlen la prend comme modèle du personnage d'Iris March, l'héroïne du *Chapeau vert*, qui dépeint la jeunesse rebelle de l'époque. Profitant de sa fortune pour aider de jeunes auteurs, elle se fait editrice et crée en 1928 The Hours Press, qui publie entre autres des œuvres d'Ezra Pound et de Samuel Beckett.

Pendant deux ans, Aragon vit une grande passion avec elle. En 1926, il la décrit dans *Défense de l'infini* comme « une grande fille ouverte à l'avenir...

félonne et féline ». Mais, en 1928, il tente de se suicider quand elle rencontre Henry Crowder, un pianiste de jazz afro-américain, avec qui elle s'implique dans la lutte antiraciste. Durant l'été 1931, ce couple mixte qui séjourne à Harlem fait

scandale. Elle publie trois ans après *Negro Anthology*, un recueil richement illustré de huit cent cinquante pages. Cet ouvrage ambitieux veut présenter la culture noire dans son ensemble, d'un point de vue littéraire, artistique, musical, historique, sociologique. Les cent cinquante auteurs qui contribuent à l'anthologie sont américains, africains, antillais, européens. Raymond Michelet, amant et collaborateur de Nancy Cunard, explique qu'il s'agit de « démontrer

que le préjugé racial ne repose sur aucune justification, que les Noirs sont des gens aussi intéressants que les Blancs, qu'ils ont derrière eux une longue histoire sociale et culturelle, et que ceux qui les rejettent comme des sous-hommes ignorent tout de leur histoire passée, de leurs civilisations, de leurs luttes ».

Dans les années 1930, elle s'engage contre le fascisme. Elle dénonce l'annexion de l'Éthiopie par l'Italie de Mussolini, puis, quand la guerre civile espagnole éclate, elle part couvrir les événements pour les journaux de gauche anglais et pour l'Associated Negro Press de Chicago. En Espagne, elle rencontre Pablo Neruda, avec qui elle fonde en 1937 la revue *Les poètes du monde défendent le peuple espagnol*. Elle réalise aussi une enquête sur la guerre d'Espagne et le fascisme auprès des écrivains britanniques : *Authors Take Sides* (« Les auteurs prennent parti »).

« Que vous dire de moi-même ? J'aime : la paix, la campagne, l'Espagne républicaine et l'Italie antifasciste, les Noirs et leur culture africaine et afro-américaine, toute l'Amérique latine que je connais, la musique, la peinture, la poésie et le journalisme. J'ai toujours vécu en France depuis que j'en ai eu la possibilité, en 1920. Je hais : le fascisme [...] le snobisme et tout ce qui va avec

», écrit-elle dans l'introduction des *Poèmes à la France* parus en 1946.

La photographie la plus connue de Nancy Cunard est sans doute celle prise par Man Ray en 1926, où elle apparaît les bras couverts de bracelets africains ; elle en possède une quantité extraordinaire. Influencée par Michel Leiris et Aragon, elle entreprend aussi de réunir une collection de statuettes et de masques africains qui a presque entièrement disparu : sa maison est pillée durant la Seconde Guerre mondiale.

Elle connaît une fin tragique. Rongée par l'alcool et par les désillusions en voyant le chemin qui reste à parcourir avant d'atteindre son idéal – « Égalité des

racés, égalité des sexes, égalité des classes » –, elle meurt à l'hôpital Cochin, à Paris, après avoir été ramassée dans la rue.

Pascal Varcjke

Ella Gwendolen Rees Williams,

dite Jean Rhys

(1890-1979)

L'écriture du mal-être

Jean Rhys est le nom de plume d'Ella Gwendolen Rees Williams, née à Roseau, sur l'île antillaise de la Dominique. De père gallois et de mère créole d'origine écossaise, c'est une écorchée vive. Sa sœur aînée étant morte neuf mois avant sa naissance, elle sait qu'elle n'est qu'une enfant de substitution. Et sa mère, distante, ne l'aime pas vraiment. Elle quitte les Caraïbes à dix-sept ans pour étudier. À son arrivée en Angleterre, elle est saisie par le froid. Une sensation qui ne la quittera plus.

Elle reste toute sa vie une déracinée : à Cambridge, puis à l'académie royale d'Art dramatique, où elle s'inscrit en 1909, on lui reproche son accent créole.

Quand son père meurt en 1910, elle doit interrompre ses études et survit en exerçant divers petits métiers : figurante dans des troupes minables, mannequin, modèle. Après une liaison avec un riche aristocrate qui refuse de l'épouser et la quitte, elle se retrouve absolument sans ressources ; la jeune femme sombre dans la prostitution et l'alcoolisme. Son ex-amant la sauve en décidant de l'aider financièrement. Elle se met à rédiger son journal, tout en continuant à boire –

elle ne cessera jamais.

En 1919, elle épouse Jean Lenglet, un Belge qui exerce diverses activités mal définies. Ils parcourent l'Europe : la Hollande, Vienne, Budapest, Bruxelles puis Paris. Elle y rencontre en 1922 l'écrivain, critique et éditeur anglais Ford

Madox Ford. Né en 1873, c'est l'une des grandes figures de la colonie littéraire anglo-américaine de Paris. Il édite notamment la *Transatlantic Review*, dans laquelle il publie des textes de Hemingway, de Conrad, de Joyce... Il encourage Ella Gwendolen Rees Williams à écrire, lui conseille d'adopter le nom de Jean Rhys et publie ses premiers textes dans sa revue.

Dans ses récits, très sombres en général, Jean Rhys évoque la solitude, le déracinement, les amours difficiles, l'alcool, la névrose touchant parfois à la folie, le doute et l'angoisse permanents face à l'absurdité de l'existence. La majeure partie de ses livres est autobiographique, comme le recueil de nouvelles *Rive gauche*, publié en 1927, qui dépeint la bohème parisienne, ou comme le roman *Quai des Grands-*

Augustins, paru en anglais en 1931, en français en 1937.

Il décrit la dérive d'une femme meurtrie que son amant vient d'abandonner, en s'appuyant sur ses propres expériences. La critique n'affectionne guère l'atmosphère de ses textes.

En 1924, son mari est arrêté pour malversations financières. Pendant qu'il est en prison, elle entame une liaison avec Ford Madox Ford ; en fait, ils forment un ménage à trois avec Stella Bowen, la compagne australienne de l'écrivain.

Jean Rhys évoque cet épisode dans *Quartet*, publié en 1929. Le « quatrième », son mari alors incarcéré, Jean Lenglet, n'apprécie pas et le couple divorce.

En 1934, elle se remarie avec Leslie Tilden Smith, un agent littéraire, et s'installe en Angleterre. Elle continue à écrire, en effectuant de fréquents séjours à Paris jusqu'en 1939. Cette année-là, elle publie *Bonjour minuit*. L'héroïne, Sasha, la quarantaine, marquée par l'alcool et la mélancolie, est revenue à Paris où elle a vécu un grand amour quelques années auparavant. Elle loge dans un hôtel miteux et étudie dans le miroir son visage vieilli, bouffi. C'est naturellement, elle aussi, le double de Jean Rhys.

Complètement oubliée après 1939, on la redécouvre en 1949 quand une actrice la sollicite en vue d'adapter *Bonjour minuit* pour la BBC. À soixante-seize ans, elle publie en 1966 *La Prisonnière des Sargasses*, commencée des années plus tôt, après un séjour effectué à la Dominique en 1936. C'est son seul ouvrage non autobiographique. C'est aussi un exercice littéraire : Jean Rhys réinterprète, à la lumière de sa connaissance de la réalité antillaise, la vie de

Bertha Mason – qu'elle rebaptise Antoinette Cosway –, l'épouse de Rochester dans *Jane Eyre*, le célèbre roman de Charlotte Brontë. Ce roman lui vaut un prestigieux prix littéraire – une reconnaissance qu'elle jugera un peu tardive.

Guillemette Odicino

Maud Chaveron, dite Maud Loty

(1894-1976)

Grandeur et décadence

À la fin des années 1940, les résidents de la rue Lepic, à Montmartre, avaient l'habitude de croiser une petite clocharde emmitouflée dans un vieux manteau de léopard râpé qui se nourrissait d'épluchures ramassées dans le caniveau et de fruits blets qu'un marchand de primeurs, ancien admirateur, lui mettait de côté.

Seuls quelques-uns reconnaissaient Maud Loty, coqueluche du Tout-Paris de l'entre-deux-guerres...

La vie dispendieuse de Maud Charlotte Ange Chaveron, née le 19 juillet 1894 à Bordeaux, commence quand elle débute sur les planches en 1910. Elle est encore inconnue quand elle signe un contrat avec Gustave Quinson et Yves Mirande, auteurs et metteurs en scène au Palais-Royal. Le cachet n'est pas bien conséquent, alors elle lance tranquillement, en posant son stylo : « Et maintenant, lequel de vous deux dois-je embrasser ? Lequel des deux va m'entretenir ? Car vous pensez bien que ce n'est pas avec ce contrat de purée que je vais vivre ! » Maud a une prédilection pour les insultes légumières, et bon nombre de messieurs ont droit, quand elle est en colère, à des : « Va donc, hé !

carotte, poireau, tomate, vieil artichaut ! »

En 1918, l'écrivain Colette choisit son « petit visage de pékinois » pour être celui de sa Claudine dans l'adaptation de son roman au cinéma. Dans les gazettes, certains journalistes préfèrent la qualifier de « poupée japonaise ».

Avec sa voix acide de fillette, son accent de titi montmartrois et son langage fleuri, y compris sur scène, elle devient la chouchoute des spectateurs et une

vraie vedette dans les années 1920, avec des pièces comme *Une petite un peu là*, d'Yves Mirande et Henri Géroùle, *Le Fruit vert*, de Régis Gignoux et Jacques Théry, ou *Un Miracle*, de Sacha Guitry, en 1927. Cette année-là, non seulement Maud triomphe dans la pièce de son grand ami Sacha, mais elle s'affiche sur les murs de Paris dans une publicité pour l'apéritif Campari. Elle pose aussi pour *L'Officiel de la mode* et pour le peintre Van Dongen, qui fait son portrait sous le titre *Fille aux cheveux noirs et écharpe rouge*.

Elle prononce le mot de Cambronne à tout bout de champ, y compris quand on lui présente Gaston Doumergue : « Vous êtes le président de la République.

Ah, merde alors ! » Les auteurs de boulevard ajoutent donc le mot

dans leurs pièces pour permettre à Maud de collecter un maximum d'applaudissements. En juin 1929, au concert Mayol, elle crée carrément une revue intitulée *Et moi j'te dis... Maud*.



Maud Loty dans une publicité pour l'apéritif Campari.

Dans sa loge, au théâtre des Variétés ou au théâtre de l'Avenue , les

têtes couronnées défilent : le roi des Belges Albert Ier, le roi Alphonse XIII d'Espagne, l'Aga Khan... La rumeur lui prête l'exploit d'avoir ruiné un maharadjah ! Son train de vie, en effet, est royal : dans son luxueux appartement sis au 68 des Champs-Élysées, au-dessus de la parfumerie Guerlain, elle donne des fêtes somptueuses et le champagne coule à flots, tout particulièrement dans sa propre coupe. Maud a le gosier en pente. Certaines organisent bêtement des soirées pour leur anniversaire. Un soir, Maud, quant à elle, invite le Tout-Paris pour célébrer... l'achat de sa 2 500e paire de chaussures. Quand elle se rend à Deauville ou dans sa villa d'Enghien, c'est en Bugatti grand sport, ou en Rolls dont l'intérieur est tendu de soie saumon assortie à son teint.

Un jour, elle déambule avec son lévrier sur la Promenade des Anglais, à Nice ; un autre sur la Croisette, à Cannes. Dans les casinos, Maud joue gros. Au baccarat, la cigale laisse des fortunes. Et, sur les champs de course, à Auteuil ou à Longchamp, les turfistes prennent l'habitude de l'applaudir quand elle paraît dans ses toilettes extravagantes.

Commandant des robes comme on achète une baguette, elle ne pense jamais à les payer. D'où cette petite mise en scène : chaque fois qu'elle invite un riche admirateur à souper après une représentation, la bonne entre, affolée, prétendant que la couturière de Madame est à la porte et réclame le paiement immédiat d'une facture. Et le soupirant sort l'argent...

En 1933, Maud Loty enregistre une chanson fantaisiste, *La Réponse au percepteur*. La petite coquine ne paye évidemment pas ses impôts et, lorsque le percepteur se fâche, elle lui envoie un chèque sans provision. Elle sera condamnée à quatre mois de prison, mais ne les fera pas. Elle croule sous les dettes et, surtout, boit de plus en plus. Le public commence à se lasser de sa gouaille, de plus en plus avinée. À la fin des années 1940, c'est la débâcle : le public s'entiche d'autres extravagantes. Elle est expulsée de son appartement. Le magasin des accessoires d'un cabaret de Pigalle lui sert de garni, et elle se reconvertit en diseuse de bonne aventure et en vendeuse de fleurs, au cabaret La Roulotte ou au Caveau des Abbesses.

À peine a-t-elle gagné trois sous qu'elle court les boire ou les jouer à la roulette. Ce sont les policiers, attendris, qui, souvent, la ramènent, titubante, dans son lit. En 1949, Colette, Jean Cocteau et d'autres artistes de ses amis tentent de l'aider en organisant un gala de charité à son profit. Elle est tellement saoule, ce soir-là, qu'elle ne s'y rend même pas. On l'interne dans un asile psychiatrique, dont elle ne sort que grâce à l'intervention de l'ancien comédien Paul Azais, qui, en

1957, vient de créer La Roue tourne, l'association qui porte secours aux artistes en détresse.

Finalement, Maud est recueillie par sa sœur. Le jour où elle s'éteint, en 1976, octogénaire, oubliée de tous et même du percepateur, au Plessis-Robinson, dans les Hauts-de-Seine, personne, sur aucune scène, ne pensera à dire : « Le petit pékinois est mort. »



Louise Brooks

(1906-1985)

Une mèche allumée

Le fait est unique dans l'histoire de la coiffure : un nom d'actrice associé à jamais à une coupe, ce carré très court avec frange, celui que Louise Brooks portait, en 1928, dans *Loulou*, de G. W. Pabst. Le fait est unique dans l'histoire du cinéma : une actrice devenue un mythe en un seul film et qui préfère son indépendance à la gloire. Trop libre, trop intelligente, et insoumise au point de se jurer de ne jamais sourire face à la caméra, Louise est celle qui envoie valser tout ce cinoche, quitte à finir seule et pauvre.

Pour l'indépendance, Louise a de qui tenir : née dans une petite ville du Kansas en 1906, elle est la fille d'un juriste que son intégrité empêche de devenir juge de district car il s'oppose aux politiciens véreux de la région. Quand il épouse sa mère, celle-ci lui annonce qu'elle a passé son enfance à s'occuper de ses huit petits frères et sœurs et qu'elle n'a aucune intention de recommencer avec ses propres enfants. Louise et ses trois frères et sœurs se débrouillent donc, pendant que maman lit et joue Debussy au piano. À quinze ans, Louise part seule à New York pour apprendre la danse à la Denishawn School, pionnière de la danse moderne américaine. Renvoyée pour indiscipline deux ans plus tard, elle se trémousse à Broadway, y compris dans les célèbres Ziegfeld Folies.



Les Années folles : l'expression va bien à cette jeune beauté, qui bamboche et couche avec qui bon lui semble, dont Walter Wanger, alors producteur au studio Paramount, où, comme par hasard, elle signe, à dix-neuf ans, un contrat de cinq ans. 1928 : le réalisateur allemand G. W. Pabst la remarque dans *Une fille dans chaque port*, de Howard Hawks, et cherche à prendre contact. Cela tombe bien : Louise en a déjà marre de la Paramount, avec laquelle elle a des désaccords financiers et qui, d'après elle, ne respecte pas sa vie privée. Elle rompt son contrat sur un coup de tête et envoie un télégramme à Pabst : heureusement, car, dépité de ne parvenir à la joindre, il s'apprête à confier le rôle à Marlene Dietrich, pourtant trop âgée. À vingt-deux ans à peine, Louise débarque à Berlin. Elle n'a jamais entendu parler de Loulou, ce personnage incroyable créé à partir de deux autres de ses tragédies par le dramaturge Frank Wedekind, ennemi juré de la bourgeoisie, grand laudateur du sexe comme force révolutionnaire, admiré par Bertold Brecht et persécuté toute sa vie par la censure et la police.

Sa Loulou, inspirée de loin par Lou Andreas-Salomé, est l'incarnation même de cette phrase de Nietzsche : « Tout ce qui se fait par amour est au-delà du bien et du mal. » Pabst, que ses idéaux socialistes font surnommer « Pabst le rouge », est fasciné par la pièce scandaleuse de Wedekind, très peu jouée, évidemment, à cause de la censure. Contre toute attente, sur le tournage, Louise l'Américaine s'adapte parfaitement aux exigences du réalisateur et à la technique du cinéma allemand, si éloignée de celle de Hollywood. Rien ne la choque dans son

personnage, et elle reconnaît que Pabst ne fait que retranscrire dans un faux Londres brumeux l'atmosphère libertaire du Berlin des années 1920, dont elle a déjà commencé à profiter. Elle-même vit dans un

hôtel devant lequel tapinent des prostituées de luxe ou des travestis, et sa meilleure amie est lesbienne.

Seul problème : Louise découvre que Pabst tient, lui aussi, à régenter sa vie privée. Privée de virées nocturnes, elle est obligée de rentrer se coucher sous haute garde. « Mécontente, agitée, j'étais condamnée à m'endormir, solidaire des pauvres bêtes qui se lamentaient de l'autre côté de la Stresemannstrasse, derrière les grilles du zoo », écrira Louise, bien plus tard, quand la page du cinéma sera tournée.

Après quelques mois à Paris, elle revient pourtant à Berlin pour être à nouveau dirigée par Pabst dans *Journal d'une fille perdue*, encore plus scandaleux que *Loulou*. C'est l'avènement du cinéma parlant. La voix de Louise est magnifique, les studios américains lui font à nouveau la cour. Ils vont être déçus. L'actrice magnétique refuse de se remettre sous la coupe d'un système qu'elle méprise. Surtout, cette jeune femme d'esprit veut avoir du temps pour lire Proust, ce qui, pour elle, n'est pas conciliable avec un emploi du temps de star ! Elle ne tourne plus que neuf films entre 1931 et 1938, et se marie une seconde fois. Son premier mariage, en 1928, avait duré un an et demi. Son nouvel époux, millionnaire, craque au bout de six mois, tant elle est égocentrique et indépendante. Louise s'efface des écrans. Elle a des problèmes d'argent, devient vendeuse chez Saks sur la Ve Avenue, se met à écrire, picole toujours autant et finit par s'isoler totalement.

Dans les années 1950, la Cinémathèque française, en la personne d'Henri Langlois, subjugué par le chef-d'œuvre de Pabst, l'invite à Paris. Tout le monde s'attend à voir débarquer Loulou. C'est compter sans l'anticonformisme sauvage de Louise : elle n'a plus de frange, mais au contraire le front très dégagé et les cheveux tirés en arrière. Au soir de sa vie, à un journaliste qui lui demande si elle a été heureuse, l'ancienne icône répond avec sa franchise habituelle : «

Quant à l'amour, si vous entendez par là l'amour physique, je suis à l'image de Loulou : je n'ai aimé personne. » Louise Brooks ou la plus belle image du sexe libre puisque... frigide.

• Gailette Odicino •

Pola Negri

(1897-1987)

La panthère de Charlot

Un jour de 1918, Paul Davidsohn, le producteur des premiers films d'Ernst Lubitsch, présente une jeune actrice au réalisateur pour son prochain film, *Les Yeux de la momie*. Devinant d'emblée le caractère difficile de la jeune femme, Lubitsch tente de la congédier. « Quoi ! Vous ne savez pas qui est Pola Negri ! »

s'exclame l'intéressée...

Devant tant de culot narcissique, il change d'avis. Pola Negri, la première femme fatale débarquée d'Europe et qui lance la mode des turbans à Hollywood, est fâchée avec la nuance dans tous les domaines : excentrique, capricieuse, elle a, entre autres, un bassin romain en guise de baignoire.

Cette vamp, plus ténébreuse que réellement belle, naît en Pologne, en Poméranie, sous le prénom prédestiné d'Apolonia et le nom de Chałupiec, dans une famille de souche aristocratique ; enfin, c'est ce que Pola prétend quand elle commence à être reconnue... Destinée à une carrière de danseuse, elle étudie à Saint-Pétersbourg avec un émule de Nijinski puis débute sur la scène de Varsovie. Les hommes, déjà, sont tous disposés à l'aider, et, sentant poindre la renommée, elle choisit un pseudonyme aux accents latins, très en vogue à l'époque.

Sous la direction du Max Reinhardt, le directeur du Deutsches Theater de 1905 à 1933, elle se fait remarquer sur les planches berlinoises. Après plusieurs films en Pologne avec Alexander Mertz, c'est donc la rencontre avec Ernst Lubitsch, qui devient son réalisateur fétiche et lui offre en 1919 le rôle-titre de

Madame Du Barry. Son jeu de cils subjugué Louis XV. C'est fait, Pola est la vamp, tour à tour *Chatte des montagnes*, *Sapho*, *Dame aux camélias* très charnelle, et même demi-mondaine dans *Montmartre*.

Quand on est lascive à ce point, cela finit par se savoir Outre-Atlantique.

Croulant sous les propositions des studios hollywoodiens, elle choisit la Paramount, à cause de Charlie Chaplin, star maison qui s'apprête à tourner *L'Opinion publique*. Elle débarque à Los Angeles en septembre 1922, en déclarant à la presse qu'elle souhaite le rencontrer. C'est chose faite un mois plus tard, au gala des artistes où elle joue Cléopâtre. C'est aussi en reine d'Égypte qu'elle le recevra dans la suite de son hôtel, théâtralement alanguie sur un divan, les yeux clos. Coup de foudre. Chaplin est justement en train de se faire construire une villa de quatorze chambres avec vue plongeante sur le Pacifique. Pola

se prend déjà pour la maîtresse de lieux et supervise les travaux, faisant planter des conifères variés sur les trois côtés de la maison. Le 28 janvier 1923, elle convoque la presse dans sa suite pour annoncer leur mariage. Chaplin, présent, est visiblement gêné... Il rompt leurs fiançailles. Elle se venge en prétendant qu'il ne s'intéresse qu'aux femmes riches. Chaplin dément, tente une réconciliation que Pola s'empresse de raconter à la presse à sa manière : il ne peut pas vivre sans elle ! Chaplin finit par confirmer, car la Paramount voit d'un très bon œil l'idylle de ses deux stars. Mais l'acteur-réalisateur a bien trop d'admiratrices : un soir, une jeune Mexicaine qui a traversé illégalement la frontière s'introduit dans la chambre de Charlot, enfile son pyjama et se couche dans son lit ! Elle feint ensuite de se suicider devant la maison en s'allongeant sur un parterre de roses. Pola devient folle, les deux jeunes femmes en viennent aux mains, et Chaplin finit par les séparer en leur jetant des seaux d'eau froide !

À l'été 1923, la séparation est officielle, et Pola a déjà un autre champion, de tennis celui-ci, William Tilden, à son bras. Mais l'homme de sa vie est dans l'autre monde : vaguement fiancée à Rudolph Valentino, qui, de toutes les manières, préfère les garçons, elle s'évanouit en apprenant sa mort soudaine, le 23 août 1926, à trente et un ans, d'une septicémie.

Le jour des funérailles, quarante mille personnes, dont une majorité de femmes, pleurent la star gominée. C'est l'émeute. Dans les rues, des vitres

volent en éclats. Des policiers à cheval chargent pour faire reculer la foule hystérique. Les blessés se comptent par dizaines. Pola a décidé d'être la veuve officielle, la pleureuse en chef : elle débarque en Hispano avec chauffeur, entièrement voilée de crêpe noir et fend la foule avec ses deux léopards apprivoisés en laisse, pour s'effondrer en larmes devant le cercueil. Son meilleur rôle ? Les mois suivants, les gazettes ne sont pas tendres sur son veuvage exacerbé, lié à son obsession de la publicité.

Sa carrière reste à son apogée, et son charme exotique dans *À l'ombre des pagodes* fait pâlir la star absolue du moment, Gloria Swanson. Celle-ci a épousé, en 1925, le marquis Henry Le Bailly de La Falaise, son interprète en France sur le tournage de *Madame Sans-Gêne*. Le public aime les mariages à particules : il est temps que Pola réagisse ! En mai 1927, au château de Rueil, dans la commune française de Seraincourt, elle épouse Serge Mdivani, soi-disant prince géorgien !

Les années qui suivent sont moins fastueuses. À la fois spendideuse et

avare, Pola a beaucoup investi en Bourse : le krach de 1929 lui est fatal. Elle est ruinée. Le cinéma parlant n'est pas non plus une bonne affaire : sa voix rauque, pourtant troublante, déplaît aux studios américains. Heureusement, l'Europe est là : la France la veut pour son premier sonore parlant, *Le Collier de la reine*.

Hélas, son mari refuse qu'elle apparaisse dénudée dans le film. De toute manière, ils divorcent en 1931.

En 1935, elle tourne *Mazurka* en Allemagne, pendant que Goebbels enquête sur elle : pour lui, une Polonaise est forcément juive. Elle joue dans une poignée de films pour la UFA, ce qui la fait mal voir à son retour au États-Unis au début de la guerre, même si elle fuit le régime nazi en passant par Lisbonne. Elle ne décroche qu'un seul rôle en 1943. Pour Pola, c'est fini. Plus de cinéma et plus aucun léopard. Juste le souvenir de cet âge d'or du muet, quand elle recevait Chaplin en prenant la pose d'une panthère aux yeux mi-clos.



Guillemette Odicino

Yvonne Printemps

(1894-1977)

La saison des amours

Avec Yvonne Printemps, il faisait toujours chaud pour la saison. Celle qui fascina le Tout-Paris des années 1930 par sa ravissante voix de soprano naturelle, ses coquetteries et ses frasques de diva, avait du caractère, comme on dit poliment des tempéraments volcaniques à tendance éruptive.

Née Yvonne Wigniolle, à Ermont, le 25 juillet 1894, la petite Yvonne a trois ans quand son papa, coureur de jupons, part pour de bon et laisse son épouse seule avec quatre enfants, dans l'obligation alimentaire de trimer comme couturière. Seul réconfort : la voix de la cadette, que

tout le quartier, déjà, remarque. Une voisine a des relations dans le music-hall, et voilà que dès ses quatorze ans Yvonne est envoyée chez Paul-Louis Flers, le directeur du cabaret parisien *La Cigale*. « Dis donc, toi, tu n'as pas ta langue dans ta poche ! Et puis ta frimousse ressemble au mois d'avril, on va t'appeler Printemps ! » décrète l'homme de music-hall, qui la lance dans une revue aux Folies-Bergère. Sans solfège ni cours de chant, la mignonne vocalise comme elle respire, et les messieurs n'ont d'yeux que pour cet oiseau qui n'a pas froid aux siens. Charlotte Lysès, la première épouse de Sacha Guitry, l'ayant vue sur scène aux côtés de Maurice Chevalier dans *Ah ! Les beaux nichons*, recommande à son dramaturge de mari d'en faire de même et s'en mord aussitôt les doigts. Le cher maître, alors âgé de trente ans, tombe raide amoureux de cette enjôleuse de dix-huit printemps qui, ne lui en déplaît, a déjà un prestigieux amant : l'aviateur Georges Guynemer, un as des as dans le ciel, « y compris le septième », confie-t-elle sans

pudeur à sa mère, qui lui conseille expressément de choisir la sécurité avec le grand Sacha. D'autant que Guitry lui fait une cour empressée et tourne le compliment épistolaire comme personne. À Yvonne, qui minaude au sujet de sa piètre orthographe, il répond : « J'ai pour tes adorables fautes la plus incorrigible des indulgences. »

C'est ainsi qu'on finit par mettre une frivole en cage : Yvonne et Sacha se marient le 11 avril 1919, avec pour témoins Sarah Bernhardt, Georges Feydeau, Tristan Bernard et Lucien Guitry, père du marié. Sous de tels auspices, leurs douze années de vie commune ne pouvaient que tourner au vaudeville... Douze ans durant, elle joue trente-quatre pièces pour lui, il la couvre de bijoux somptueux, mais elle finit par étouffer dans leur hôtel particulier de l'avenue Élisée-Reclus – une adresse qui ne s'invente pas pour un mari jaloux...

Par chance pour les femmes légères, les Galeries Lafayette ont plusieurs issues : Yvonne se fait très régulièrement déposer boulevard Haussmann par son chauffeur, exigeant qu'il revienne trois heures après. Le temps nécessaire à une femme du monde pour dégouter un nouveau chapeau ou rejoindre un de ses nombreux amants en sortant en douce par la rue de la Chaussée d'Antin. Et puis un jour, coup de théâtre, au sens propre : le 28 mars 1931 au Théâtre de la Madeleine, Guitry crée la pièce *Franz Hals*, dans laquelle il donne à Yvonne, trente-sept ans, un acteur de vingt-trois ans, Pierre Fresnay, pour partenaire.

Naissance d'une passion. Berthe Bovy, première épouse de Pierre, confirme rapidement à Sacha qu'il est bien un « cocu effréné ». Paris

va connaître alors l'un de ses divorces mondains les plus retentissants : entre le maître et son printemps révolu, la guerre est totale, avec noms d'oiseaux, règlements de comptes bancaires et saillies merveilleuses. À monsieur, qui ironise : « Quand tu mourras, on pourra inscrire sur ta tombe : À Yvonne, enfin froide », sa future ex-épouse réplique du tac au tac : « Et sur la tienne : À Sacha, enfin raide ! » Au final, la coquette ne rendra pas ses bijoux à son mari, qui tient fort peu élégamment à les récupérer, mais consentira à lui restituer un autre de ses cadeaux : un « petit Watteau ».

Elle fait bien de garder saphirs et rubis, car Pierre Fresnay, en bon protestant, déteste le luxe. Avec elle, il va vite découvrir qu'il n'y a qu'un pas, ou un verre



de scotch de trop, entre le paradis et l'enfer. Car Yvonne aime « son Pierre », mais la chair est faible et les alcools, forts. Amoureuse caressante un jour, infidèle et insultante le lendemain, elle sera son soleil et sa tortionnaire pendant quarante ans. Que Fresnay devienne une star de cinéma grâce à Henri-Georges Clouzot ou Jean Renoir, alors que la carrière d'Yvonne décline, n'arrange rien.

Elle finit par ne lui « autoriser » que des rôles de prêtre, alors qu'elle collectionne les amants sous son nez... Et les loges du Théâtre de la Michodière résonnent encore de leurs disputes sanglantes – en attendant une réconciliation sur l'oreiller. Comme Fresnay lui-même l'expliqua au jeune Michel Galabru, baba devant tant d'hystérie : « Là où vous entendez une insulte, j'entends un mot d'amour. »

Quand Pierre meurt, à soixante-dix-huit ans, le 9 janvier 1975, le cœur usé par tant de hauts, de bas et d'ébats, sa veuve s'enferme dans son hôtel particulier de Neuilly, s'alite et réclame pour seule compagnie des cigarettes et du whisky.

Deux ans plus tard, presque jour pour jour, elle s'éteint à son tour.

Enterrée à ses côtés au cimetière de Neuilly-sur-Seine, continue-t-elle à le bousculer ? On préfère l'imaginer fredonnant pour l'éternité l'un de ses succès : « Mon dieu, que les hommes sont bêtes, / On les ferait marcher sur la tête... »

Guillemette Odicino

Joan Crawford

(1905-1977)

Les feux de la vamp

1927 : la Motion Picture Producers & Distributors of America, l'organisme qui veille aux intérêts des grands studios de cinéma, veut endiguer la corruption morale qui règne à Hollywood. À sa demande est rédigée une liste d'interdits religieux, sexuels et moraux : les « *Don'ts and Be carefals* », « On ne fait pas et soyez prudents ». Liste qui, en 1934, tourne à la censure avec le Code Hays.

Cela ne concerne que le contenu des films, heureusement, car, à la Mecque du cinéma, certaines grandes stars du péché s'assoient sur la bienséance dans leur vie privée. Et le disent haut et fort dans la presse : « Moi, Joan Crawford, je crois au dollar. Tout ce que je gagne, je le dépense. » Cela dit en pleine Dépression après la crise de 1929, alors qu'elle consacre une bonne partie de ses cachets à la consommation de magnums de champagne. Autre déclaration corsée : « J'aime le sexe et le sexe m'aime. »

Avant le stupre, le luxe et les Oscars, il y a, comme dans tout bon conte de fées, une enfance malheureuse et humiliée. Lucille Fay LeSueur naît en 1906

dans une famille pauvre de l'Oklahoma. Elle ne connaît pas son père, qui file alors qu'elle est bébé ; sa mère est mal aimante et la gamine doit faire le ménage à l'école pour payer sa scolarité. Alors Lucille se met à danser. Elle lève d'abord la jambe à Chicago, Kansas City, puis Broadway. Pour une jolie fille ambitieuse, tous les chemins mènent à la Metro Goldwyn Mayer. À force d'y jouer les utilités, elle a dix-neuf ans lorsqu'en 1925, Louis B. Mayer organise un concours pour lui trouver un pseudonyme. Fini ce LeSueur qui sent la pauvreté, car *sewer*

veut dire « égout » en anglais : Joan Crawford est née. Et a bien l'intention de faire parler d'elle, en étant juste elle-même : oiseau de

nuît dansant, buvant et draguant jusqu'à point d'heure. Car elle sait que les scandales et les cancans sont la meilleure des publicités. Lèvres charnues soulignées d'un rouge à lèvres agressif, sourcils épais, pommettes creusées, silhouette longiligne et racée : elle sculpte aussi son image à force d'obstination, d'opérations chirurgicales, de régimes stricts et d'entraînement physique. Avec le précieux concours du grand costumier Adrian, qui dessine toutes ses toilettes à l'écran et même la plupart de ses tenues de ville jusqu'en 1943, elle invente le « style Crawford » : glamour et sexy. Le film qui fait d'elle une star, en 1931, *Fascination*, de Clarence Brown, raconte justement l'histoire d'une jeune femme prête à tout pour s'arracher à son statut de prolétaire. Joan est particulièrement intense dans le rôle. Il faut dire qu'elle a pour partenaire Clark Gable, son amant à la ville... Leur liaison est fougueuse, alors que la belle est mariée depuis deux bonnes années déjà avec Douglas Fairbanks Jr. La maman du marié, l'actrice Mary Pickford, n'a donc pas tout à fait tort d'interdire pendant des années sa maison à la dévoreuse d'hommes... et de femmes, y compris Marilyn Monroe, dit la légende. Citons là Bette Davis, grande actrice ennemie : « Joan Crawford a couché avec tous les acteurs connus de la MGM, sauf peut-être Lassie. »

Joan finit par divorcer de Douglas Fairbanks Jr pour convoler avec un acteur dandy du nom de Franchot Tone, mais enchaîne aussi les flops et finit par quitter la MGM par la petite porte en 1943. Trois ans plus tard, après avoir fait le siège de la Warner Bros, qui la prend sous contrat pour en faire la rivale de Bette Davis, elle revient plus star que jamais dans *Le Roman de Mildred Pierce*, où, en mère sacrificielle, elle décroche un Oscar. Prétextant une maladie, la capricieuse ne se rend pas à la cérémonie ; c'est donc la cérémonie qui se rend à elle : elle reçoit la statuette dans son lit ! Une récompense bien méritée tant le rôle est de composition : comme en témoigne l'une de ses filles adoptives, Christina, dans un livre, *Maman très chère*, publié en 1979, Joan est, en réalité, une mère violente que l'emprise de l'alcool rend volontiers sadique.

En général, les autres femmes, sauf au lit si la légende dit vrai, ne sont pas trop sa tasse de thé. Sur le tournage du western *Johnny Guitare*, de Nicholas



Ray, en 1954, elle fait vivre un enfer à la pauvre Mercedes McCambridge. En 1962, elle a l'occasion d'exprimer à plein cette haine des autres reines de Hollywood en affrontant enfin son ennemie jurée, Bette Davies, dans *Qu'est-il arrivé à Baby Jane ?* de Robert Aldrich. Mais Bette est coriace, et c'est Joan qui finit le tournage avec deux points de suture !

Que fait une dominatrice portée sur la boisson dont les traits se durcissent avec l'âge et intéressent moins le cinéma ? Elle épouse en dernières noces le P-DG de Pepsi-Cola. Après quatre ans de mariage, Alfred N. Steele meurt en 1959, lui léguant la société. Pendant quinze ans, elle siège donc au comité de direction de la multinationale, un dernier rôle à poigne qui lui va comme un gant. Petite fille bonniche, jeune noceuse, star absolue, championne de longévité à l'écran, du muet au parlant, marâtre, capitaliste, monstre sacré, monstre tout court : mademoiselle LeSueur a tout été, de Cendrillon à la sorcière.

• Gailemette Odicino •

Vivien Leigh

(1913-1967)

Atlanta à la pudeur

Pourquoi préférons-nous toujours les Scarlett aux Mélanie ? Certes, les chipies lunatiques sont plus sexy que les épouses vertueuses, mais il n'en serait peut-être pas ainsi si la mademoiselle O'Hara d' *Autant en emporte le vent* n'avait, pour l'éternité, les traits aristocratiques et les yeux verts de Vivien Leigh.

L'actrice naît Vivian Mary Hartley le 5 novembre 1913 à Darjeeling, perle des Indes sous domination anglaise. Elle a six ans à peine quand son père et sa mère, une beauté moitié irlandaise moitié indienne, l'envoient dans un couvent pour jeunes filles de la banlieue de

Londres. Elle s'y distingue dans les spectacles de fin d'année et, du haut de ses sept ans, annonce son désir d'être «

une grande actrice ». Les religieuses, elles, s'inquiètent : l'enfant a d'étranges sautes d'humeur... En 1932, à dix-neuf ans, la voilà donc inscrite à la Royal Academy of Dramatic Art, mais aussi mariée, comme il se doit, pour échapper au protectorat parental. Son époux, un avocat, ressemble à Leslie Howard, l'acteur endive qui incarnera Ashley, le capitaine dont Scarlett reste entichée alors qu'elle a Reth Butler-Clark Gable sous le nez. De leur union naît une petite Suzanne, mais, très vite, Vivian fuit la vie de jeune épouse et de mère rangée pour de petits rôles sur les planches, et des photos de mode.

Le rideau va bientôt se lever sur Laurence Olivier, son grand amour et son drame. En attendant, le 5 mai 1935, le soir de la première de la pièce *Le Masque de la vertu*, dont elle a décroché le premier rôle grâce à sa beauté, Vivian met le

Tout-Londres à genoux. Le réalisateur et producteur Alexander Korda est dans la salle : dès le lendemain, il lui propose un contrat de cinq ans au cinéma. Lors d'une autre représentation, Laurence Olivier, à qui on a vanté le talent de la jeune femme, en reste bouche bée. Dès l'année suivante, ils tournent leur premier film ensemble, *L'Invincible Armada*, de William K. Howard, et deviennent amants, sans même se cacher, alors que Laurence aussi est marié.

Déjà, Hollywood fait une cour obstinée au meilleur acteur shakespearien de sa génération et ne veut que lui pour incarner Heathcliff dans *Les Hauts de Hurlevent*. De Vivian, devenue Vivien Leigh, Hollywood en revanche ne veut pas pour ce film. Première blessure narcissique. Taratata, cela ne va pas se passer comme ça. Il y a justement un rôle que toutes les actrices américaines rêvent de décrocher, celui de Scarlett O'Hara, l'héroïne du best-seller de Margaret Mitchell, *Autant en emporte le vent*. Une Britannique inconnue dans la peau d'une Sudiste ? *A priori*, le combat est perdu d'avance, mais Vivien se sent si proche de l'héritière fougueuse et capricieuse de Tara qu'elle accumule les stratégies pour attirer l'attention du producteur David O. Selznick, et se rend même à l'audition habillée comme elle imagine l'être Scarlett. En un bout d'essai, c'est fait : elle dame le pion à plus de mille candidates, dont Bette Davis, Joan Crawford et Katherine Hepburn.

Sur le tournage, sous l'effet du stress, elle fume autant que l'incendie d'Atlanta. Le réalisateur Victor Fleming lui reproche d'être « trop lady » dans son interprétation ? Le lendemain, elle débarque sur le

plateau le corsage de son costume déchiré et la poitrine à l'air en demandant : « C'est assez salope pour vous, ça ? » Et la « salope » remporte l'Oscar de la meilleure actrice en 1939.

À partir de 1940, M. et Mme Olivier, qui ont régularisé leur situation le 31

août, mais perdu la garde de leurs enfants respectifs en divorçant, jouent le répertoire de Shakespeare à l'Old Vic Theatre et deviennent le couple le plus populaire de Grande-Bretagne après les Windsor. Une question, pourtant, ronge

« la plus belle femme d'Angleterre » : Laurence est-il meilleur acteur qu'elle ?

Sans doute pour se mesurer à lui, elle accepte tous les films où elle est sa partenaire et refuse le plus souvent les autres.

La guerre éclate ; elle ne dort plus, effrayée par les bombardements sur Londres, et le couple se réfugie en Amérique. Il y tourne *Lady Hamilton*, d'Alexander Korda, sur la résistance de l'amiral Nelson face à Napoléon, qui redonne du courage aux Anglais face à Hitler. 1944 : la guerre est presque gagnée, mais, pour Vivien, déjà, c'est le début de la fin. Apprenant qu'elle est enceinte sur le plateau de *César et Cléopâtre*, d'après la pièce de Bernard Shaw, elle glisse et perd l'enfant. Comme un malheur n'arrive jamais seul, les médecins qui l'examinent diagnostiquent un début de tuberculose. Entre Vivien et Laurence, aussi, tout se délite. Sa fausse couche a réveillé chez la jeune femme ce mal qu'elle porte en elle depuis l'enfance : la maniaco-dépression.

Elle est violente avec son mari, il est de moins en moins tendre avec elle. À

Marlon Brando, un jeune acteur dont il admire la performance sur scène dans *Antigone*, Laurence Olivier se présente ainsi : « Je suis l'homme qui a épousé Scarlett O'Hara. » Alors qu'il faut désormais l'appeler « sir Laurence Olivier » –

il est anobli par la reine en 1948 –, Vivien, elle, commence à collectionner les aventures et les rôles d'héroïnes au destin tragique, flirtant avec la folie ou obsédées par le temps qui flétrit la beauté et ronge les amours. Elle se sent vraiment Anna Karénine devant la caméra de Julien Duvivier. Elle comprend si bien la Blanche Dubois d'*Un tramway nommé désir*, qu'elle incarne d'abord au théâtre puis au cinéma au côté de Brando ! Comme la sublime désaxée de Tennessee Williams, elle noie sa dépression dans l'alcool et les bras de gigolos

d'un soir. En 1951, le *Tramway* est un triomphe.

« En épousant Vivien, j'ai pris le train de nuit pour l'enfer », déclare son mari, trois ans plus tard, alors qu'elle est internée pour crises d'hystérie. Mme Olivier ne veut pas l'admettre, mais le divorce survient en 1960. Elle s'installe alors avec un nouveau compagnon, Jack Méricval, ancienne doublure de Laurence Olivier dans *Roméo et Juliette*, avec pour lit la réplique exacte de celui de Scarlett dans *Autant en emporte le vent*. « Le passé est un prologue », a écrit Shakespeare, mais pas pour Vivien. Ses dernières années sont un mélange de courage et de folie. Elle remonte sur scène, mais se met soudain à lire son courrier personnel en pleine représentation de la comédie musicale *Tovarich*, et court les réceptions mondaines, faisant fi de cette tuberculose qui finit par

l'emporter le 7 juillet 1967, à l'âge de cinquante-trois ans. Le lendemain, tous les théâtres londoniens éteignent leurs enseignes quelques instants en sa mémoire.

Une reine insensée est morte, vive la reine.



Hélène Azoulay

Florence Foster Jenkins

(1868-1944)

Bouffonnerie dramatique

Florence Foster Jenkins chante faux. Très. Et même au-delà. « Comme un rossignol qui aurait mal aux dents », eût dit Erik Satie.

Ce n'est pas un délit, et cela n'a jamais empêché une douche de couler. Mais là où chanter faux peut prendre des proportions cataclysmiques, c'est lorsque vous avez les moyens de vous offrir Carnegie Hall, que vous vous l'offrez, et qu'en interprétant l'air de *La Reine de la nuit* vous donnez au public le sentiment d'étrangler un à un tous les piafs de Central Park.

Car Mme Foster Jenkins est riche : son père, Charles Foster, banquier et homme d'affaires de Pennsylvanie, lui a légué sa fortune à sa mort, en 1909.

Méromane jusqu'au bout des bagues, elle se voue au bel canto, collectionnant les fonctions les plus hautes dans une quantité pyramidale de *women's clubs*. Du Mozart Society à l'Euterpe Club en

passant par le National Opera Club, l'Anton Rubinstein Club et son propre Verdi Club, cette extravagante dilettante contribue de toute sa largesse – et de toute sa largeur – à faire rayonner la grande musique auprès des héritières oisives de Manhattan.

Cela aurait pu suffire, mais Mme Jenkins est, à proprement parler, totalement folle et possédée du don divin de se croire divinement douée. Depuis son premier récital en 1912 – elle avait déjà quarante-quatre ans –, elle est aveuglément persuadée d'être une magnifique *soprano colorature*. Et il n'en est pas une, de toutes ses amies, à pouvoir lui avouer qu'elle n'a pas le quart de la

moitié du commencement d'une once de talent. Au fastueux bal de l'hypocrisie, on loue, au contraire, sa rare musicalité.

Se faisant composer des airs par son accompagnateur, le valeureux et grassement payé Cosme McMoon, elle écrit même les paroles d'un désastreusement bucolique *Like a Bird* : « ... *Like a bird I am singing... Like a bird, like a bird...* »

Comme ils ne sont que trop peu d'élus, chaque semaine, à pouvoir profiter de son talent dans sa suite de l'hôtel Seymour, Mme Foster Jenkins décide de satisfaire sa mégalomanie en louant la salle de bal du Ritz-Carlton et, tous les ans, au milieu de quelques centaines de convives, elle vocalise pour le plaisir de tous, dans son costume modestement ailé de l'Ange de l'Inspiration.

Mais les années passent et la diva compte bien laisser une trace plus durable dans l'Histoire. En mai 1941, elle s'offre les Melotone Studios pour enregistrer Mozart et un air de *Lakmé*. C'est là que, sans s'échauffer, elle se lance dans l'air de *La Reine de la nuit*... La première prise est la bonne : aujourd'hui encore, c'est à hurler de rire !

Réservés au départ à ses proches, les disques ont un tel succès que les magasins de musique de Manhattan en redemandent. Elle retourne donc en studio pour poursuivre son œuvre discographique.

Il ne lui manque alors plus que Carnegie Hall... Nous sommes le 25 octobre 1944, la veille chantait Frank Sinatra. La cantatrice a soixante-seize ans.

Au marché noir, les billets s'arrachent dix fois le prix, et on refuse deux mille personnes... Tout New York est là, et même Cole Porter, au parterre, qui dit vouloir écrire une chanson sur elle.

C'est un grand soir. Elle enchaîne ses plus grands succès et chaque aria

est couronné par un tonnerre d'applaudissements... destiné à camoufler les rires : «

... Chut ! Ne riez pas si fort !.... Fourrez-vous quelque chose dans la bouche !...

Nous sommes des crétins d'être venus... Elle n'a pas chanté trois notes sur celui-là... »

Bref, un triomphe !

Il est tard quand elle rentre dans sa suite tapissée de dizaines de photos d'amis, au milieu de sa collection de chaises où sont censées être mortes

d'illustres personnalités. Elle enlève sa perruque. En regardant son crâne chauve, elle se souvient du traitement au mercure pour la syphilis : le cadeau de mariage de son époux. Elle s'endort comblée. Son père n'avait jamais cru en ses dons musicaux.

Ce n'est que le lendemain, en lisant la presse qui se tord encore de rire – «

... une des plus monumentales blague collective que New York ait jamais vue...

», commente notamment le *New York Post* – qu'elle s'entend pour la première fois... Cinq jours plus tard, elle s'effondre, victime d'une crise cardiaque. La soprano Florence Foster Jenkins expirera le 26 novembre. Sans faire de couac.



Unica Zürn

(1916-1970)

Le cauchemar éveillé

Monstres à pattes griffues pourvus de filaments, dinosaures jaillis d'on ne sait quel cauchemar éveillé, dentelles vivantes porteuses de mandibules, dragons velus, reptiles translucides : telles sont les figures qui parcourent les dessins d'Unica Zürn, née à Berlin en 1916. Qui les a une fois vus ne les oublie pas.

Le parcours terrestre de cette Unique-là débute dans cette Allemagne nazie où la famille a ses entrées. Sa mère est en proie à la mélancolie entre deux conquêtes amoureuses. Unica épouse un commerçant. Un de ses deux accouchements est déclenché par un bombardement. Divorce en 1949.

Séparation violente de sa progéniture. Joignant l'alimentaire à l'agréable, elle écrit des contes radiophoniques, des nouvelles pour les journaux. En 1953, elle rencontre à Berlin son double, son mentor : Hans Bellmer, artiste « dégénéré » et inventeur de *La Poupée*, « créature artificielle aux multiples potentialités anatomiques », dont l'artiste photographie les quatre jambes et le buste dans des positions qui réveillent la mauvaise conscience du désir refoulé. Ces deux-là se comprennent.

Bellmer transplante sa compagne dans le Paris des surréalistes : elle fréquente ainsi Hans Arp, Marcel Duchamp, Man Ray, mais aussi, déjà, la Maison-Blanche ou Sainte-Anne, hôpitaux psychiatriques, où elle séjourne à plusieurs reprises, paralysée par un syndrome « catatonique » – impossibilité de gravir un escalier sans soutien – et vives poussées schizophréniques. Une

violente dépression nerveuse entraîne sa première tentative de suicide. Henri Michaux, dont les visions étranges peuplent l'existence mescaliniennne, lui inspire le personnage de *L'Homme-Jasmin* (1971), récit autobiographique sous-titré « Impressions d'une malade mentale ».

Fruit de ses crises et internements successifs, ce récit halluciné prolonge cette existence torturée. Contre toute attente, Unica Zürn décrit moins ses états délirants que ceux du double qu'elle met en scène, interné à la clinique de Wittenau. « Quelqu'un qui voyage en moi me traverse. Je suis devenue sa maison », écrit la malade. « Quand elle est couchée sur son lit elle fixe des yeux la porte de la penderie en fibres synthétiques et y voit toute une série de visages, d'animaux, de paysages en mouvement [...] ». Pour évincer les araignées pourvues d'antennes et faire cesser les hallucinations, son personnage – tout comme elle – a recours aux calmants de Haloperidol, Keithon et Nozinan. « La mort est le désir de ma vie », livre cliniquement Unica, qui dépeint à l'encre de Chine les « soles voyageuses » et autres « buffles-punaïses », exposés à la crainte des médecins et aux devantures des galeries d'art parisiennes dès 1959.

Son double s'ouvre les veines et libère « en même temps la soupape de la désespérance ». Ce récit, qui rappelle certains témoignages de

Nerval ou d'Artaud, opère un provisoire soulagement de son âme.

La littérature est un talisman. Unica ne cesse de réinterpréter le langage au travers des nombreuses anagrammes qui traversent son œuvre, façon pour elle de lire le contenu véritable du monde, tout comme *La Poupée* de Hans Bellmer déconstruit l'être et le modèle à sa guise. Le dédoublement est l'affaire de sa vie.

Unica Zürn récrit perpétuellement sa « légende à deux » : les combats d'elle-même avec son double, d'elle-même avec son compagnon. Dans *Le Blanc au point rouge* (1991), son personnage assume une large part de ses persistantes angoisses : « Cette vie est terriblement difficile. Je voudrais être morte et flotter sur l'eau comme la belle et folle Ophélie. »

Il n'y pas si loin de la coupe – de ciguë – aux lèvres. Unica Zürn continue de se débattre entre les pattes de ses figures d'horreur tutélaires. Son récit *Sombre printemps*, en 1971, met en scène une adolescente qui revêt son plus beau pyjama, décidant d'en finir avec son enfance après avoir subi une série de viols.

Elle se jette de la fenêtre de sa chambre. Dans la vraie vie, Hans Bellmer, l'unique ami, est hémiplégique depuis 1969, s'enfonçant dans un mutisme sans fin. Depuis de longues années déjà, il fixe un écran de télévision privé de son. Sa compagne est de nouveau internée. Son état est si critique qu'elle ne peut plus ni dessiner ni écrire. « De toutes les branches de la médecine, la psychiatrie est sans doute la plus ardue en même temps que la plus captivante ; elle est la seule dont nous puissions attendre les éclaircissements de tout ce qu'il y a d'obscur et de nuageux sous notre calotte crânienne, même si de savoir-vivre nous avons apparemment assez pour échapper à la cellule capitonnée et à la camisole de force. », écrit André Pieyre de Mandiargues dans sa préface à *L'Homme-Jasmin*.

Autorisée à reprendre le cours provisoire d'une vie parmi les siens, Unica revient à la maison. Le 19 octobre 1970, celle qui écrivait : « Je vois approcher hâtivement, la bouche amère, les heures de la mort », accélère le cours périlleux d'une vie confuse parmi les visions hallucinées. Unica Zürn se défenestre du sixième étage de l'appartement de Bellmer. « Tombée du nid, elle s'installe dans la solitude », écrit à son propos sa traductrice Ruth Henry.

Violette Leduc

(1907-1972)

Écrivain pugnace

Et si le pendant féminin de Jean Genet, qui fut son ami, n'était autre que Violette Leduc ? Bien sûr, les amours lesbiens n'avaient rien d'inédit, mais seuls les hommes en faisaient leurs choux gras dans des livres vendus sous le manteau.

Les deux écrivains possèdent en commun une enfance déchirée, l'homosexualité, une certaine violence dans l'écriture, un style éclaté et baroque, et une détermination sans faille : devenir écrivain, être lu, à tout prix et coûte que coûte.

Née à Arras le 7 avril 1907, Violette doit attendre l'année 1964 pour connaître, avec *La Bâtarde*, un début de reconnaissance. Il faut dire que l'époque commence à se montrer plus tolérante. Ses débuts sont totalement chaotiques, Violette aurait pu se suicider maintes fois, mais seule l'écriture la remet en selle : échouant au baccalauréat, elle s'installe en ménage avec une certaine Denise, qui la quitte au bout de neuf ans ; elle s'éprend ensuite de Maurice Sachs, qui préfère les garçons ; elle se marie ensuite avec un photographe dont elle divorce au bout d'un an, puis un avortement la laisse pratiquement mourante quand la guerre éclate, avec ses privations. Au sortir de l'Occupation, un vent de liberté semble porter Violette vers l'accomplissement de son destin : elle rencontre coup sur coup Simone de Beauvoir, Jean Genet, le parfumeur Jacques Guérin, Nathalie Sarraute, Jean-Jacques Pauvert : ce dernier la publie pour la première fois, grâce à Guérin, qui paye l'impression sur beau papier – et achète le tirage.

Se sentant assistée, comme honteuse, Violette pique crise sur crise, allant jusqu'à insulter Beauvoir, qui lui verse pourtant une pension et dont elle est éperdument amoureuse, sans espoir de retour.

En 1954, la maison Gallimard censure son deuxième livre, *Ravages*. Alors Violette enrage et frôle l'apoplexie : pendant une année, elle est internée, et, après la psychose paranoïaque, s'ensuit une longue période de reconstruction personnelle. Soutenue par de nombreux amis, elle trouve ensuite la paix de l'écriture dans le Vaucluse, où elle accouche de plusieurs chefs-d'œuvre, mais ne connaîtra pas l'immense succès auquel elle a sans doute rêvé. Disparue en 1972, elle est regardée aujourd'hui comme essentielle par les théoriciens du genre ; sa vie a été magnifiée à l'écran par Emmanuelle Devos en 2013.

Janis Joplin

(1943-1970)

La diva blanche du blues

Janis Joplin naît le 19 janvier 1943 à Port Arthur, Texas. Seth Joplin, le père, est ingénieur employé à la Texaco. Le pétrole est la ressource de Port Arthur, et pour ainsi dire son unique raison d'être. La ville est enkystée dans un conformisme bigot et raciste.

La petite Janis, dans ce cocon, apprend à lire bien avant l'âge et se consacre goulûment à cette occupation. Dès l'adolescence, elle ose soulever la question de l'égalité des races et du sort fait aux Noirs, ce qui lui vaut rapidement de s'entendre qualifier de « fille à nègres ». En retour, elle se barricade, ne fait rien comme tout le monde et cultive avec délectation la grossièreté la plus fleurie.

Ainsi l'aînée des Joplin se singularise-t-elle de plus en plus. Elle adore Bessie Smith, l'impératrice du blues, militante de la cause noire, et Leadbelly, personnage fantasque qui a interprété le blues le plus authentique qui soit. Ces deux artistes, qui ont grandement impressionné et inspiré la blanche Janis, excellent dans ce procédé très caractéristique du blues, qui consiste à incorporer au texte de grosses obscénités à peine dissimulées sous des doubles-sens.

Durant ses années de lycée, Janis Joplin fait connaissance avec l'alcool, en Louisiane, de l'autre côté du fleuve Sabine, où la majorité éthylique est à dix-huit ans – qu'elle n'a pas – tandis qu'elle est à vingt et un ans au Texas.

Elle mène son exploration du monde de la défonce avec assiduité. À Port Arthur, en matière de stupéfiants illicites, elle n'a guère à sa disposition que de la marijuana. Plus tard, à Austin, où elle suit sans conviction quelques études, le

champ d'investigation s'élargit. C'est là aussi, à l'Université du Texas, que les étudiants l'éliront « l'homme le plus laid du campus », comme pour lui faire payer son anticonformisme. Elle gardera de ce mauvais gag, jusqu'au bout, une blessure profonde.

Mais c'est surtout en Californie qu'elle goûtera méthodiquement à tout.

Amphétamines, LSD, peyotl, barbituriques... Ce qui permettra à Janis Joplin de déterminer objectivement ses préférences, qui vont finalement à deux produits : l'alcool et l'héroïne.

Bien qu'elle soit apparemment restée vierge jusqu'à l'été 1960, le sexe sera chez elle un autre champ d'exercice de l'excès. Dans ses dernières années, c'est-à-dire après moins de dix ans d'activité sexuelle, elle déclare à une amie qu'elle s'est « envoyé environ deux mille mecs, et quelques centaines de nanas », mais que le vrai orgasme, c'est celui de la scène, cent fois plus fort que celui du sexe ou de l'héroïne. Parmi les nombreux garçons qui sont passés par son lit s'en trouvent de très illustres, comme Country Joe McDonald, Jimi Hendrix, Bob Dylan, Jim Morrison ou Leonard Cohen.

Elle prend la route en 1963, et c'est à San Francisco qu'elle fait ses vrais débuts, d'ailleurs très chaotiques, et commence à se démolir très consciencieusement. Elle y rencontre en 1966 les musiciens du groupe Big Brother, qui cherchent désespérément une chanteuse. Janis, même si elle n'est pas la superbe créature que ses nouveaux amis espéraient, fera l'affaire.

Au printemps 1966, elle croise le charismatique chanteur des Doors, Jim Morrison. Ils se découvrent aussitôt une fraternité de type jumeaux chien et chat.

La discussion d'ivrognes tourne mal, et Joplin assène un grand coup d'une bouteille de whisky sur le crâne de Morrison.

En août 1967, Janis Joplin est à l'affiche du festival de Monterey, sur la côte californienne. Elle y apparaît fulgurante et magnifique, en transe, abandonnée à un bonheur de la scène qu'elle a rarement atteint jusque-là.

Joplin naît à son art à Monterey. Le disque *Cheap Thrills*, paru l'année suivante, avec sa couverture illustrée par Robert Crumb, l'auteur de *Fritz the Cat* et de *Mr Natural*, se vend en un mois à plus d'un million d'exemplaires. La bonne petite fille boulotte de Port Arthur est devenue une star mondiale.

Elle ne met aucun frein à ses excentricités. La célébrité lui plaît et les ardeurs de la presse également, qui relate ses frasques avec délectation. Joplin entretient soigneusement son propre mythe en construction. Elle adore parler gras aux journalistes, les insulter au besoin, et se délecte de les voir peiner à produire d'elle une interview présentable.

Un soir qu'elle n'est pas satisfaite de ses musiciens, elle beugle, en guise de présentation : « Janis et les Branleurs ! » Une autre fois, elle tripote sa bonne copine en public.

En 1969, alors qu'elle chante à Tampa, en Floride, la police investit la scène pour interrompre le concert au cours duquel elle avait tenu des « propos obscènes ». Elle traite les *cops* de tous les noms et en cogne un. Les spectateurs sont hilares et enthousiastes, mais Janis Joplin est inculpée. Elle s'en sort en payant la caution.

Ce météore du rock et du blues n'a publié de son vivant que trois albums. Le quatrième, *Pearl*, dont elle a abandonné la fabrication pour cause de décès par overdose d'héroïne dans la nuit du 3 au 4 octobre 1970, est le plus abouti, quoique inachevé. Elle n'a pas eu le temps de mettre sa voix sur *Buried Alive in The Blues* (« Enterrée vivante dans le blues »). On trouve dans les dernières heures de travail que le groupe a livrées pour ce disque un épisode très attachant.

Janis Joplin et son groupe ont enregistré une bande d'une minute pour souhaiter son anniversaire à John Lennon, un blues simple où Janis chante avec son orchestre : « *Hello John, this is Janis, we'd just like to wish you a very happy birthday... Happy birthday to you. Until we meet again. Happy birthday to you...* »

Le tout ponctué de son rire légendaire. La bande fut expédiée de Los Angeles à New York. On imagine Lennon posant le courrier sonore sur son ReVox, sachant Janis morte, et qui entend ça. Peut-être pas le plus joyeux anniversaire de sa vie.





La filmographie

Hystérorama

Essayer de réunir en une page toutes les hystériques du grand écran, c'est tenter de mettre l'océan déchaîné en bouteille... Imitons donc ces dames : obéissons à nos sautes d'humeur et passons du coq à l'âne, ou plutôt de la poulette excitée à la panthère névrosée.

Il y a d'abord, évidemment, les « vraies » hystériques filmées pour ce qu'elles sont : tout récemment, en 2012, dans *Augustine*, d'Alice Winocour, qui retrace la relation trouble entre Jean-Martin Charcot et sa patiente la plus célèbre et cobaye, la jeune actrice Soko impressionnait, tour à tour atteinte de paralysie faciale et de crises dignes d'une emprise

diabolique. Dans *A Dangerous Method*, de David Cronenberg, c'est la ravissante Keira Knightley qui donne corps à la pathologie, se tordant de rage dans le rôle de Sabina Spielrein, la patience du Dr Jung. L'instabilité est un principe de cinéma et la féminité instable, un puits sans fond d'inspiration pour les scénaristes. Quoi de plus fascinant à l'écran qu'une beauté convulsive ou un visage en extase sexuelle ou mystique ? Ainsi Louis Malle fit-il des vagues en filmant en gros plan celui de Jeanne Moreau au moment de l'orgasme, dans *Les Amants*. Nous étions en 1958. Dix ans avant le joli moi de mai. Scandale, donc, chez les bien-pensants. Bien avant, en 1928, Carl Dreyer, dans sa *Passion de Jeanne d'Arc*, cadrant très serré sa Jeanne extatique : les yeux exorbités de Renée Falconetti restent à jamais un symbole de féminité exaltée.

Une femme sous influence : titre magnifique pour le film de John Cassavetes de 1974 dans lequel son épouse et égérie Gena Rowlands impose à jamais l'image de l'hystérique au cinéma.

Elle est Mabel, femme au foyer un peu maboul, mais si amoureuse et si belle que son mari lui pardonne toutes ses lubies, même quand elle

dépasse les bornes. Depuis, toutes les héroïnes *borderline* du cinéma sont les petites sœurs de Mabel.

D'autres cinéastes furent fascinés par des héroïnes dont le corps et l'esprit refusent de se soumettre. Chez Andrzej Żuławski, la femme entre carrément en transe, pour bousculer l'homme et la société : Isabelle Ajani, bien sûr, impératrice française du désordre féminin, dans *Possession* en 1981, Valérie Kapriski dans *La Femme publique* en 1984 et, l'année suivante, Sophie Marceau dans *L'Amour braqué*, librement inspiré de *L'Idiot*, de Dostoïevski. L'hystérie comme révélateur de l'hypocrisie dominante. Chaque fois que Tennessee Williams est adapté à l'écran, cela donne aussi l'occasion de voir des actrices sublimes se lover dans la névrose : ainsi *La Nuit de l'iguane*, de John Huston, en 1964, où Ava Gardner est inoubliable dans le rôle de la trop libre et bien trop impétueuse Maxine Faulk. Mais aussi *La Chatte sur un toit brûlant*, de Richard Brooks, avec une Elizabeth Taylor bouillante qui veut enfanter et tient à ce que sa couche conjugale continue de faire des étincelles. Ou encore ce *Tramway nommé désir*, avec Vivien Leigh, qui offre ses propres failles à la hautaine et folle Blanche Dubois. Toutes les femmes ont quelque chose en elle de Tennessee... Mais le cinéma en fait aussi des comédies : on peut prendre à la légère les caprices de l'histrionnesque Scarlett O'Hara (Vivien Leigh) dans *Autant en emporte le vent*, être d'accord avec Katharine Hepburn quand elle tape du pied ou balance son poing dans le nez de Cary Grant dans *Indiscrétions*, de George Cukor, et rire franchement quand Sabine Azéma pousse des « ouch » de plaisir à l'arrière d'une voiture avec Eddy Mitchell (*Le Bonheur est dans le pré*, d'Étienne Chatiliez). En 1988, avec *Femmes au bord de la crise de nerfs*, Pedro Almodóvar commence à filmer *las mujeres* dans tous leurs états

– bavardes, rieuses, hurleuses, pleureuses – et ne s'arrête pas là.

Mais attention, l'hystérie peut aussi glacer le sang. C'est le cas de le dire avec *Carrie*, de Brian De Palma, en 1976, adapté de Stephen King. Maltraitée par sa mère bigote et névrosée, la jeune Carrie est maladivement timide jusqu'à ce « bal du diable », le bal de fin d'année au lycée, où, méchante blague, elle est recouverte de sang de cochon. De quoi réveiller la bête qui sommeille en elle. Avec sa robe blanche complètement ensanglantée, elle ressemble à une gravure de corps disséqué, écorché vif par des médecins en quête de réponse sur le dérangement «

mal féminin »... Comme le disait Sabine Azéma, encore elle, dans *La Vie et rien d'autre*, de

Bertrand Tavernier, quand elle tente de convaincre le commandant Dellaplane (Philippe Noiret) de la prendre « avec son violon et ses folies » : « Vous, les hommes, vous avez peur du courage des femmes, du ventre des femmes. »



Et les hystériques masculins ?

Contre les idées reçues et contre l'étymologie, l'hystérie pathologique a aussi été constatée chez des hommes : les victimes d'accidents de chemin de fer, nous dit Freud, et bien d'autres encore.

On en trouvera de nombreux exemples dans le prochain numéro de Folle Histoire , consacré aux bourdes militaires : stratèges fous, tacticiens idiots, putschistes obsessionnels compulsifs et autres inventeurs d'engins délirants, ils vous donnent rendez-vous dans trois mois !

Les auteurs

Folle Histoire paraît tous les trois mois sous la direction de **Bruno Fuligni**, maître de conférences à Sciences Po, auteur de dix-huit livres sur l'histoire politique et policière française, dont *Les Frasques de la Belle Époque* (Albin Michel) et *Tour du monde des terres françaises oubliées* (Éditions du Trésor).

Après avoir dirigé *Dans les secrets de la police* et *Dans les archives inédites des services secrets* (L'Iconoclaste), il vient de publier *Secrets d'État* chez le même éditeur.

Hélios Azoulay est compositeur, clarinettiste et directeur musical de l'Ensemble de musique incidentale, avec lequel il vient de sortir un CD

consacré aux musiques composées dans les camps de concentration : ... même à Auschwitz. Essayiste, il a publié *Scandales ! Scandales ! Scandales !* (Lattès) et *Tout est musique* (Vuibert).

Nicolas Carreau est journaliste à Europe 1 et aux *Inrockuptibles*. Adepté de curiosités historiques, il aime chasser le mystère et les affaires non résolues.

Il a publié récemment *Les Légendes du Masque de fer* (Vuibert).

Philippe Charlier est médecin légiste et anthropologue. Né en 1977, ce maître de conférences des universités et praticien hospitalier (UVSQ/AP-HP) s'intéresse aux représentations du corps humain et à l'évolution des pratiques autopsiques et médico-légales. Il vient de publier, avec David Alliot, *Quand la science explore l'Histoire* (Tallandier).

Olivier Chaumelle, né en 1968, amateur de personnages fantasques, leur a consacré de nombreux documentaires radiophoniques. Il a publié *Le Dernier Souffle de Chet Baker* (Éditions E-dite).

Frédéric Chef est né à Langres en 1967. Professeur de lettres, il est notamment le scénariste de la bande dessinée *Villain, l'homme qui tua Jaurès* (Altercomics). Il a participé à l'ouvrage collectif *La Tortue d'Eschyle et autres morts stupides de l'Histoire* (Les Arènes). Il est l'auteur des *Ardennes en zigzags* (Le Pythagore).

Philippe Di Folco, écrivain et scénariste, est l'auteur de la première biographie du financier cryptarque Jacques Lebaudy, *L'Empereur du Sahara* (Galaade).

Avec Yves Stavridès, il vient de publier *Criminels* (Sonatine).

Matthieu Frachon, né en 1967, ex-grand reporter, est professeur à l'École supérieure de journalisme de Paris. Auteur de plusieurs ouvrages sur l'histoire de la police, il vient de publier *Antigang, 50 ans d'Histoire* (Pygmalion).

Bruno Léandri, né en 1951 à Courbevoie, écrivain, chroniqueur et scénariste, longtemps collaborateur du mensuel *Fluide Glacial*, est l'auteur entre autres de la *Grande Encyclopédie du Dérisoire* (cinq tomes parus).

Laurent Lemire, journaliste, est l'auteur de plusieurs essais sur l'histoire contemporaine et l'histoire des sciences. Il a récemment publié *Ces savants qui ont eu raison trop tôt* (Tallandier) et *Où sortir à*

Paris ? Le guide du soldat allemand (Alma).

Stéphane Mahieu, né en 1957 à Rouen, témoigne d'un goût certain pour la tératologie littéraire. Ses livres ont ainsi traité des langages excentriques, des écrits des spirites et des dictateurs. Son dernier ouvrage, *La Bibliothèque invisible* (Éditions du Sandre), se présente comme un catalogue des livres imaginaires cités par les écrivains dans leurs œuvres et qui ne se peuvent trouver ni en bibliothèque ni en librairie.

Guillemette Odicino, journaliste et critique de cinéma à *Télérama* depuis bientôt quinze ans, a aussi été, entre autres, chroniqueuse radio à Europe 1 et France Inter, ainsi que sur Canal Plus dans *Le Crash Test* ou sur France 2

dans l'émission *Seriez-vous un bon expert ?* Elle continue d'aller où sa passion du cinéma et sa gourmandise générale la portent.

Clémentine Portier-Kaltenbach, journaliste et historienne, est l'auteur d' *Histoires d'os et autres illustres abattis* (Lattès), des *Grands Z'héros de l'Histoire de France* (Lattès) et des *Secrets de Paris* (Vuibert).

Claude Quétel, historien, directeur de recherche honoraire au CNRS, est l'auteur de nombreux ouvrages, parmi lesquels, en 2011, *Le Canapé de Beria. Mémoires d'un chasseur d'objets* (Lattès). Il vient de publier *L'Effrayant Docteur Petiot. Fou ou coupable ?* (Perrin).

Franck Sénateur, né en 1960, enseignant, est passionné d'histoire sociale et a créé en 1999 Fatalitas, l'Association pour l'histoire et l'étude des établissements pénitentiaires de métropole et d'Outre-mer, dont il est le président. Membre du comité scientifique du musée de Saint-Laurent-du-Maroni, il a pris part à de nombreuses expositions, conférences et publications, comme *Martinière, le transport des forçats* (Marines Éditions).

Marieke Stein, maître de conférences en sciences de l'information et de la communication à l'université de Lorraine, docteur ès lettres, spécialiste de l'œuvre politique de Victor Hugo, est passionnée par l'histoire du XIXe siècle. Elle a publié *Victor Hugo, L'Universel* (La Documentation française) et *Victor Hugo journaliste* (Garnier-Flammarion).

Pascal Varejka, titulaire d'un DEA d'histoire, a publié plusieurs ouvrages ainsi que des articles historiques dans divers périodiques (*Paese, Notre Histoire, Muséart, Historia, Actualité de l'Histoire mystérieuse, L'Européen, Jeune Afrique*). Dernier livre paru : *La*

Fabuleuse Histoire de la tour Eiffel (Éditions Prisma).

Les dessins sont de **Daniel Casanave**.

Retrouvez tous nos ouvrages

sur www.editions-prisma.com

Une idée, une proposition, une remarque ?

Vous pouvez nous écrire :

follehistoire@gmail.com

Illustration de couverture : © Supplément illustré du *Petit Journal* / ©
B. Fuligni Coordination éditoriale : Ambre Rouvière

Édition et correction : Nord Compo Multimédia

Mise en page : Nord Compo Multimédia

Graphisme de couverture : Nord Compo Multimédia

© 2015 Éditions Prisma

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Une copie ou une reproduction par quelque procédé que ce soit constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi sur la protection du droit d'auteur.

EAN : 978-2-8104-1407-9

Document Outline

- Titre
- Augustine et ses amies
- Chapitre Ier - Femmes politiques
 - Vasthi (Ve siècle av. J.-C.)
 - Zénobie (IIIe siècle av. J.-C.)
 - Boadicée (v. 25-61)
 - Théodora (v. 496 ou 500-548)
 - Christine de Suède (1626-1689)
 - Freeman Shepherd (1731-1815)
 - Sydney Owenson, dite lady Morgan (1776 ?-1859)
 - Lady Stanhope (1776-1839)
 - Léonie Léon (1838-1906)
 - Marguerite Brouzet, vicomtesse de Bonnemains (1855-1891)
 - Carrie Lane Chapman Catt (1859-1947)
 - Violette Morris (1893-1944)
 - Eva Perón (1919-1952)
 - Danielle Cravenne (1928-1973)
 - Valerie Solanas (1936-1988)
- Chapitre II - Femmes criminelles
 - Anne Delpech (1807-1871)
 - Mary Ann Cotton (1832-1873)
 - Jeanne Weber (1874-1918)
 - Bonnie Parker (1910-1934)
 - Ma Barker (1871-1935)
 - Denise Labbé (1926- ?)
 - Pauline Dubuisson (1927-1963)
 - Nicole Gérard (1924-?)
 - Katia Goldfarb (dates inconnues)
 - Karen Greenlee (1958-1989)
 - Aileen Wuornos (1956-2002)
- Chapitre III - Femmes inspirées
 - Sœur Jeanne des Anges (1602-1665)
 - Morzine (1857-1870)
 - Adèle Hugo (1830-1915)
 - Bernadette Soubirous (1844-1879)
 - Isabelle Rimbaud (1860-1917)
 - Berthe de Courrière (1852-1916)
 - Hélène Smith (1861-1929)
 - Valentine de Saint-Point (1875-1953)

- Louise Augustine Gleizes (1861-?)
- Lou Andreas-Salomé (1861-1937)
- Marie Bonaparte (1882-1962)
- Marthe Robin (1903-1981)
- Chapitre IV - Femmes artistes
 - Artemisia Gentileschi (1593-v. 1652)
 - Constance Mayer (1775-1821)
 - Camille Claudel (1864-1943)
 - Séraphine Louis, dite Séraphine de Senlis (1864-1942)
 - Léona Delcourt (1902-1941)
 - Elena Ivanovna Diakonova, dite Gala (1894-1982)
 - Nina Hamnett (1890-1956)
 - Nancy Cunard (1896-1965)
 - Ella Gwendolen Rees Williams, dite Jean Rhys (1890-1979)
 - Maud Chaveron, dite Maud Loty (1894-1976)
 - Louise Brooks (1906-1985)
 - Pola Negri (1897-1987)
 - Yvonne Printemps (1894-1977)
 - Joan Crawford (1905-1977)
 - Vivien Leigh (1913-1967)
 - Florence Foster Jenkins (1868-1944)
 - Unica Zürn (1916-1970)
 - Violette Leduc (1907-1972)
 - Janis Joplin (1943-1970)
- Et les hystériques masculins ?
- Les auteurs
- Collection
- Copyright